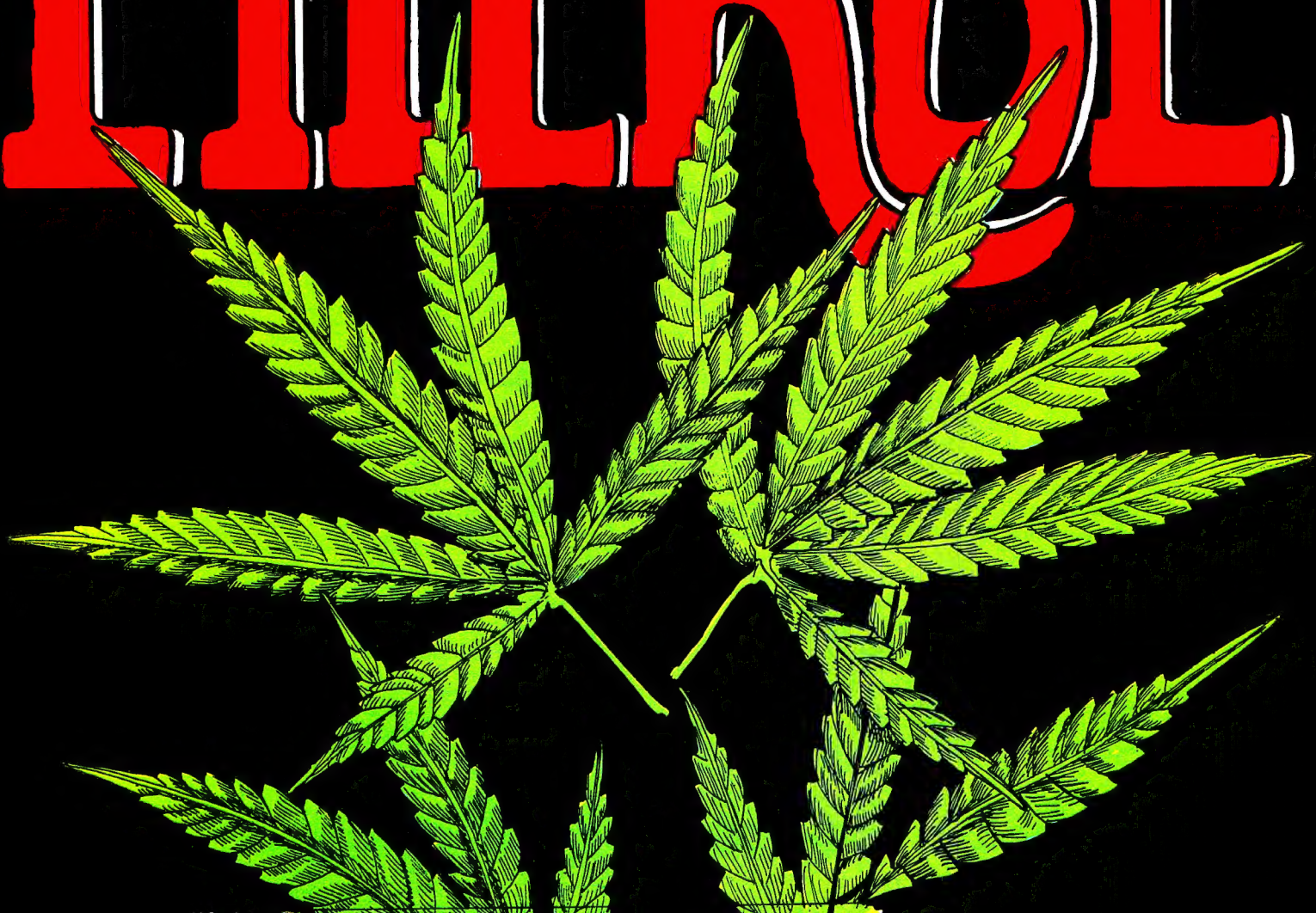
ACTUEL

nouvelle presse

N° 39
FÉVRIER 1974
MENSUEL 4 F

L'HERBE



Dessin de Tibor Csernus
illustrant **Ténèbres sur Diamondia** de A. E. Van Vogt

J'ai déjà eu l'occasion de vous parler par deux fois, en mai et en septembre 1973, du dernier roman de Van Vogt, Darkness on Diamonda **(Ténèbres sur Diamondia). En effet, cet ouvrage, paru en 1972 aux Etats-Unis, marque le renouveau de cet écrivain. On sait qu'après une période exceptionnellement féconde, entre 1940 et 1950, la production de Van Vogt s'est raréfiée puis a presque complètement cessé. Il s'était détourné de la littérature pour s'intéresser à une forme nouvelle de la psychanalyse, inventée par l'auteur de science-fiction L. Ron Hubbard, la dianétique. C'est seulement en 1969 que Van Vogt retrouva soudainement le goût d'écrire. Il publia bientôt** La bataille de l'éternité **(Editions Gérard) puis ces** Ténèbres sur Diamondia **dont J'AI LU est fier de présenter ce mois-ci la première traduction française.**
Ce roman met en scène le conflit opposant des descendants de colons terriens aux guerriers Irsks sur la planète Diamondia. Un envoyé de la Terre, le colonel Morton, ne tarde pas à découvrir qu'une force inconnue, surnommée l'Obscurité, **tente de se substituer à la volonté des belligérants. L'**Obscurité **mélange les esprits des hommes et des Irsks et interchange leur personnalité. Entraîné dans une sorte de carrousel infernal, le colonel Morton devient bientôt Lositeen, un Irsk détenteur d'une arme fabuleuse, mais il devient également Isolina Ferraris, la jolie putain, et bien d'autres encore. Quelle chance reste-t-il au colonel de dissiper les ténèbres qui recouvrent Diamondia, d'autant qu'il s'est épris d'Isolina bien qu'elle lui eut avoué avoir eu quatre cents amants ?**

Jacques Sadoul.

P.S. — Une vague d'O.V.N.I., et autres soucoupes volantes déferle sur notre pays en ce moment. Il n'était donc que temps pour J'AI LU **de rééditer l'ouvrage de base de Jacques Vallée,** Chroniques des apparitions extra-terrestres. **L'auteur, un scientifique de renommée internationale, qui a travaillé pour la N.A.S.A., a réalisé dans cet ouvrage une étude exhaustive des apparitions d'O.V.N.I. depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.**

SCIENCE - FICTION : DE 3,30 A 5,80 FRANCS

Publicité

ACTUEL 39
février 1974
2, impasse Lebouis
75014 Paris
Tél. : FON. 47-20

Rédaction :
Jean-François Bizot
Michel-Antoine Burnier
Juan-Luis Dia
Yves Frémion
Jean-Pierre Lentin
Léon Mercadet
Patrick Rambaud
Jean-François Reuterre
Jean-Paul Ribes
Secrétariat de rédaction :
Claudine Maugendre
Maquette :
Claudine Maugendre
Christine Moran
Jean Rouzaud

Ont participé à ce numéro :
Paul Alessandrini
Richard Belfer
Jacques Brosse
Antonio Buca
Linda Gaboriau
Léonard Guillain
Hyma La Hyène
Hugues Hénique
Patrick Labes
Madeleine Laïk
Albert Le Duc
Musta Miri
Paul et Virginie
Hélène Péppée
Didier Sandman
Marie-Louise Taillefer
Karen Thorsen
François Weyergans

Administration :
Jocy
Publicité :
Patrick Zerbib
Composition :
« Au Manuscrit »
Photogravure, montage offset :
Eurographic
Rototechnic-offset
Tirage :
Rototechnic-offset
Edicis
Diffusion :
N.M.P.P.

Actuel est membre de l'Underground Press Syndicate : pas de copyright pour les journaux de la nouvelle presse.

Directeur de la Publication : Jean-François Bizot.
Ce numéro a été tiré à 90 000 exemplaires.

La Rédaction n'est pas responsable des manuscrits et des dessins tachés, échangés ou brûlés.

sommaire

Edito	4
Bande dessinée Rouzaud	7
Pour quelques dealers de plus	8
L'herbe et la loi	14
Autopsie d'un joint	18
Bande dessinée Olivia	22
L'expérience	24
Bande dessinée Masse	34
Les lecteurs parlent aux lecteurs	36
Calendrier	38
Petits articles	44
Mosik	48
Livres	50
Petites annonces	52
Les aventures de Crumb soi-même	60
Kesey	64
Musak	70
Photo	73

BUCA

KIF-KIF BOURRICOT

Nous n'avons pas voulu parler ici de drogue, mais plutôt de ce besoin d'ivresse légère qui s'exprime partout dans le monde occidental où des dizaines de millions d'individus fument de l'herbe. Transgression de tabou, expérience lumineuse, parfois aussi balise d'une fuite, les termes du débat nous apparaissent depuis longtemps bien trop obscurs pour une habitude de cette ampleur.
Nous maintenons qu'il faut dissocier l'herbe de toutes les autres substances qu'on groupe sous le nom de **drogue.** Nous maintenons aussi qu'il reste beaucoup à dire sur le sujet, qu'on en parle trop souvent avec le détachement de l'expert, l'ignorance du censeur ou l'enthousiasme imbécile du zélote. Nous avons essayé d'être honnêtes. Tant pis si cela ne plaît pas souvent.

QU'Y a-t-il de commun entre un réveillon truffé dans les beaux quartiers et l'anniversaire d'un enfant de deux ans dans une communauté beatnick de Berkeley ? Un buffet de foie gras et de galantine ou une assiette de riz macrobiotique, les costumes ou les vieux jeans, mais au milieu de la table, perdus dans les bouteilles de condiments, une trentaine de joints soigneusement roulés. L'herbe repousse où passent les croisés de Marcellin et les Tintins des journaux à sensation. Elle quitte les poches des parkas, s'infiltre dans les bons salons. Un dealer raconte qu'il vendait trente francs le gramme dans la « haute », qu'il fournissait souvent des journalistes de la radio. Il devient de plus en plus rare de rencontrer des jeunes qui avouent n'avoir jamais fumé.

Aux Etats-Unis, on évalue à vingt millions le nombre de ceux qui ont tâté du « pot ». Au Canada plus d'un million, selon les conclusions récentes d'une commission fameuse qui recommande d'arrêter les poursuites contre les usagers. Californie : sur mille étudiants en médecine interrogés, plus de la moitié fument. Incités à voter, 35 % des citoyens de l'Etat sont favorables à une « dépénalisation ». Ce n'est pas si peu. Ann Arbor, Michigan : un fumeur pris en flagrant délit d'inhalations délétères ne risque qu'une amende de cinq dollars. La Hollande tolère le haschisch à la tonne et songe à en légaliser l'usage. En Europe de l'Ouest, la France seule, pays latins exceptés, envoie encore souvent les fumeurs en prison, en dépit des intentions plus généreuses d'une loi votée à la fin de 1970. On leur recommande aussi d'aller suivre une cure de désintoxication chez un psychiatre qui ne peut le plus souvent, le pauvre homme, dire autre chose que : « Pourquoi agissez-vous ainsi, ce n'est pas bien, et à quoi cela vous sert-il ? »

L'incompréhension permet les pires exagérations. On oublie que George Washington faisait pousser du chanvre, triait avec soin les plantes mâles et femelles — il avait bien une petite idée derrière la tête, non, lui qui se soignait les bronches en avalant des potions au Cannabis. L'Inde en parle dans les Védas, on se demande si le Nepenthès, la boisson sacrée des dieux d'Homère, n'en était pas, et l'art hispano-mauresque exulte en d'infinies répétitions. Baudelaire, Théophile Gautier, Nerval, Alexandre Dumas, Christopher Isherwood, Herman Hesse, Aldous Huxley, combien d'écrivains et combien de prix Nobel ont, un jour, trempé leur style dans l'herbe et s'y sont secoué l'imaginaire ? Rimbaud écrit Voyelles — A noir, E blanc, I rouge —, et les professeurs de première s'interrogent sur l'origine de ces images et inventent la théorie de la correspondance des sensations : « Il donne libre cours à son imagination hardie », commentent pauvrement Lagarde et son complice Michard. Ceux-là ont bien oublié qu'on utilisait l'extrait de Cannabis comme médicament jusqu'en 1910, avant l'apparition des drogues chimiques puis, plus tard, de l'aspirine.

On oublie aussi qu'il meurt chaque année trente mille personnes en France des séquelles de l'alcoolisme. Combien l'herbe, cette année, a-t-elle fait de morts ? On oublie que les firmes pharmaceutiques fabriquent six milliards de doses d'amphétamines par an, qui ne sont pas exclusivement consommées en cachette par des speed freaks éberlués — sans parler des barbituriques. On oublie que les hommes d'affaires ont des ulcères qu'ils endorment au valium, cette chimie qui abat comme un mauvais haschisch. On oublie qu'il y a quelques siècles à peine, on tuait en Turquie, ou en Russie, ou en Allemagne les fumeurs de tabac ou les buveurs de café. Et l'on châtie les uns en encourageant les autres. On jure que l'herbe et ses ivresses hédonistes, cette gaieté légère, ce phantasme qui peut se greffer partout et se substitue aux spectacles, ces James Bond qu'on s'invente, l'herbe menace l'ordre établi. Quel honneur ! Cette prohibition elle-même qu'on lui oppose, comme toujours, grandit ses maléfices. Aujourd'hui, deux sociétés se regardent en ricanant.

POURQUOI, d'abord, fume-t-on ? Les réponses surgissent comme un bouquet de colombes du chapeau claque : l'aventure, la dérive, cette plongée au fond de soi qui concurrence en sauvage la psychanalyse, l'imaginaire dévié vers de curieuses associations qui ressemblent à s'y méprendre à la créativité, cette expérience de déraison que prônait il y a plus d'un siècle le docteur Moreau de Tours dont les expériences ont fait date.

L'aventure. Autant qu'un guerillero, le dealer est l'aventurier de l'époque qui court sur les traces de Malraux ou de Kessel. Il accompagne une substance subversive là où les autres dérobaient des bas-reliefs khmers ou suivaient des esclaves soudanais, dans cet émoi que procurent la marge, l'interdit, le risque. Au Mexique, on règle les querelles au revolver, en Iran on fusille, les bandits afghans emportent les têtes en souvenir, les Patchous fument le meilleur haschisch en se canardant d'une vallée à l'autre avec des fusils ciselés et des balles d'argent. On réinvente les combines des bootleggers, les avions traversent la frontière mexicaine, on poursuit un fou qui a vendu soixante-neuf tonnes — on en saisit vingt-cinq d'un

coup. La femme d'un douanier de Marseille découvre qu'on a enlevé le cœur d'une cargaison de choux libanais pour le remplacer par la pâte molle du haschisch rose qui pousse dans les montagnes en surplomb de Baalbeck. Les freaks de River City, dans le Kansas, récoltent l'herbe plantée pendant la guerre par l'armée américaine. Les profits ne sont pas tels qu'ils n'attirent que des truands. Certes, les dealers sont laids, mais c'est là le sort de tout bon aventurier : avoir pour seul souci la trajectoire de son aventure. Malraux peut-il dire le contraire ?

La dérive, cette réflexion sur soi. Une plongée dans la confusion d'où peuvent, par exemple, sortir les associations de mots qui feront de belles phrases une fois retravaillées avec un esprit plus posé. Ginsberg, Pélieu, Burroughs, Michaux, les beatnicks écrivent dans la foulée d'un joint. Ce n'est pas la seule méthode : Balzac boit trente tasses de café par jour, d'autres préfèrent le vin ou les amphétamines, d'autres l'insomnie, comme François Weyergans, naguère critique aux Cahiers du cinéma qui vient d'écrire Le Pitre (Gallimard).

L'herbe se distingue des autres « défonces », et même du haschisch, sa forme concentrée. Légère, elle projette dans le quotidien. Une assiette de frites prend des saveurs qui fusent, un bon mets promène dans le délice. Les opiacés, eux, ferment plutôt les portes d'une arrogante et complaisante autarcie. L'acide ou les hallucinogènes projettent hors de soi, aux limites du cosmique, au-delà de l'identité. L'herbe seule introduit un scintillement conscient dans l'environnement.

Les interrogations que procure l'herbe, ses plongées dans l'inconscient ou le souvenir, concurrencent, hors cadre, la psychanalyse : on apprend à se regarder dans son miroir torve. L'ambition jeune loup se débine, les rigoureuses habitudes de l'éducation prennent des contours flous, chez certains l'homme maître du monde, et son agressivité de bâtisseur, cèdent le pas aux regards contemplatifs de celui qui respecte les grands rythmes de la nature. D'autres y découvrent des reflets qui les libèrent. Jeannot, 20 ans : « J'ai eu une enfance extrêmement dure, bloquée comme c'est pas possible ; bourré de complexes, j'en voulais à tout le monde, j'étais une pierre. Mon père me tabassait, tout me faisait peur. J'ai fumé avec des types très cool, tout bêtement, sous le pont Saint-Michel. Pour une fois, j'avais une expérience très personnelle, j'ai découvert des tas de choses en moi, on ne m'a posé aucune question. J'ai pu réfléchir, comprendre même la brutalité de mon père, l'accepter comme une personne. »

Les flips eux-mêmes sont l'expression des tensions malheureuses, refoulées, inconscientes ou déchirantes. Un ingénieur flippe parce qu'il a peur de perdre son contrôle sur lui-même : la conception qu'il se fait de la responsabilité, cette stricte autorité sur soi ne peut se concilier avec la grande ouverture des sensations. Un jeune écrivain qui en veut « flippe » à l'avance, perd les pédales et se noie dans sa petite enfance, en pleurant une demi-heure, le pouce dans la bouche, sans émettre un son — plongée « schizo » dans de vieilles névroses. Une jeune fille croit d'un seul coup qu'on veut la violer. Dans ces cas, il peut être riche d'analyser et de dépasser le flip, cette résistance d'un sur-moi qui n'est pas à votre pointure. D'autres, trop angoissés, y trouvent le moyen de ralentir leurs pensées, d'adoucir leurs phantasmes. Un psychiatre anglais, le docteur George T. Stocking, qui se sert du Cannabis pour le traitement des dépressifs, le trouve plus efficace qu'aucun tranquillisant usuel.

Dans la mesure où les études médicales sont suffisantes, l'herbe ne semble pas vraiment nocive. En tout cas moins que l'alcool — tous les experts et commissions nommés, dont celle du président Nixon, le reconnaissent. Médicalement, elle n'apparaît ne présenter qu'un seul risque physique : l'affaiblissement des résistances de l'organisme. Baudelaire déjà parlait des langueurs du lendemain, mais il employait le haschisch, qui est plus enclin à fatiguer.

L'herbe, certes, n'a pas que ces côtés flamboyants : souvent coupée, adultérée ou trafiquée, elle peut ne mener qu'à une légère euphorie ou à un « écroulement » un peu triste. Lourdes soirées où chacun vogue au gré de sa tête dans un brouillard négligent, et regrette le lendemain de n'avoir eu aucun contact avec son voisin. Evasion facile, réitérée sans but précis, il faut, passées les premières expériences, un corps à corps avec une activité ou un spectacle particulier, événement que l'on veut sacraliser pour que l'effet s'en nourrisse de riches colorations.

L'herbe ronge aussi, à la longue, les liens du contrat social bourgeois. L'éthique du travail risque d'en prendre un vieux coup, une bonne affaire s'il ne s'agit pas de la troquer contre un anéantissement béat ou sarcastique. La prohibition encourage l'esprit de secte — une complicité un peu suffisante qui en arrive à trop considérer la débilité comme subversive. On loue le retour à l'enfance et à ses jeux innocents qui contournent, éludent, dépassent dans le cosmique les problèmes politiques. Le fellah égyptien laisse Allah décider pour lui. Le freak de vingt ans décide que la société est pourrie, laisse

tomber la fac, refuse de se salir les mains ou de courber son bel imaginaire sur les nécessités souvent astreignantes de la réalisation : la créativité, avec ou sans défonce, demande une rude discipline. Chez beaucoup de freaks, on commence autant d'activités qu'on en arrête, parce que c'est trop « heavy ». Tout devient dur : une mauvaise vibration menace toujours comme l'inévitable et médiocre écueil d'un réel abandonné. Dans nos sociétés, la planète complaisante et répétée, chez les plus jeunes tout au moins, représente souvent un « amortisseur qui donne du plaisir à une génération en escamotant les problèmes du rapport avec les parents, du vieillissement du corps, des relations sexuelles — problèmes ainsi retardés qui ressurgiront ainsi aggravés à l'âge de vingt-quatre ou vingt-cinq ans ».

L'apologie d'une « conscience stoned » peut mener à d'étranges déviances, vers des courants mystiques ou à l'érection de systèmes aussi ridiculement aliénés que ceux qu'on a voulu quitter. Il est meilleur d'ouvrir une boîte de thon défoncé, donc la conscience « stoned » est meilleure en tout. Ce n'est pas vrai : on écrit des phrases niaises, on n'arrive pas toujours à taper à la machine, l'ivresse de l'herbe n'est pas toujours éloignée de l'hébétude alcoolique. A cette différence qu'elle garde un regard sur soi, un humour et un refus profond de cette agressivité que l'alcool, au contraire, conforte.

Ce regard humoristique lui-même peut devenir un piège narcissique, l'excellent alibi que constitue cette dérision qui s'affirme supérieure. De vagues sensations — on a vibré au même arpège d'un raga —, nous voilà télépathes et la télépathie change le monde. On se satisfait de se regarder sans fard, d'en rire, d'en rire encore plus, ou de ne plus en rire, ce qui devient grave. Alors, on substitue d'autres modèles : voilà qu'il faut être stoned pour lire l'Ulysse de James Joyce ou pour aimer un western, les émissions de Guy Lux deviennent la quintessence de l'esthétisme, les « idées brillantes » percent et s'envolent avec l'effet de l'herbe, voilà qu'on doit fumer pour être intelligent, pour comprendre une tapisserie, pour faire l'amour... Pour sentir un caractère, le joint remplace la graphologie. Avec les mêmes errances.

CURIEUSEMENT, et ce n'est pas le moindre des paradoxes, la prohibition de l'herbe finit par provoquer des effets de plus en plus équivoques au fur et à mesure que la répression se nuance : au début, certes, dans l'Amérique niaise et scoute d'Eisenhower ou la France du vieux pouvoir gaulliste, l'individu que la croissance, la fortune, la domination ne motivaient pas passait pour un rêveur : on le laissait à ses paysages bleutés. Mais les rêveurs sont devenus légions, l'élégante dérive intellectuelle a pris des reliefs subversifs dans son refus des valeurs établies et du sacrifice pour le progrès. Alors on a réprimé, bêtement, férocement, en barbares effrayés. On en a vu qui écopaient de cinquante ans de prison pour un joint. Et puis, avec la relative tolérance, voilà l'ambiguïté : la prohibition gonfle l'attrait de l'herbe, fumer occupe cette partie de la jeunesse qui se socialise mal. Celle-ci constitue son propre ghetto, va moins au cinéma, se met en chômage d'une société qui, de toute façon, n'a pas de case à sa mesure.

La légalisation du haschisch et de la marijuana aurait-elle un reflet banalisateur finalement souhaitable en faisant éclater ce ghetto ? Un psychiatre américain écrivait l'an dernier dans Psychology Today, le grand magazine convenable de la recherche psychologique, que nos sociétés ont besoin de psychotropes inoffensifs et bon marché. Les grands obstacles à la légalisation résistent mal au recul de l'analyse. L'herbe, en tant que telle, n'effrite pas systématiquement la conscience et le sens de l'effort, même si l'environnement social, en France par exemple, lui fait parfois jouer ce rôle. Mais en Hollande ou au Canada, les freaks sont, pour la plupart, légers, actifs, enthousiastes. Les effets de l'herbe n'induisent de dépendance psychologique qu'en conséquence d'une misère ambiante — seulement, là où est l'écueil, c'est qu'il y en a toujours une, quel que soit le régime ou l'environnement social, réels ou supposés : le travail, les rapports avec soi, avec les autres, le sexe ou les familles... Et l'usage quotidien menace comme une fuite.

Dans son article de 1927 sur l'humour, Freud met en parallèle les conditions généalogiques de l'ivresse — d'où qu'on la tire — et celles qui régissent l'attitude humoristique. Freud écrit : « Ces deux derniers traits : démenti à la réalité, affirmation du principe du plaisir, rapprochent l'humour des processus régressifs ou « réactionnaires » qui nous ont tellement occupés en psycho-pathologie. En tant que moyen de défense contre la douleur, il prend place dans la grande série des méthodes que la vie psychique de l'homme a édifiées en vue de se soustraire à la contrainte de la douleur, série qui s'ouvre par la névrose et la folie et embrasse également l'ivresse, le repliement sur soi, l'extase. »

Ces citations d'une pensée intelligente véhiculent en même temps les inclinaisons implicites et simplistes de leur auteur pour un puritanisme morose qui s'insurge contre ceux qui l'évitent. A ces analyses, on a envie de répondre : « Très bien, et après ? Merde ! Est-ce une raison pour se refuser l'humour, la jubilation, ces instants où notre fort triste condition lâche du lest ? »

L'acte de fumer ne rejettera pas l'humanité dans le morne passé d'un paysan irrationnel. Si le freak se cherche des racines dans le rapport franc et direct des sociétés qui relèvent de l'ethnologie plutôt que de la modernité, c'est que cette sensibilité, cette ouverture se défilent dans les métropoles, trop de monde, trop de paranoïa. Mais il n'assume pas tout le code qui enserre ce rapport dont le sexe est banni, et qui n'est, pour une large part, qu'une longue expérience du fatalisme. Ce fatalisme qu'il n'est pas mal d'avoir vaincu en Occident en enterrant les plus vieilles oppressions. Il est normal que la secousse ait emporté aussi certaines douceurs faites d'équilibres séculaires.

Mais il s'agit de dépasser les névroses qui accompagnent une libération portée malgré tout par le progrès technique. En cela l'herbe a joué un rôle important, en coulisse, mais historiquement signifiant, au tournant des grands mouvements culturels depuis que les mameluks de Napoléon furent les premiers dealers : le romantisme, la psychiatrie de Moreau de Tours jusqu'à Ronald Laing, les arts plastiques en ont reçu des retombées. Les interrogations existentielles consécutives à la défonce sont utiles même quand elles voguent hors des eaux territoriales. La plupart des peuples d'autrefois avaient des sacrements qui véhiculaient plus qu'un défilé militaire, possessions, transes éperdues vers des certitudes qui en valent beaucoup d'autres. Une recherche de l'équilibre et du plaisir, un « branchement différent » sur le réel. En quoi serait-il condamnable de vouloir affûter ses sens ? D'expérimenter les étranges caprices du temps ? De s'éclater dans un concert de rock ou de musique électronique ? D'éprouver des orgasmes plus retentissants ? D'avoir une réflexion contemplative qui mène à nuancer la barbarie technicienne ?

Il ne s'agit pas d'attribuer le mérite de ces attitudes à l'herbe, pas plus qu'à aucune substance magique — il n'y a pas de poudre de perlimpinpin — mais de reconnaître que dans l'état d'aliénation et de conformité auxquels amènent vingt ans de dressage social, il a fallu parfois un détour pour retrouver certaines racines enfouies, certains désirs atrophiés. Ecrire cela ainsi ne signifie nullement le rejet d'un contrat social. Pas plus que cela ne valide la débilité, même s'il arrive que l'herbe l'encourage, ou qu'elle pousse — très rarement par sa seule action — à l'enfouissement glauque dans les défonces dures et tristes. Il y a chaque année en France quelque huit mille suicides d'adolescents, un nombre du même ordre de grandeur que celui des véritables toxicomanes.

Il nous a paru nécessaire d'aérer un peu le cocon obscur dans lequel l'herbe fume : l'ombre du tabou consolide le prosélytisme imbécile et conforte les sectes. Finalement, sur l'herbe en soi et ses effets, il n'y a pas à faire un tel foin, nous semble-t-il. La distance à l'alcool est colossale mais il s'agit quand même de deux ivresses. Et les abondants ouvrages commis sur le sujet s'enfoncent toujours dans le même travers que cet éditorial : l'analyse des causes sociales et des effets du même nom, en négligeant la portée de l'acte isolé autant que possible de ses attaches dialectiques.

Si la fumette devient le seul accomplissement et le seul défi de la jeunesse, pauvre France : les freaks ici ne sont d'ailleurs pas seuls en cause et on leur connaît des complices dans les cars gris-souris ou haut placés sous les lambris du pouvoir. Voilà pourquoi nous avons fait ce numéro, dans un effort de démystification. Ecrivains, peintres, voire P.D.G. ou vieux coloniaux, ils sont assez nombreux à avoir fumé vingt ans sans sombrer dans la stupéfaction permanente, mais ils existaient de toute façon. Pour l'épicurien, il s'agit de développer l'univers sensible, sans nuire, sans agresser, ce que nous avons essayé d'expliquer. En démocratie, on ne réprime pas la vie privée des gens, tant qu'elle respecte celle des autres.

Nous vous présentons donc l'histoire aventureuse de la production de la marijuana, le point sur la répression et la législation, notamment à Amsterdam, un panorama des jeux plus ou moins bénins auxquels emmène la fumette. Un bon coup de projecteur, une gerbe éparse de savoir empirique, une volonté, difficile, d'objectivité, nous apparaissent avoir toujours mieux combattu les mythes qu'un obscurantisme qui en excite la crainte et fabrique des religions. C.Q.F.D.

Actuel.

La gerbe de Mr Seguin..
?!
Suck! Suck!
Chez "M" Le maudit:
QUI M'APPELLE?
OUI?
DZOÏNN
ME VOILÀ!
Johnny!!
OUI MON AMI!!...
Johnny GOURDIN ADJOINT DU MAUDIT
..NOUS AVONS REMPLIR UNE MISSION À P'TIT GARS!
..PRÊT, MON JOHNNY?
..À TOUT MAESTRO!
SSSCHROUAC
SHA ZAM!
TATÂ
TARIIII
TOÔOOOT
ATTENTION POUR LA PARADE!
TCHA
BOP!
SORRY, DOC!
FLAP! FLAP!
GEEEEEE GUYS!
FLOP! FLOP!
..Why do you hesitate?
TCHIKA TIKATAKATA
TAC TIC
..Chez Mme Lagerbe..
..QU'EST-CE QUE C'EST QUE TOUT CE BOU-CAN?
"BILLY BILE" ASSISTANT DE LA GERBE
... FAUT Y ALLER BILL, C'EST POUR NOUS!
BEUERK
Concertion & Réalisation: Jean Rouzaud (Kézak) dit:

GDoré

POUR QUELQUES DEALERS DE PLUS

La piste d'atterrissage est un vulgaire chemin de terre, sur un plateau entre deux montagnes. Au bout de la piste, une quinzaine de « campesinos » — paysans mexicains — tiennent ferme leur sombrero contre le vent, une main toujours à portée des fusils et des pistolets qu'ils portent en bandoulière. L'avion vient livrer le prix de plusieurs tonnes de marijuana : deux cents kilos d'engrais, cent mètres de tuyau d'arrosage, des pelles, des pioches, toutes sortes d'instruments agricoles, et des armes. Les « marijuanos » doivent fournir l'herbe dix jours plus tard. L'avion décharge aussi deux passagers qui essaient de garder leur cool : un Mexicain et son copain Américain, traficants et journalistes. Ils ont en poche cinq mille dollars avancés par **Life Magazine** pour un article sur le trafic de marijuana. L'Américain est le premier gringo à pénétrer dans la sierra de Guerrero, la région qui produit la meilleure herbe mexicaine — donc une des meilleures herbes du monde. Les marijuanos n'ont pas l'air moins étonnés que lui : ils n'ont jamais quitté leurs montagnes, et n'avaient jamais vu un homme blanc de leur vie.

De la piste d'atterrissage aux fermes et aux champs de marijuana, il reste encore trois jours de voyage à dos de mulet, trois jours passés à la file indienne sans une parole échangée. La récompense les attend au bout de la pente la plus dure : les champs de marijuana toute prête à la moisson, dorée, ondulante au vent. Les plants dépassent de beaucoup la taille d'un homme, et se rassemblent sur de petites parcelles de quelques mètres de large au milieu d'arbres ou de céréales, pour éviter la détection par survol aérien.

A présent il faut vaincre la méfiance des paysans devant les appareils photo. Un polaroïd finit par dissiper les résistances, les marijuanos font la queue pour avoir leur photo, debout, l'air farouche et le fusil dans les bras. Mais ils ne veulent rien entendre pour leurs champs. Les Américains devront les payer pour pouvoir prendre des photos. Pour deux mille cinq cents dollars ils auront deux champs, cinq mille plants, toutes les photos qu'ils voudront, et une tonne d'herbe qu'ils passeront jusqu'aux Etats-Unis, toujours aux frais de **Life.**

Et pas n'importe quelle herbe : la meilleure qualité, les marijuanos s'en assurent en pressant la fleur entre leurs mains : la résine doit leur coller aux doigts. Ils pourront baptiser leur herbe comme ils l'entendent : Acapulco Gold, Panama Red, Zacatecas Purple, Indian Black Gungeon ou Michoacan, aucune de ces « variétés » n'a d'autre existence que légendaire, mais toutes désignent une herbe hors pair. Le dealer ne laisse rien au hasard : il fournit aux paysans les graines et les engrais, et entretient ainsi quarante familles pour qui l'herbe est à peu près la seule ressource.

Dix jours plus tard, le journaliste, le dealer et les marijuanos se retrouvent sur la piste d'atterrissage et chargent l'herbe dans l'avion par sacs de cinquante kilos. Achetée à quelques dollars le kilo, elle se vendra à deux cents dollars le kilo aux Etats-Unis. Le journaliste n'a pas perdu son temps, il lui importe peu que **Life** refuse son article, ni que **Look** le lui achète puis décide de ne pas le publier. Il confie l'histoire à la presse underground, et se retire sur ses terres.

Sans le moindre espoir de succès, l'administration américaine a engagé la lutte pour détruire la marijuana mexicaine. Ils offrent quinze millions de dollars par an au gouvernement du Mexique, qui envoie de temps en temps l'armée s'attaquer à un champ. Trois mois plus tard les plants ont repoussé. Il est complètement impossible de repérer toutes les parcelles, beaucoup trop petites et bien éparpillées.

Les douanes et la police mexicaine arrivent à confisquer une cinquantaine de tonnes par an. Si l'on estime que ces prises représentent cinq pour cent du trafic total, on obtient mille tonnes par an, qui franchissent la frontière pour finir en fumée dans les poumons américains.

En 1969 le gouvernement américain lance, à grand renfort de publicité, l'**Operation Intercept :** sur tous les postes frontières on fouille toutes les voitures. Les touristes furieux doivent faire la queue pendant des heures, des centaines de routiers attendent leur tour, bloqués à la frontière pour une journée ou deux. L'opération est une catastrophe pour le tourisme et l'import-export, doublée d'un échec évident. Les gros chargements d'herbe qui traversent la frontière ne le font pas à l'insu des douaniers, mais avec leur appui, grâce à de généreuses « morbida » (commissions), ou même quelque lien de famille. De plus, l'herbe n'emprunte pas seulement la route. Sur des centaines de kilomètres, le Rio Grande forme la seule frontière entre les Etats-Unis et le Mexique. Dix avions par nuit franchissent le fleuve, chargés d'herbe, d'héroïne ou de cocaïne, à trop basse altitude pour attirer l'attention des radars.

Les petits cadeaux aux douaniers ne constituent qu'un tribut parmi d'autres : les dealers veillent à leur sécurité en payant la police et le gouvernement à tous les échelons. Quand un gouverneur provincial commence à contrarier les projets de quelque grand dealer, il se trouve mystérieurement muté dans la quinzaine qui suit.

S'il leur restait encore quelques illusions, les Américains les ont perdues en regardant un reportage télévisé intitulé **The Mexican Connection.** Un dealer y raconte comment il achète à la police mexicaine, parce qu'elle vend moins cher pour de meilleures qualités. Les flics de Mazatlan, ses fournisseurs favoris, viennent le livrer à domicile, en uniforme et dans leur voiture de flic. Et s'il faut embarquer la marchandise sur un petit avion, ils barrent la route en deux endroits pour improviser une piste d'atterrissage.

Il y a dix ans, le haschisch était à peu près inconnu au Maroc. Les montagnes du Rif et la ville de Ketama restaient une des plus célèbres régions où poussait le chanvre, mais il se fumait exclusivement sous forme de kif, une mixture d'herbe hachée menu et de tabac, consommée dans le sepsi, la longue pipe au fourneau minuscule qu'on ne cesse de bourrer et d'allumer toute la journée. Le kif ne plaît pas aux nouvelles générations défoncées. Les « beats » américains, habitués à la marijuana, venus à Tanger couler quelques mois paisibles et ensoleillés, n'arrivent pas à fumer le sepsi, toussent, s'étranglent, avalent la cendre et tiennent à fumer sans tabac, au grand scandale des vieux fumeurs marocains. Au début des années soixante, quelques jeunes Américains prennent les choses en main : ils vont en Syrie apprendre à fabriquer le haschisch, et établissent leurs presses au Maroc en utilisant l'herbe du Rif, abondante et bon marché.

Encouragé par les Américains, le gouvernement marocain fait appliquer l'interdiction du kif. Mais il ne peut toucher à sa culture : les montagnards du Rif ont l'humeur farouche, et nulle autre plante ne pousse sur leurs pentes presque verticales que l'obstiné Cannabis indica, leur seul gagne-pain. Une tentative de répression au cours des années cinquante engendra une vaste révolte. On dit que le roi Hassan II, alors prince héritier, pilota lui-même un avion pour bombarder les villages du Rif.

Sur les étranges activités des ressortissants européens, le gouvernement marocain s'interrogea longtemps. Le gouverneur de Tanger trouva sur son bureau, un beau jour de 1965, deux dossiers également circonstanciés en provenance de Rabat. Le premier expliquait que les jeunes gens chevelus et bucoliquement vêtus qui se pressaient à la frontière en rangs de plus en plus serrés étaient de véritables saints, continuateurs de la tradition spirituelle du soufisme ; en conséquence, il convenait de créer, sur la plus belle plage, un village où ils puissent se rassembler et approfondir leurs méditations. Le second rapport ordonnait que ces Occidentaux dépravés fussent jetés au cachot. Le gouverneur dans l'embarras prit conseil auprès d'un de ses amis, membre influent de la colonie britannique, qui répondit : « En Amérique, ils vont en prison. Suivez plutôt cet exemple. »

L'œil des limiers marocains tarde heureusement à s'affûter. Il y a quelques années, un dealer en voyage d'affaires, arrêté avec son minicar Volskwagen au bord de la route Tanger-Tétouan, fut dépassé par trois mille hommes de troupe armés jusqu'aux dents appartenant à l'escorte de Sa Majesté en tournée d'inspection dans le secteur. Pas un seul de ces vaillants soldats ne s'aperçut que l'individu hirsute, négligemment appuyé sur sa portière, était occupé à démonter son aile arrière pour y planquer plusieurs dizaines de kilos de substance brune. Ce même honnête commerçant connut ce jour-là une deuxième profonde émotion : à l'approche de la douane de Tétouan, un parfum caractéristique et épouvantablement pénétrant envahit soudain le minicar. C'étaient les plaquettes dissimulées dans les conduites d'aération qui, le système de chauffage ayant été déclenché par inadvertance, rappelaient ainsi leur présence.

Enervée par l'accroissement du trafic, la police marocaine a désormais la pogne plus lourde. Jean-Pierre, un jeune Français brûlé à Paris et contraint à l'exil en terre chérifienne, fut surpris à revendre aux confins du Sahara, où le kif ne pousse pas, ce qu'il avait acheté trois fois moins cher sur les plateaux du Rif. Il a passé neuf mois dans une taule marocaine, une expérience incontestablement très dure. Il n'est pas le seul dans ce cas. Les policiers ont d'autant plus intérêt à coffrer les dealers qu'il s'approprient le butin, pour la revente ou leur consommation personnelle.

Une voiture s'arrête, en pleine nuit, tous feux éteints, au bord d'une route. Trois individus descendent, règlent leur montre sur celle du chauffeur, et la voiture disparaît. Armés de machettes et de faucilles, d'un revolver et d'une trousse de secours contre les morsures de serpents, les trois hommes s'enfoncent dans les champs. Quatre heures plus tard, la voiture s'arrête à nouveau et ses passagers sont au rendez-vous, une trentaine de sacs à poubelle en plastique à leurs pieds, dix kilos de marijuana qu'ils vendront pour un millier de dollars.

La scène ne se passe pas au Mexique, ni au Maroc, ni dans quelque contrée orientale. Nous sommes au Kansas, dans la vallée de la rivière Kaw, première région productrice des Etats-Unis, une herbe « cent pour cent américaine », de qualité médiocre mais d'accès facile.

L'herbe du Kansas date de la seconde guerre mondiale : l'armée américaine avait besoin de chanvre et ensemença des centaines d'hectares dans une région au climat idéal. Trente ans plus tard, les fermiers se sont reconvertis à d'autres cultures, mais le chanvre s'est installé dans toutes les terres en friche, retournant à l'état sauvage, opiniâtre et proliférant. De fortes pluies au printemps peuvent anéantir des champs de blé entiers : l'herbe n'en pousse que plus haut. Les tornades abattent le maïs, mais l'indéracinable marijuana se contente de se balancer joyeusement.

Autour de la rivière Kaw, en bordure de la ville de Lawrence, prospère une petite tribu de freaks ruraux, quelques centaines de gaillards installés dans des fermes, et une solide réputation de « territoire libre ». Dès 1963 les marginaux de River City éditaient **Grist**, un ancêtre de la presse underground, et l'un d'eux, S. Clay Wilson, y publiait pour la première fois ses dessins d'immondes pirates et de motards sanguinaires, avant d'émigrer vers la Californie et ses **Zap** Comix.

Les freaks de River City ne ressemblent guère aux variétés qui prolifèrent à San Francisco ou à New York. Ils ont renoué avec les traditions de leur terroir : ils portent chapeau de cow-boy, colts et fusils, et savent s'en servir. Entre deux joints, ils engloutissent par dizaines les cannettes de bière et avalent l'acide avec une incroyable voracité. Grands escogriffes hirsutes aux immenses moustaches, ils ressemblent à s'y méprendre à des hors-la-loi du dix-neuvième siècle, sortent tout droit d'un western de Sam Peckinpah. Jesse James pourrait bien marcher parmi eux, personne ne verrait la différence.

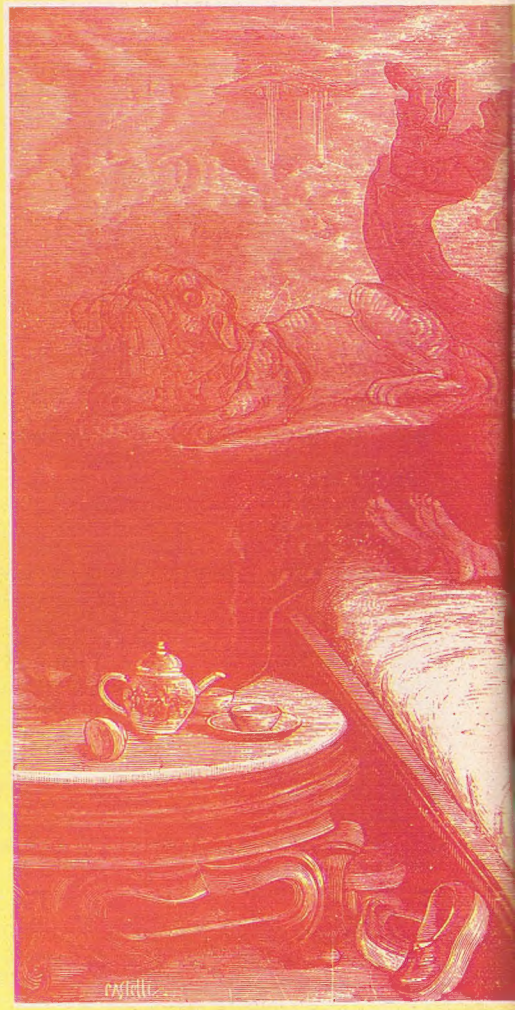
Jusqu'en 1969, l'herbe du Kansas n'alimente que la consommation locale. En 1969, l'**Operation Intercept** fait craindre — bien à tort — la disparition de l'herbe mexicaine. Par centaines, les habitants de River City s'organisent, quittent leurs petits boulots de pompiste, barman ou professeur, louent des granges abandonnées pour stocker et travailler l'herbe, construisent des presses pour agglomérer la récolte en briques d'un kilo.

Les dealers affluent de tous les Etats-Unis, le kilo se vend à soixante-quinze dollars (quatre cents francs). Chaque producteur s'est réservé un champ dans un endroit soigneusement choisi, et mène sa récolte avec de multiples précautions. Il reste encore des centaines de réserves inexploitées, en bordure des autoroutes ou trop près d'une ferme pour intéresser les freaks roués de River City. Les moissonneurs étrangers, eux, accumulent les bourdes. Ils opèrent en plein jour, ou bien garent leur bus Volskwagen à côté du champ, travaillent en vue de l'autoroute ou des fermes. De nombreuses arrestations attirent l'attention des grands journaux, la ville de Lawrence lance un « Programme d'éradication » impossible à mettre en œuvre. Il y a bien trop de chanvre. Quelques troupes de boy-scouts passent leurs dimanches à arracher méthodiquement les pieds de marijuana : une goutte d'eau dans l'océan. Des citadins organisent des veillées nocturnes pour surveiller les routes.

A l'approche de la récolte de 1970, la communauté de River City prend des mesures. Elle crée un syndicat, le Kaw Valley Hemp Pickers Association — l'Union des Cueilleurs de chanvre de la vallée de Kaw. Le syndicat fixe le prix minimum du kilo à soixante-quinze dollars. Tout membre qui vendrait à moins risquerait des représailles — une balle dans le ventre, par exemple. En second lieu, le syndicat s'occupe des nouveaux venus. On ne leur interdit pas de récolter, mais on leur distribue une carte des endroits à peu près sûrs et on leur explique la manière de procéder pour minimiser les risques. Enfin, le syndicat perçoit un droit de dix dollars par kilo sur la récolte des « étrangers ».

Bientôt le syndicat s'engage dans des activités civiques. Ils s'infiltrent dans un comité de volontaires qui se propose de détruire les champs de chanvre et font voter la dissolution du comité. Le projet se maintient malgré tout : ils lancent une campagne, agitent les problèmes d'environnement, révèlent les dangers des défoliants que le comité compte employer. Un produit assez puissant pour tuer un plant de marijuana anéantira à coup sûr toute autre végétation et transformera la prairie du Kansas en désert de Gobi. Les vastes plans du comité s'écroulent, on en restera aux scouts.

A la fin de 1970, le syndicat réussit un coup de maître : il fait élire un de ses membres, Phil Hill, au poste de juge de paix. Tout s'est passé dans la discrétion. Pour qu'il passe inaperçu, un autre freak de River City, l'écrivain George Kimball, se présente comme candidat sur une plate-forme extrémiste qui fait peur et renvoie six mille électeurs vers le « modéré » Phil Hill. A peine élu, Hill révèle sa profession : dealer, à la grande épouvante de ses électeurs.



« Dans le coin tout le monde vend de la dope. Pas la peine d'en faire toute une histoire. Pourquoi mentir ? Ils ne peuvent pas vous emmerder pour ça. »

Comme un juge de paix n'a de pouvoir que sur des affaires de moins de un dollar, Phil se prépare à infliger quatre-vingt-dix-neuf cents d'amende aux pollueurs locaux, aux propriétaires exploiteurs et aux flics trop brutaux. Et comme la principale fonction du juge de paix consiste à célébrer les mariages, Phil annonce sa préférence pour les mariages de groupe et les mariages homosexuels, auxquels il présidera gratuitement. « Je ferai payer plus cher pour les mariages hétérosexuels. Ils sont tellement restrictifs... »

Il y a six mille ans, le Cannabis ne poussait qu'en un seul point du globe, la région de la mer Caspienne. L'homme a réussi à l'acclimater partout. La plante

s'exécute de bonne grâce et s'adapte à toutes les conditions : l'herbe se répand jusqu'au fin fond de l'Afrique, l'Extrême-Orient et l'Amérique du Sud. De l'unique espèce — Cannabis sativa — naissent trois variétés : l'**indica** — celle du Proche-Orient et des Indes — est plus petite et plus riche en résine. L'**americana** est plus élancée, la **gigantea** dépasse de beaucoup la taille d'un homme et sa tige centrale est un véritable tronc d'arbre.

L'espèce n'explique qu'en partie les différences d'effet. La préparation fait le reste, surtout en ce qui concerne le haschisch. Les bons hasch sont amoureusement préparés, les plants sélectionnés, l'opération est longue et suit de très

vieilles traditions. Moins scrupuleux, d'autres peuples cochonnent le travail. Plutôt qu'un pressage dans les règles, de généreuses doses de colle en poudre agglutinent le pollen et rajoutent du poids à bon marché. Le paysan pakistanais incorpore de la graisse de mouton, prompte à rancir quand elle atteint nos pays. Les recettes ne manquent pas pour bourrer les briquettes de substances indigestes : un peu de terre peut parfaitement suffire, ou, selon les régions, les productions locales les plus communes : henné, curry en poudre, nourriture à poulets, farine ou cirage à chaussure (pour noircir le produit).

Les mélanges ne visent pas seulement à rajouter du poids. Ils viennent souvent seconder la puissance des effets. Les Turcs ou les Indiens mélangent volontiers de l'opium au hasch. L'herbe coupée de belladone frappe plus fort, au risque d'une migraine. On dit que la colombienne, à la puissance justement réputée, fait souvent appel à cet adjuvant, parfois reconnaissable sous forme de points blancs dans le hachis compressé et brunâtre. D'autre part, pour agglomérer l'herbe jusqu'à former ces blocs compacts qu'il faut à nouveau effriter, on la baigne dans un liquide sucré avant de la presser. Le coca-cola fait l'affaire. Le caramel n'est, paraît-il, guère recommandé pour les bronches.

Mouvement inverse : quelques dealers américains sont venus s'établir dans les régions productrices, Afrique du Nord ou péninsule indienne, afin d'appliquer des méthodes modernes et de retrouver le secret du chanvre de premier choix. Ils entendent réduire la résine de chanvre à une forme encore plus concentrée, l'huile de hasch, où le THC — tétrahydrocannabinol — s'accumule. Une petite fiole représente l'essence d'un kilo de hasch. L'opération présente des avantages évidents pour le transport et l'exportation. Pourtant l'huile de hasch a du mal à s'imposer. Elle a des sautes de qualité et d'humeur, un goût trop âcre et une consistance poisseuse désagréable aux doigts.

Libanais rouge, libanais blanc, libanais rose, afghan épais et noir, imprévisibles pakistanais de toutes qualités, népalais dur comme la pierre et couvert de moisi à l'extérieur, chitra, mazar, hasch du Cachemire, black Bombay mélangé d'opium : pour le fumeur français, ces noms n'ont pas plus de réalité qu'une légende.

Inutile de dresser le tableau des différents hasch et d'expliquer comment les reconnaître : on ne trouve plus guère en France qu'un seul, marocain vert, défonce lourde et sans grâce qui endort facilement et n'emmène jamais très loin. Pour l'exportation, on le mélange, au stade du pressage, avec du henné, une poudre brune qui sert à se teindre les cheveux. Aux trois quarts, le marocain disponible en France est coupé de henné. Les dealers les plus malins s'en assurent en crachant dans leur main qu'ils frottent d'un bout de hasch : le henné laisse des traces rougeâtres.

Plus le marché s'étend, et la répression, plus on en vient à une concentration monopoliste accélérée. Le routard a trop lu les journaux : arrestations, fouilles à Orly, voitures démontées par les douaniers, il hésite à courir le risque. Les colis venus d'Orient, les chargements de peaux ou de statues éveillent la suspicion. Le gros du marché est entre les mains des gros marchands, des centaines de kilos, en voiture ou en bateau, qui empruntent des chemins détournés. Le marocain passe par l'Espagne et le libanais change de véhicule en Italie.

La quantité chasse la qualité : un dealer qui investit deux ou trois millions pour une arrivée de marocain cherche les plus bas prix à l'achat. L'adultération au henné ne le dérange pas, au contraire. Sur une centaine de kilos, elle lui rapporte un bénéfice doublé. Le deal est une profession sans honneur.

Les nostalgiques se souviennent avec émotion des périodes fastes d'il y a quelques années, où le blond libanais se trouvait à tous les coins de rue, où le succulent mazar, un afghan noir et huileux, prodiguait souvent ses grâces. Les bons hasch circulent encore en France, mais restent dans des cercles étroits, les dealers eux-mêmes et leurs proches. Au kilo, le mazar coûte à Paris dix francs le gramme. Il est donc peu rentable de le revendre en petites quantités. Les dealers négocient du marocain et fument de l'afghan. Le mazar est une gourmandise, on l'offre pour entretenir l'amitié ou pour montrer son standing.

Les Français pervertis se consolent avec de l'herbe de bonne qualité, fort rare il y a cinq ans, beaucoup plus répandue depuis deux ans. La colombienne a conquis le cœur de nombreux fumeurs : elle frappe puissamment sans écrouler, elle excite tandis que le marocain abrutit.

En France aussi on se met à l'agriculture du Cannabis. Pourquoi acheter des substances venues de loin au prix de tant de sueur, de parano et de cupidité ? La marijuana n'est pas une plante sourcilleuse : elle pousse bien et sans trop se faire prier. Il suffit parfois de jeter quelques graines dans les plates-bandes du square le plus proche, et de robustes pieds s'élancent bientôt vers le ciel. Elle pousse sur de nombreux balcons parisiens, si haut que ses propriétaires prennent peur et la coupent avant terme — avant l'apparition des fleurs. Elle pousse à la campagne, mais si les limaces, escargots ou rongeurs ne croquent pas gloutonnement ses tendres pousses. L'été 1973 a mijoté de superbes récoltes. Si tous les climats tempérés conviennent au Cannabis, seul un ensoleillement prolongé et un peu de sécheresse le mènent à sa pleine puissance. Le Sud de la France lui convient presque à merveille. Seule limite : l'espèce dégé-

nère en deux ou trois ans, on ne peut replanter ses propres graines sous peine d'obtenir une falote variation du chènevis à peine bon pour faire de la corde. Tous ceux qui sont un jour tombés en arrêt devant un champ de chanvre industriel et qui ont emporté un plant pour l'essayer ne récoltèrent que des quintes de toux. Nos cultivateurs doivent donc se procurer chaque année des graines en provenance directe des régions productrices.

Vingt-cinq tonnes d'herbe ! Elles venaient en bateau du Mexique et allaient débarquer en Floride pour s'acheminer en camion vers la côte Est. Le B.N.D.D. (Bureau of Narcotics and Dangerous Drugs, les stups américains) les ont interceptées, une pleine cale de sacs de cinquante kilos, quelques jours avant la fin de l'année. Le record vient donc d'être battu. Le précédent remontait à mars 1973 : la police mexicaine, renseignée par le B.N.D.D., encerclait une maison abandonnée près de la frontière. La marijuana s'y empilait du sous-sol au grenier, on dénombra dix-sept tonnes. Et leur propriétaire court encore. Sur son mandat d'arrêt on lui attribue la possession d'un total de soixante-neuf tonnes de marijuana.

Il est difficile de s'attaquer à la production, impossible de réprimer efficacement le petit trafic et la vente aux consommateurs eux-mêmes. La police concentre l'assaut sur la phase où la marchandise est la plus vulnérable : le transport du pays producteur vers les grandes villes occidentales.

En France, la plus grosse prise franchit le seuil de la tonne : en avril 1973, douze cents kilos de haschisch marocain dans un cargo « panaméen » qui les a chargés à Lisbonne. Le capitaine — un grand Hollandais roux aux favoris touffus, un anneau d'or à l'oreille — rentrait sur Rotterdam sous le prétexte d'une cargaison de liège. Le capitaine avait raison sur le liège, et son chargement ne valait pas un clou, personne n'aurait jamais songé à transporter un liège pareil sur une telle distance. Le B.N.D.D. a des équipes dans les grands ports, et des détectives fort avisés. Ils communiquent le renseignement à la police française quand le **Spurt** reste immobilisé, en panne à Concarneau. Le hasch est dans la cuve à eau, mais pas tout à fait à l'abri des regards. Le premier flic qui veut un jour se laver les mains voit s'écouler une eau brunâtre qui sent drôle.

On présentera les douze cents kilos aux photographes et aux journalistes, et de larges sourires policiers rayonnent aux actualités de vingt heures. La télévision vient même filmer l'épaisse fumée noire du brasier où, pendant trois jours et trois nuits, se consume la substance diabolique.

Deux mois plus tard, quatre cents kilos de libanais périssent dans la déconfiture tragi-comique de **La Rafale.** Le cerveau de l'expédition, un homme de cinquante ans, se sentait une âme de grand navigateur. Sa passion lui avait même inspiré quelques livres. Il y décrivait sa traversée de la mer Morte en canot pneumatique. Il monte une expédition hardie en direction du Liban et confie la barre de son yacht à un marin breton que l'on n'avait pas mis au courant de l'affaire. Le marin déserte et le dénonce. On lui avait pourtant promis, précise-t-il, quatorze mille francs pour ses services. Le marin parti, **La Rafale** tombe en panne, et les provisions manquent. Il échoue péniblement dans la baie de Saint-Tropez, les kilos de libanais dans sa cale, et l'aspect si repoussant que la police vient bientôt, et à plusieurs reprises, voir de quoi il retourne. La panique s'installe, et l'arrivée soudaine d'un hélicoptère sème la terreur ultime. Dans leurs enveloppes de toile cirée marron, toutes les plaquettes — près de deux mille — passent par-dessus bord et s'en vont flotter nonchalamment vers la côte. Des policiers corses en trouvent quelques-unes et préviennent les journaux. On présume que quelques freaks en villégiature reçurent des eaux un présent inespéré et se gardèrent bien d'en souffler mot, sinon dans une soirée d'hiver autour d'un bon joint. Quant aux quatre traficants boucaniers, ils gagnèrent la côte de nuit et en canot, et rentrèrent sur Paris chacun de son côté. On les y arrêta quand même.

Les aéroports surveillent les cargaisons un peu suspectes : boîtes de films en provenance du Liban, noix de coco desséchées venues d'Afrique du Sud, blocs de marbre (sectionnés, évidés en dedans et recollés), éléphants en peluche, légumes et fromages nigériens, sacs de graines de cumin, pâtisseries de Beyrouth convoyées par des Syriens à l'air sombre, paravents chinois, statues, objets de cuir. Orly publie ses statistiques : on y saisit quatre-vingt-douze kilos de hasch en 1969, six cent quarante-cinq en 1970, plus de sept cents en 1972. Pour 1973, et pour les premiers mois seulement, le chiffre atteint une tonne trois cent soixante-deux kilos.

Les douanes attrapent surtout les gagne-petit du trafic international : les Pakistanais nerveux qui transportent une dizaine de kilos dans une valise à double fond, ou cousus dans leurs vêtements et

Notre petit catalogue

AFGHANISTAN
Même couleur à l'intérieur et à l'extérieur. Humide, vaseux, texture lisse, légère senteur d'ammoniaque.
Présence, souvent, d'une abondante moisissure blanche qui n'affecte pas le produit.
Il ne brûle pas sans la présence d'une flamme.
Adultérage : Eau (jusqu'à cinq onces par livre), terre, farine, opium.
1re QUALITE : Brun foncé à l'intérieur et à l'extérieur.
Sucré, senteur forte, flexible, texture lisse.
Fort et éthéré.
2e QUALITE : Brun foncé à l'extérieur mais nettement plus clair à l'intérieur. Dur, mais flexible quand on le chauffe.
3e QUALITE : Brun jaunâtre à l'extérieur et à l'intérieur. Dur mais fragile comme du verre. Une sorte de poussière qui est collante. Texture granuleuse. Même sans flamme, continue à se consumer.

LIBAN
Rouge ou brun doré à l'extérieur et à l'intérieur. Il sent très fort, qu'il soit de bonne qualité ou non. Effet très fort, puis envie de dormir.
Continue à brûler, même sans flamme.
Adultérage : terre, nourriture à poulet, colle en poudre.
1re QUALITE : Rouge brun foncé à l'extérieur et à l'intérieur. Pliable mais ferme. Très forte odeur. Texture plus lisse que la plupart des H. de pollen.
2e QUALITE : Or profond ou rouge brun. Dur mais fragile quand il est bien pressé. Texture à mi-chemin entre le granuleux et le poudreux.
3e QUALITE : Brun jaune très léger, mais on le trouve aussi teint en rouge. Poudreux, friable, se désintègre quand on le presse, sent très peu.

MAROC
Jaune clair, ou bien, du vert clair au vert foncé.
Dur, mais fragile et granuleux. Effet léger, endort facilement
Il brûle quand on enlève la flamme.
Adultérage : Henné, colle, terre et belladone.

cachés par une grande houppelande, les gentlemen anglais qui reviennent de Bombay, les plaques de hasch dans leur attaché-case, les hommes d'affaires colombiens qui éparpillent leurs kilos dans des « cadeaux » sous emballage bigarré. La police scrute les trognes des voyageurs à six heures du matin à la gare du Nord : le train vient d'Amsterdam, où le hasch est moins cher et plus facile à trouver, où on trouve encore du pakistanais en quantité, où le freak aime passer un week-end et joindre l'utile à l'agréable. On surveille aussi certains postes-frontières de l'Est de la France où les dealers préfèrent s'approvisionner en Allemagne. En juillet 1973 les douaniers de Moselle saisissent un chargement de cent quatre-vingts kilos de pakistanais et en découvrent cent soixante autres dans les fourrés près de la frontière. Aux frontières espagnoles et italiennes passent les voitures et les camions chargés de marocain et le libanais. A Orly transitent les Canadiens qui font le voyage de Karachi à Montréal, à Dunkerque s'embarquent les Anglais qui vont alimenter le marché londonien. La douane a du pain sur la planche.

Si la marchandise parvient sans encombres dans la grande ville, elle tombe enfin dans les mains crochues des cohortes de dealers, grouillants et impatients.

On commence pour fumer à moindres frais en réunissant le fric des copains pour acheter à meilleur prix. De fil en aiguille, on gagne de l'argent, on achète de plus grosses quantités. On peut ainsi accéder, si on est doué pour le commerce, jusqu'au niveau du demi-gros, où on ne vend que par kilo, où l'on finance des voyages au Maroc en payant très cher des passeurs, où on se fait sans problème une ou deux briques par mois. Certains parviennent à la même situation par d'autres chemins : contrebandiers, combinards de la revue porno ou du trafic de cigarettes, qui décident un jour d'explorer cette branche en pleine expansion.

« Je me suis fait voler ma chaîne et cinq cents disques, sous la menace du couteau. C'est trop facile de piller un dealer : on sait qu'il ne se plaindra pas aux flics, par peur des retombées imprévues. »

Inévitable dégradation des mœurs : le loubar entre en scène, il ne prend pas de gants. On débarque à cinq chez un dealer. S'il n'a rien chez lui, ni hasch ni argent, on lui fera révéler sa planque à coups de poings et de bottes. Il préfère souvent s'acquitter tout de suite plutôt que de se retrouver à l'hôpital. Un dealer qui veut s'approvisionner régulièrement doit s'aventurer chez des énergumènes peu rassurants, qui revendent le hasch qu'ils ont volé et voudraient bien ajouter un coup de plus à leur tableau de chasse.

Le dealer laisse ses copains en bas et monte, un flingue en poche. Il tient à voir le hasch avant de sortir l'argent.

Les petits escrocs guettent le dealer inexpérimenté et débutant : ils viennent avec un gros paquet bourré de feuilles d'annuaire du téléphone ou de vieux journaux, saisissent le fric et gagnent la sortie le couteau à la main. Ils essaient de faire l'affaire en vitesse et dans la pénombre, dans un troquet, une cour intérieure ou un taxi ; la première plaque est bonne, le reste du kilo est fait de henné pur, habilement emballé.

Comment s'organiser ? Certains abandonnent, d'autres maintiennent une activité à petite échelle : ils rapportent quelques kilos d'un voyage, vendent à des gens qu'ils connaissent bien, gagnent juste de quoi vivre un peu à Paris et repartir pour quelques mois en Orient. Il y a encore les gagne-petit obstinés qui habitent chez leurs parents et y vendent depuis des années, tous les jours sauf les samedis, dimanches et jours de grève. Et les malins aux dents longues, qui rationalisent leur méthode pour éviter les surprises : Ils ne vendent jamais chez eux, ne possèdent ni provisions ni grosses sommes d'argent chez eux. On leur commande un kilo par téléphone, ils fixent une heure — mais pas un lieu, ce dernier a été convenu de vive voix lors d'une précédente rencontre : on se méfie des écoutes téléphoniques. Au rendez-vous, le client doit être à l'heure. Le dealer n'attendra pas cinq minutes. Evidemment, pas de carnet d'adresses, pas d'inconnus inquiétants ; le dealer malin ne revend qu'à quelques individus qu'il connaît bien. Ceux-ci, les petits revendeurs, se chargent de vendre aux consommateurs ou à des dealers d'une échelle encore plus réduite. L'un de ces jeunes techniciens du deal moderne distribue même à ses employés un salaire fixe et hebdomadaire. Et il ne fume plus.

Depuis quelques mois la police française éprouve un regain d'intérêt pour l'herbe et le haschisch. En bons commerçants, les dealers lèvent les bras au ciel et montent leurs prix. Nous ne nous inquiétons pas de leur avenir. Entre le pays producteur et la vente au kilo dans nos régions, le chanvre décuple son prix. Il y a là des bénéfices trop consistants pour que les routes du Cannabis s'interrompent un jour. **Richard Haulmes.**

1re QUALITE : Très blond ou brunâtre plutôt que vert.
Dur mais fragile.
2e QUALITE : Jaune verdâtre. Dur, fragile, poudreux, très légère odeur.
3e QUALITE : Vert foncé ou brunâtre. Ne sent rien.

NEPAL
Noir à l'extérieur et brun très foncé à l'intérieur.
Texture lisse, très forte odeur épicée. Tend à moisir en prenant de l'âge.
Adultérage : Pratiquement jamais coupé d'autres produits.
1re QUALITE : Très souple, pliable, forte odeur de vase.
2e QUALITE : Un peu moins pliable et moins odoriférant.
3e QUALITE : Léger arôme, très dur et assez fragile mais difficile à couper à la main.
Brûle sans flamme. Généralement moisi.

PAKISTAN
Se présente généralement sous forme de plaques rectangulaires ; noir à l'extérieur, verdâtre à l'intérieur.
Presque pas d'odeur à moins d'une grande fraîcheur, texture très lisse. Effet moyen, éthéré.
Ne se consume pas quand la flamme est enlevée.
Adultérage : colle, cire, curry en poudre, terre.
1re QUALITE : Noir à l'extérieur, brun foncé à l'intérieur. Sceau doré de Chitrali.
Odeur forte quand on vient de le couper. Texture lisse.
2e QUALITE : Noir à l'extérieur, jaune verdâtre à l'intérieur.
Odeur décelable quand on le coupe. Texture lisse.
Brûle encore si on enlève la flamme.
3e QUALITE : Très noir à l'extérieur et jaune très pâle à l'intérieur. Ne sent rien, texture floconneuse.

TURQUIE
Jaune clair doré à l'extérieur et à l'intérieur. Arôme léger et texture granuleuse. Fort effet, puis envie de dormir.
Brûle encore quand la flamme est enlevée.
Adultérage : Miel, terre, colle, cirage à chaussure pour le rendre noir.
1re QUALITE : Malléable, non poudreux au toucher, arôme décelable.
2e QUALITE : Jaune clair ou verdâtre. Dur mais fragile, poudreux au toucher.
3e QUALITE : Moutonneux.

(D'après Mainmise, Québec, n° 7.)

L'HERBE CETTE ENGEÔLEUSE

Pour le freak errant à travers le monde, la ruée vers l'herbe n'est qu'une épuisante course d'obstacles. La dernière haie vient d'être posée à Katmandou : l'herbe y est officiellement interdite depuis juillet dernier. Grande concession faite aux autorités américaines, la décision a été prise « en fonction des responsabilités internationales du Népal », et aussi, bien sûr, pour lutter contre la corruption de la jeunesse.

Depuis vingt ans, les pays du tiers-monde s'efforcent de traquer le Cannabis. Deux satellites américains survolent la Turquie, le Mexique et l'Iran pour repérer les plantations suspectes. Il faut bien aider les pays sous-développés à vaincre l'indolence de leurs travailleurs. A pourchasser le fumeur mou, qu'il porte un pagne ou un jeans. En Iran, il est passible de la peine de mort et, au Nigéria, de vingt ans de prison. Mais, souvent, la loi importe peu. L'Afghanistan a livré, en janvier 1973, Timothy Leary à la justice américaine, en l'absence de tout traité d'extradition. « Il portait préjudice à l'image nationale », a simplement déclaré un ministre afghan. L'Inde et le Maroc, eux aussi, ont des coquetteries qui peuvent surprendre. Fouillé sur l'aéroport de Delhi, alors qu'il arrivait de Katmandou, un freak français a fait cet été trois semaines de taule. Les douaniers indiens, alors qu'ils cherchaient des armes, avaient trouvé quatre ou cinq grammes de hasch dans sa valise. Quelques traveller's chèques permirent d'amadouer le tribunal. A Tanger, la situation est aussi trouble : la ville baigne dans des vapeurs douceâtres tandis que les juges, le nez bouché, expliquent les méfaits de l'herbe aux hippies arrêtés au hasard d'un contrôle routier.

Dans les pays de l'Est aussi, on se méfie du hippie flâneur. « Nous devons naturellement nous protéger contre les tentatives de certains visiteurs étrangers qui cherchent à passer de la drogue en Tchécoslovaquie », déclarait en décembre dernier le ministre de la Santé tchèque. Peine perdue : l'herbe fleurit déjà un peu partout à l'Est. Dans un salon de thé de Tachkent, révèle la revue soviétique **Krokodil**, Vodka-Grand-Nez et Apollon-Le-Tordu reçoivent souvent la visite d'un dealer, un vieux cultivateur qui fait pousser du chanvre dans ses champs de maïs. Poète et paysan : « Non, la plante n'est pas mûre... Au bruit, je devine qu'elle est encore humide. » En Union Soviétique, le K.G.B. s'occupe avec soin des fumeurs tandis qu'en Pologne les juges s'interrogent. Là-bas, l'usage individuel de l'herbe ne constitue pas un délit. Alors que faire des trente mille « drogués » polonais ? En envoyer onze cents dans les hôpitaux psychiatriques, comme en 1970 ? Cela ne suffirait pas. Restent les détentions préventives qui durent souvent près d'un an.

« Pour le fumeur de pot, les conditions de vie dans certaines prisons étrangères peuvent être très pénibles. » Un peu vague, peut-être, mais néanmoins salutaire, l'opuscule distribué par les offices de tourisme canadien à la jeunesse errante. Du Pascal appliqué au pot : « Le mode de vie, la mentalité et la loi varient d'un pays à l'autre. » On y conseille de se renseigner un peu avant d'allumer un joint en terre étrangère. Enfants gâtés de l'herbe, le million et demi de fumeurs canadiens bénéficient dans leur pays l'une large tolérance, en dépit du refus gouvernemental de légaliser l'herbe en 1972 et des 570 fumeurs mis en taule pour la seule année 1971.

Même libéralisme du côté des brumes nordiques ; en Hollande (voir article en page quatorze) comme en Allemagne, la fumée des joints ne fait plus tousser grand monde. Dans une immense usine désaffectée de Hambourg — la Fabrik — les jeunes Allemands fument et écoutent de la musique en toute sérénité. Partout dans le pays les « Release center » hébergent des artisans méticuleux et patients. Peu importe que l'on fume dans ces centres de désintoxication le plus souvent financés par les municipalités. Le seul but des « Release center » est de pourchasser l'héroïne, grand fléau qui frappe l'Allemagne Fédérale. Navrant manque d'unité européenne. Le fumeur allemand, serein et béat, risque un cruel chaud et froid, lorsqu'il passe ses vacances sur la Riviera.

En Italie, deux mille étrangers moisissent dans les prisons. En compagnie de huit mille Italiens. Au pays de la pizza, le pot est très mal vu. « Si vous voyagez ici, ce sera un voyage sans retour. » L'avertissement, affiché en 1970 sur les murs de Rome, n'a pas été lancé à la légère. Les rafles policières sont musclées et tâtillonnes : en 1972, 15 000 Romains furent contrôlés en une seule nuit. Et les juges frappent prestissimo. Le fumeur, tout comme l'héroïnomane, écope de trois à huit ans de prison. Ainsi le veut une vieille loi de 1954 dictée par les Américains, pour tenter de rayer l'Italie de la carte du trafic international. En fait rien n'a changé — la maffia se porte bien, merci — mais les héros pailletés de la dolce vita sont un peu plus nerveux qu'avant. A Milan, trente-six individus ont été arrêtés parce que la police avait trouvé deux grammes de hasch dans l'appartement où ils se trouvaient. Un peintre italien a passé un an en prison : une bouteille de shampooing indien, découverte chez lui, avait parue bizarre aux policiers. Enfin une cover-girl, qui tenait des conversations « suspectes » au téléphone, a été incarcérée six mois. Les juges italiens condamnent sur des présomptions. Il a fallu dix-huit mois pour que Pierre Clementi puisse être acquitté.

Autres grands pourfendeurs du petit peuple stoned, les juges anglais ont condamné en 1972 quinze mille fumeurs. Le tribunal de Nottingham a été le seul à faire de l'humour sur un sujet considéré comme fort sérieux en Grande-Bretagne : il a puni un étudiant fumeur à cent vingt heures de travaux ménagers au profit de personnes âgées. Mais ailleurs, on applique sans génie une nouvelle loi mise en vigueur en mai dernier, qui allège les peines pour usage de Cannabis — cinq ans au lieu de dix — mais qui aggrave celles des trafiquants — quatorze au lieu de dix.

Au festival pop de Windsor, à Reading, en mai dernier, de séduisantes hippies entraînaient amoureusement les plus euphoriques des participants loin de la foule : c'était pour les mener vers de frétillants policiers. Quatre-vingts fumeurs furent ainsi arrêtés. Le « Central Drugs Intelligence Unit » frappe depuis l'année dernière avec une vigueur inégalée. Si l'on en croit les déclarations de la police, plus de 250 000 individus, c'est-à-dire la moitié de tous les fumeurs anglais, seraient fichés. En tout cas, en 1973, les saisies ont été trois fois plus importantes qu'en 1972 : 3,6 tonnes d'herbe, 5,3 tonnes de résine et 32 kg d'huile. A la suite des raids policiers effectués en novembre dernier, l'once de Cannabis est passée de 12 à 15 shillings.

Les membres du « Cannabis Action Reform Organisation » ne désespèrent pourtant pas. Ils viennent de déposer un projet visant à la légalisation de l'herbe, en précisant toutefois que « c'était principalement un exercice intellectuel ».

Aux Etats-Unis, on en est au stade des exercices pratiques. Cette année, l'Oregon a été le premier Etat à supprimer toute peine criminelle pour la possession et l'usage de l'herbe. Il n'en coûte qu'une amende de cent dollars maximum et l'infraction n'est pas plus grave sur le plan pénal qu'une contravention pour stationnement interdit. Dans le Michigan, les choses vont encore mieux : l'amende maximale est de cinq dollars et elle est payable par la poste. Depuis deux ans, tous les Etats, sauf le Rhode Island, ont considérablement adouci leurs législations anti-herbe. C'était la seule attitude raisonnable : « De dures peines contre la marijuana sont à la fois coûteuses et dangereuses pour l'ensemble de la société », déclaraient en mars 72 les treize

personnalités de la « National Commission on Marijuana and Drug abuse », dont neuf membres avaient été désignés par Nixon. Ils recommandaient la législation de l'usage privé et de la possession de la marijuana ; la vente, la culture et l'usage public restant interdits.

La commission lançait un immense appel au bon sens. La répression des fumeurs, expliquait-elle, fait perdre beaucoup trop de temps à la police et trop d'argent aux contribuables ; et puis elle transforme souvent de sages citoyens en criminels, les rend paranoïaques et affecte leur légitime confiance dans les institutions du pays. Peu importe, après tout, si le grand rêve américain nécessite un peu de fumée. Nixon refusa de légaliser l'herbe mais les arguments de la commission séduisirent près de 40 % de l'opinion publique américaine. En novembre 1972, 500 000 Californiens signaient un projet de loi demandant la légalisation de la culture, du transport, de la possession et de l'usage de la marijuana, seule la vente de l'herbe restant interdite. Les associations d'avocats, les paroisses, la chambre de commerce de Los Angeles et une partie des législateurs californiens soutenaient le projet. Soumis au référendum, il n'obtint cependant que 34 % des voix. Ce sera pour la prochaine fois.

« La marijuana est là et restera », déclarait l'union des consommateurs américains au début de l'année dernière. « Aucune loi ne peut plus rien y faire. Nous demandons la légalisation de la marijuana et l'interdiction de toute publicité en faveur de cigarettes ou d'alcools. » D'autres lobbies ont suivi, dont l'association de médecine et, en août dernier, l'association américaine des avocats.

Même les Etats les plus durs ont cédé. Jusqu'à l'année dernière, au Texas, le fumeur encourait la prison à vie. Lee Johnson, un activiste noir, avait été condamné à trente ans de prison pour avoir passé un joint à un agent double. Et huit cents fumeurs étaient détenus dans les pénitenciers du Texas, avec une condamnation moyenne de neuf ans. Depuis mai dernier, les temps ont changé. La possession de deux onces de marijuana n'est punissable que de six mois de prison au maximum et d'une amende de mille dollars.

Les nostalgiques de la répression n'ont cependant pas cessé de sévir. La cour d'appel du Texas vient de refuser d'appliquer la nouvelle lois aux détenus condamnés avant mai dernier. Ailleurs, dans l'Etat du Massachusetts notamment, la police reste très vigilante : 47 % des drogués arrêtés sont des fumeurs.

Mais Stroup, le leader de l'organisation américaine pour la législation de la marijuana, intente un procès devant la cour de Washington pour obtenir l'annulation des lois fédérales qui prévoient une peine d'un an au maximum pour la possession de la marijuana. Stroup estime que l'usage de l'herbe sera libre en 1976.

Leichter, un législateur de l'Etat de New York, pense qu'à la même date, une régie d'Etat vendra librement l'herbe aux plus de dix-huit ans. Il a déposé un projet de loi en ce sens : la Régie percevrait des taxes et fixerait elle-même la puissance de la marijuana vendue. Une façon comme une autre de faire du blé avec l'herbe.

Maître Maurice Fillette.

AMSTERDAM : ROND-POINT DE LA DÉFONCE

« Bon après-midi. Voici les cours du marché. Marocain : 3,10 couronnes le gramme. Ketama : 3,20. Turc : 3,16. Libanais rouge : 3,40. Libanais jaune : 3,70. Afghan : 4,25. Pakistanais : 3,35. Chitral : épuisé. Temple indien : 4,50. Autres indiens : épuisés. Népalais : 4,30. Kif marocain : 1,70. Kif turc : épuisé. Herbe turque : épuisée. Congolaise : 2,30. Mexicaine : 2,50. Colombienne : 3,40. Jamaïcaine : épuisée. Laotienne : épuisée. Indonésienne : 2,25. Hollandaise, notre fierté nationale : 50 centimes. »

En Hollande, les cours de la Bourse sont diffusés tous les samedis, juste après les informations d'une heure sur Radio Vara, 1 402 mètres, onde moyenne. Les clubs vendent des gâteaux au hasch et laissent les dealers offrir leur camelote dans les couloirs. Des péniches pleines de grandes feuilles de marijuana vert vif servent du thé au cannabis juste en face d'un commissariat. Magic Bus amène les touristes hippies visiter Amsterdam, 3,50 couronnes pour quelques moulins à vent, les endroits favoris des freaks, et un joint. Des dizaines d'organisations, certaines subventionnées par le gouvernement, travaillent à adoucir les problèmes de la drogue, et le parlement néerlandais va discuter sur la légalisation du cannabis dans quelques mois.

« Nous annonçons les prix des drogues douces depuis quatre ans. Au début, il y a eu un débat au parlement sur nos émissions, mais le Secrétaire d'Etat a la justice a décidé qu'elles étaient légales. Après tout, nous avons 480 000 abonnés. Nous n'avons jamais reçu aucune plainte. » (Koos Zwart, annonceur des cours du marché de Vara.)

Un réseau de quarante correspondants envoie des rapports mensuels sur les prix à Radio Vara, ainsi que les bulletins irréguliers sur tout nouvel événement. Après ses trente-cinq secondes de cours de la Bourse, l'émission consacre trois ou quatre minutes aux dernières nouvelles de la drogue, les mouvements politiques, les arrestations et une revue de la qualité des drogues disponibles sur le marché. Ces dernières informations leur viennent du SDI (Fondation pour l'Information sur les Drogues), dont les chercheurs analysent des échantillons envoyés par cent-vingt correspondants et une trentaine d'organismes sociaux. La SDI publie ses résultats en brochure quatre fois par an. Le trafic de cannabis n'est pas encore légal en Hollande, mais cette espèce de « contrôle populaire » améliore les prix et les qualités. L'époque du hasch coupé au henné et de l'herbe à la luzerne ou au thé appartient presque au passé. Les mauvais acides et les drogues coupées d'amphétamines sont tout de suite repérées et placées sur la liste noire. De toute façon le cannabis abonde, il n'y a aucune raison d'escroquer le client. Les bénéfices sont assurés, même si on vend de la bonne qualité.

« Que peut faire un étranger à Amsterdam sinon du deal ? Il n'a pas de permis de travail, il n'y a même pas assez de boulot pour les Hollandais. Dealer, ça va vite, on gagne beaucoup d'argent, et c'est moins chiant que n'importe quel job. » (Richard, un dealer américain dans un club d'Amsterdam.)

Les dealers ont répertorié et étiqueté tous les bistrots et les boîtes d'Amsterdam. Au Paradiso ou au Melk Weg (Milky Way pour les étrangers) traîne un public très jeune qui ne vient souvent que pour acheter sa provision de hasch.

« Si tous les dealers se déploient dans un coin, on leur demande de se disperser. Il ne faut pas qu'ils se fassent trop remarquer, et nous leur fichons la paix. De toute façon, les grosses affaires n'ont pas lieu dans le club. Nous interdisons les drogues dures, non par paranoïa policière, mais parce que nous n'aimons pas ça. » (Con Wouter, un des fondateurs du Melk Weg.)

Au Cosmos la défonce est sereine et orientalisante. Ceux qui aiment les sensations plus corsées, se rabattent sur le Oxhoofd. « C'est un véritable égout, dirigé par des gangsters. Pour trois couronnes on a trois bières, de la musique tonitruante, et toutes sortes de cinglés psychédéliques. Tout le monde se défonce, notamment à la coco. L'autre jour un type m'a filé un mandrax, j'en ai renversé une table couverte de bouteilles. Mon copain roulait un joint, il a ri si fort qu'il a tout jeté par terre. Personne ne s'en est aperçu. J'adore cet endroit ! » (Oscar, un habitué de l'Oxhoofd.)

Le cannabis arrive du monde entier, en bateau à Rotterdam, en avion à Amsterdam, en voiture, en camion, en train ou en autocar et même à pied pour traverser les frontières. Il y a quelques mois, les douanes françaises ont saisi plus d'une tonne dans un bateau en route pour Rotterdam, et la police hollandaise cinq cents kilos dans une maison d'Amsterdam, habitée par des squatters. Une montagne de libanais rouge s'est déversée petit à petit au cours de l'année dernière : les dealers en écoulent par petites quantités, et arrêtent les frais dès qu'ils deviennent nerveux. Un groupe de Pakistanais envoyait du chitral (un Pakistanais de haute qualité, marron et opiacé) dans d'énormes caisses d'oranges. On a arrêté plusieurs de ces Pakistanais, mais les caisses continuent à arriver.

« C'est pour dealer que je suis arrivé à Amsterdam. J'en avais assez de vendre en Californie. Des copains m'ont demandé de rapporter du hasch, j'ai dit d'accord et j'ai sauté dans l'avion. Je n'avais même pas débarqué depuis une demi-heure que j'ai rencontré le fournisseur avec qui je travaille toujours. Je ne comptais rester que quelques semaines, j'y suis depuis deux ans, je m'amuse comme un fou. Ce n'est pas de la blague, il y a des tonnes de hasch qui attendent le client. L'année dernière j'achetais cinquante ou soixante kilos par semaine pour l'envoyer aux Etats-Unis par avion ou par la poste militaire, par l'Allemagne, la Corée, un tas d'autres endroits. Il y a des centaines de combines. J'ai des copains qui passaient leur dope dans des cages à ours. Un jour la société protectrice des animaux a saisi une cage qu'elle jugeait trop étroite. On a découvert le hasch dans le plancher en brûlant la cage. Il y a quelques semaines, des mecs que je connais ont avalé leur huile de hasch, planquée dans des petits ballons en caoutchouc, avant de prendre l'avion. Beaucoup de shit voyage en voiture jusqu'à Montréal, comme ça on évite les douanes de New York. Ils ne peuvent pas fouiller le millième des voitures qui passent ! On ne se fait arrêter que sur dénonciation. Cela dit, les valises à double fonds sont rapées. Nous savons tous comment les fabriquer, mais les douaniers savent comment les repérer. » (Charlie, un dealer américain d'Amsterdam.)

Le marché des grosses quantités n'appartient pas aux freaks et aux chevelus. Ceux-là, on les trouve dans la rue, les hippies affamés distillent le gramme qui leur permettra de s'acheter quelques broodjes (ça, c'est du sandwich). Spectacle pittoresque. Chaque nuit, de dix à quarante kilos viennent respirer l'air frais, passent de main en main en toutes petites parcelles, chacun prélevant sa dîme. Un quignon de hasch enfin coincé entre les lèvres avides d'un fumeur peut avoir connu quinze intermédiaires.

Les grands dealers, eux, ne se montrent jamais parmi les défoncés. « Ce sont de vrais capitalistes, costard et cheveux courts. Ils passent souvent la dope dans leurs bateaux ou leurs avions privés. La plupart ne fument même pas — mais ils savent parfaitement reconnaître toutes les qualités rien qu'en les reniflant. Ils vendent le marocain douze ou quatorze couronnes le kilo ; le libanais de quatorze à dix-huit, tout dépend du marché. On trouve rarement de l'afghan en quantité supérieure à cinquante kilos, et il va chercher dans les vingt-deux à quarante couronnes : c'est deux fois plus cher que les autres, mais il s'emmène deux fois plus loin. Et aux Etats-Unis, les

Un petit tour dans le monde

Le petit coiffeur d'Essaouira, au Maroc, travaille dans une atmosphère verdâtre, les volets de sa boutique entrouverts. Dehors, les freaks font la queue. Entre deux coups de brillantine, l'artiste capillaire sort des pains de hasch, planqués sous un minable lavabo, et, après avoir jeté un coup d'œil anxieux dans la rue, commence à discuter du prix. « C'est cher ? non monsieur, pour tous les coups de bâton que la police nous donne ». Bastonner les pauvres sont seulement dans les grandes villes marocaines. A Casablanca, ville moderne et polie, le haschich, on ne connaît pas. A l'intérieur des terres, des petits pères en burnous assis sur leur âne poussif, tiennent des bouts de kif au bout de leurs bras. Ils les agitent vigoureusement au passage des freaks. Et pourtant, au Maroc, l'herbe est interdite. Tout comme

types paieraient cent dollars pour une once (28 grammes), pourraient fractionner le morceau et revendre chaque gramme dix dollars. » (Charlie.)

Charlie a fait récemment un tour à Paris, mais il n'a pas emporté de shit. « J'aurais aimé ! Les Français paient une fortune pour leur dope. Ils fument n'importe quoi. Mais les peines sont trop lourdes, on n'a même pas droit à la liberté sous caution. » Les douanes françaises ont saisi deux tonnes et demie de cannabis pendant l'année 1973.

« Nous prenons toutes les précautions nécessaires sur nos frontières du Nord. Nous connaissons tous les trucs, les valises à double fond, les sièges évidés dans les voitures, et tous les liquides puants qu'on utilise pour tromper les chiens. Nous fouillons si soigneusement que nous avons reçu des plaintes de citoyens hollandais. Selon eux, nos fouilles sont scandaleuses et arbitraires. Ils disent que la France devrait avoir plus de respect pour les citoyens du marché commun, au lieu de considérer tout Hollandais comme un trafiquant de drogue en puissance. Mais nous appliquons les consignes établies par notre gouvernement. Notre action anti-drogue sert à défendre la santé et l'équilibre de nos citoyens. » (Un responsable français du Bureau de la répression des fraudes.)

« Merde, je prendrais un putain de pied à descendre quelques kilos à Paris. Putain de pied. J'ai jamais été là-bas. Ça va être chouette. De la parano ? Merde. Ça va me faire marrer pas possible. Même si ces flics ont dressé des clebs. Je vais envelopper ce hasch dans du papier argent et saupoudrer de talc. Ils pourront chercher, aucun putain de flic n'ira fourrer sa tête dans mon cul. Je suis plus fort qu'eux. Merde, c'est comme ça que je fais partout ces putains de voyages, toujours deux kilos dans les poches. Aoh, mon cher-eee, Par-eee, escargot, bo-jo-lay, et quatre de ces salopes de Françaises dans le même pieu, putain je vais me faire tout Paris en deux jours. Cette salope de ville peut serrer les cuisses, c'est moi que v'là. Merde, je la renifle déjà. Oodoo weee ! » (Garry, un dealer canadien.)

Le plus farouche adversaire du Cannabis vient de prendre sa retraite. Agé de quatre-vingt-six ans, M. Anslinger dirigeait la commission américaine de l'Organisation mondiale de la Santé, et s'agita comme un damné pour maintenir la grande interdiction internationale de 1961 (traité interdisant l'usage et la vente du Cannabis). Aujourd'hui, on peut à nouveau entrevoir un changement. Il suffit qu'un pays en fasse la proposition. Peut-on attendre un tel mouvement des Pays-Bas ?

La plupart des experts le souhaitent. « Je m'oppose à ce que des gens soient envoyés en prison pour usage de Cannabis. Même des dealers, qui pour la plupart ne sont pas différents des autres utilisateurs. Les seuls qui ont quelque chose à faire en prison sont les gros trafiquants. De toute manière, l'augmentation actuelle de la consommation du speed et des opiacés n'a rien à voir avec la légalisation ou non du Cannabis. C'est la société qui est responsable, pas ses lois. Les choses empireraient plutôt si la répression s'accentuait. C'est la fameuse question du fruit défendu, plus vous réprimez, plus les jeunes veulent goûter. Il faut arrêter la répression, intensifier l'information sur la drogue, mettre en place de nouveaux centres de réhabilitation, des communautés comme celles de Synanon, Release et Phoenix House. J'espère au moins que sera acceptée la proposition gouvernementale de faire de l'usage du Cannabis un simple délit. Si cela passait, la possession de haschisch ou d'herbe ne serait pas plus grave qu'une violation du Code de la route : juste quelques florins d'amende. Ça serait le premier pas vers la création de marijuana-shops sous contrôle gouvernemental, contrôle des prix et des qualités. Ça prendra du temps, mais c'est inéluctable (Dr Kooyman, psychiatre)

Les dix organisations d'aide et d'information coordonnées par le DISC (Drug Information and Service Center) restent sceptiques.

« Le gouvernement nous laisse toute liberté, mais ne nous écoute guère. Nous n'arrivons pas à rencontrer des officiels pour leur expliquer nos idées en détail. Ils se contentent de nous serrer la main en disant : bravo, vous faites du bon travail. Le nouveau gouvernement socialiste devrait se montrer plus concerné par les affaires sociales, mais jusqu'ici la crise du pétrole a monopolisé leur attention. » (Parmentier, membre du JAC, Comité consultatif sur la jeunesse.)

Jusqu'à ce que le traité soit modifié, la Hollande ne peut légaliser le Cannabis. La solution la plus libérale resterait la position du précédent gouvernement : recommander aux procureurs de réclamer des peines légères.

« La Hollande devrait certainement légaliser le cannabis, mais nous sommes dans le Marché Commun Et la France nous coince, économiquement. Pompidou n'est pas prêt de laisser ses voisins légaliser le cannabis. La Hollande est asphyxiée par la crise du pétrole, et seuls les Français peuvent nous aider : on vous refile du pétrole, vous ne touchez pas au traité de 1961. Et le pétrole, c'est quand même plus important que le cannabis. » (Parmentier.)Karen Petitourse.

en Inde où la régie d'Etat a fermé ses portes.

A Bénarès, sur les escaliers qui descendent au Gange, résonnent les longues mélopées de l'Inde mystique « Haschich haschich », soufflent des illuminés en calopette kokie dans l'oreille de l'occidental profane. Et alors commence la longue procession les discussions infinies dans des arrière-boutiques ou trainent des bouteilles de Coca. Un Indien imperturbable y déroule des brocards de soie tandis que son frère — ancien étudiant aux langues orientales à Paris, prétend-il — compte et recompte des berlingots enrobés de papier journal crasseux, des petits paquets amoureusement confectionnés qui contiennent du ganja, l'herbe de là-bas. En Inde, tout le monde fume, le chauffeur de taxi de Calcutta comme le guide du temple érotique de Konarak. Et dans les agences de voyages, à New Delhi, on vous propose d'alléchantes furnettes « entre hommes seulement ».

En général, le tiers monde soigne bien les fumeurs de joints, cette molle faune porteuse de traveller's chèques. L'Inde propose le kilo de hasch a 108 francs — premier prix, l'Afghanistan à 96 francs et le Népal, qui vient d'interdire l'herbe en juillet dernier à 204 francs. Malgré un état de béatitude quasi général, quelques affolement surviennent parfois Un beau jour de juillet dernier, Galle, une des rares villes de Ceylan, un petit dealer, pris d'une subite parano, dépose une immense gerbe d'herbe dans les bras du premier freak qu'il croise. Les policiers, à quelques mètres de la scène, laissent faire et dodelinent du chef. A cent km de là, les cinghalais fument tout à fait librement, dans la jungle ou le long des plages désertes. Les enfants peuvent toujours raconter aux étrangers que l'usage de l'herbe provoque des « trous dans les pieds ». Les cinghalais sont farceurs et aiment rire. Dans le petit village de Kalkuda, les pêcheurs se réunissent chaque soir. L'ancêtre du village roule un joint démentiel avec un bout de feuille de bananier et invite tous les étrangers à participer à l'hilarité générale.

Dans la vieille ville du Caire, chaque matin une matrone vêtue de noir est juchée sur le toit d'une maison : elle garde le passage qui conduit à la place où se pratiquent les gros achats d'herbe. Armée d'un immense gourdin, la matrone entre en action chaque fois qu'elle voit un fellah louche — un indic. L'herbe est interdite en Egypte et la répression frappe fort. Les dealers, qui arpentent les interminables dédales de la vieille ville ont coutume de balancer quelques-uns de leurs clients chaque ~~mois~~ à la police.

En Turquie, la situation est équivoque et répressive. Accroupi derrière un bus Volkswagen garé devant la Mosquée Bleue, à Istambul, un Turc vêtu d'un vieux complet gris, propose des plaquettes de haschich aux hippies pèlerins. Mais dans la ville la police visite fréquemment les hôtels où résident les freaks.

AUTOPSIE D'UN JOINT

Ah ah ah ! Nous vous voyons venir de très loin : vous pompez votre mégot fripé et conique avec une délectation d'autant plus intense que vous vous savez soutenu par la science. « Marijuana et haschich, répètent depuis des années biologistes, neuro-psychiatres et chimistes divers, ne sont pas nocifs pour l'organisme. » Vous les croyez, et vous avez peut-être raison. Mais... mais d'autres hommes de science démontrent avec la même confondante objectivité, fondée sur l'expérimentation, que lesdites substances provoquent un affaiblissement physiologique de leur consommateur, et lui assurent une descendance frappée par la débilité. A qui se fier ? Bah, personne sans doute ne détient la clef des songes, mais quelques informations s'imposent, et les fibres du chanvre indien se dénouent devant un rédacteur au centre de l'écheveau.

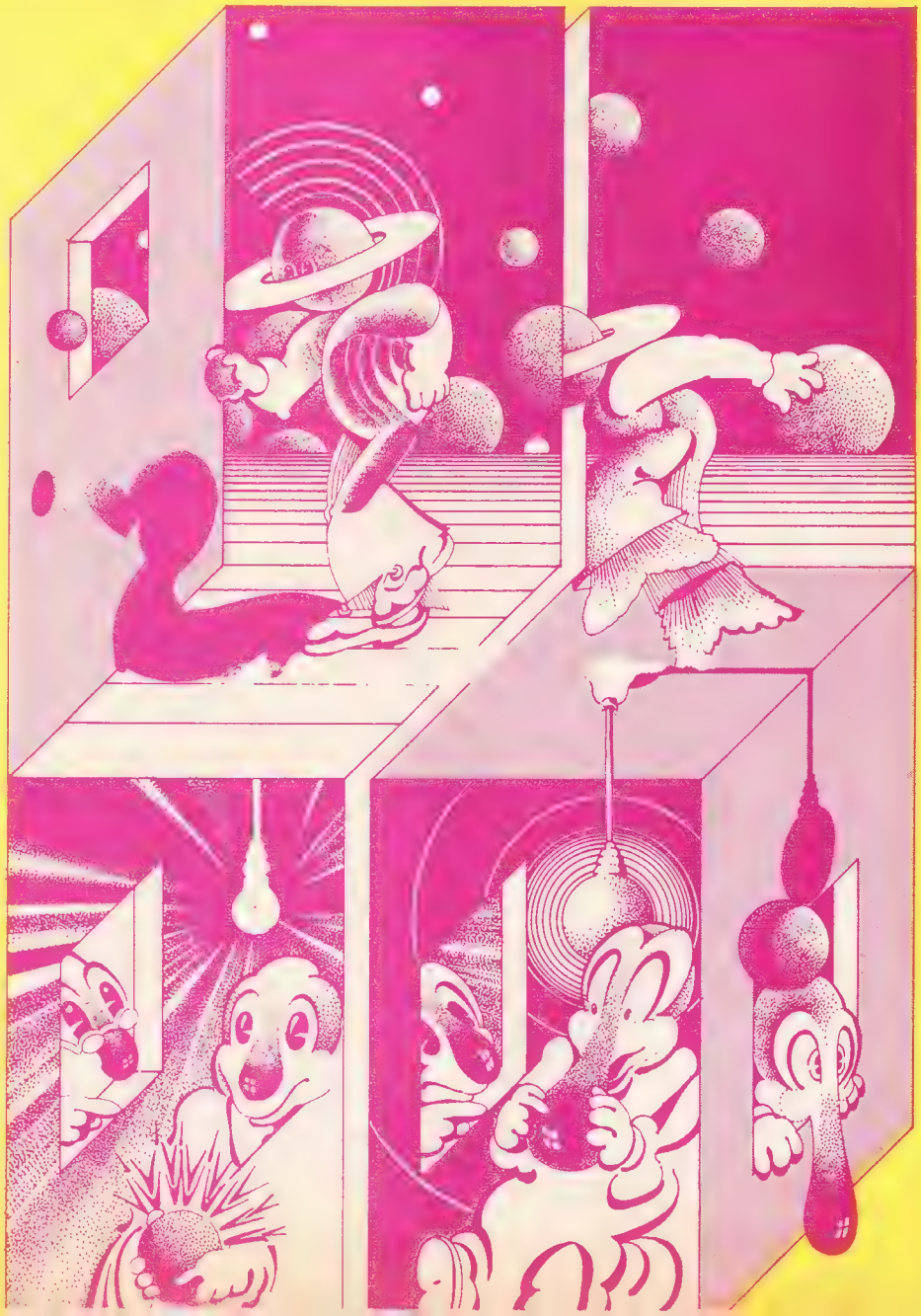
Un pavois défraîchi flotte sur la marée des voyageurs qui se pressent dans le hall de la gare d'autobus de New York ? Une vague particulièrement torve me jette sur le drapeau dérisoire : une feuille avec cinq doigts édentés, produit d'un marronnier chétif, et deux mots : « Liberate Marijuana » ; l'association américaine pour la réforme de la législation sur la marijuana vend quelques timbres de propagande et diffuse des tracts. On y lit que l'herbe est moins dangereuse que le tabac ou l'alcool. Le type qui tient le stand se défend mollement. Au bout de dix minutes, il m'explique qu'au fond il n'aime pas vraiment ça et que « d'ailleurs ça donne juste mal à la tête, c'est tout ». Cinq heures de route et la même gare de bus ; cette fois à Boston. Trois flics en civil se jettent sur un malheureux gosse. Une torsion sauvage et méthodique du poignet : le mégot tiré des doigts exsangues ne révèle qu'une « Marlboro flavour » pour cow-boys. Le flic l'écrase et s'explique en se détournant : « je croyais que c'était de l'herbe ». A quelques centaines de mètres de là, à l'Université de médecine de Boston, des chercheurs roulent les joints qu'ils vont offrir à quelques étudiants volontaires pour une expérience.

Aux Etats-Unis, comme dans tous les pays occidentaux, l'usage de la marijuana est déclaré illégal. Sans procès scientifique sérieux, l'herbe est envoyée dans le territoire des substances interdites. Et pourtant, depuis longtemps, des données permettent de comprendre que ses effets n'ont rien à voir avec ceux des barbituriques, du LSD ou de l'héroïne.

Cannabis Sativa, le chanvre indien dont est tiré la marijuana, est une plante connue de longue date par les médecins. En Chine et en Inde, elle a été utilisée comme médicament. L'empereur chinois Shen Nung, indiquait, 3 000 ans avant Jésus-Christ, dans sa pharmacopée, que la plante anesthésiait et diminuait la douleur. E. J. Waring, auteur d'une monumentale « pharmacopée de l'Inde » observait que Cannabis sativa était utilisée comme « stimulant, sédatif et anti-spasmodique » et soignait pêle-mêle tétanos, delirium tremens, convulsions, choléra, règles douloureuses, rhumatisme, fièvre, asthme et troubles cardiaques.

Les médecins de toutes les civilisations ont utilisé la plante. Les Malais s'en servaient pour soigner les lépreux. Les Arabes la prescrivaient en fumigations pour calmer la douleur, et donnaient des pains fourrés de graines de chanvre à manger aux lépreux.

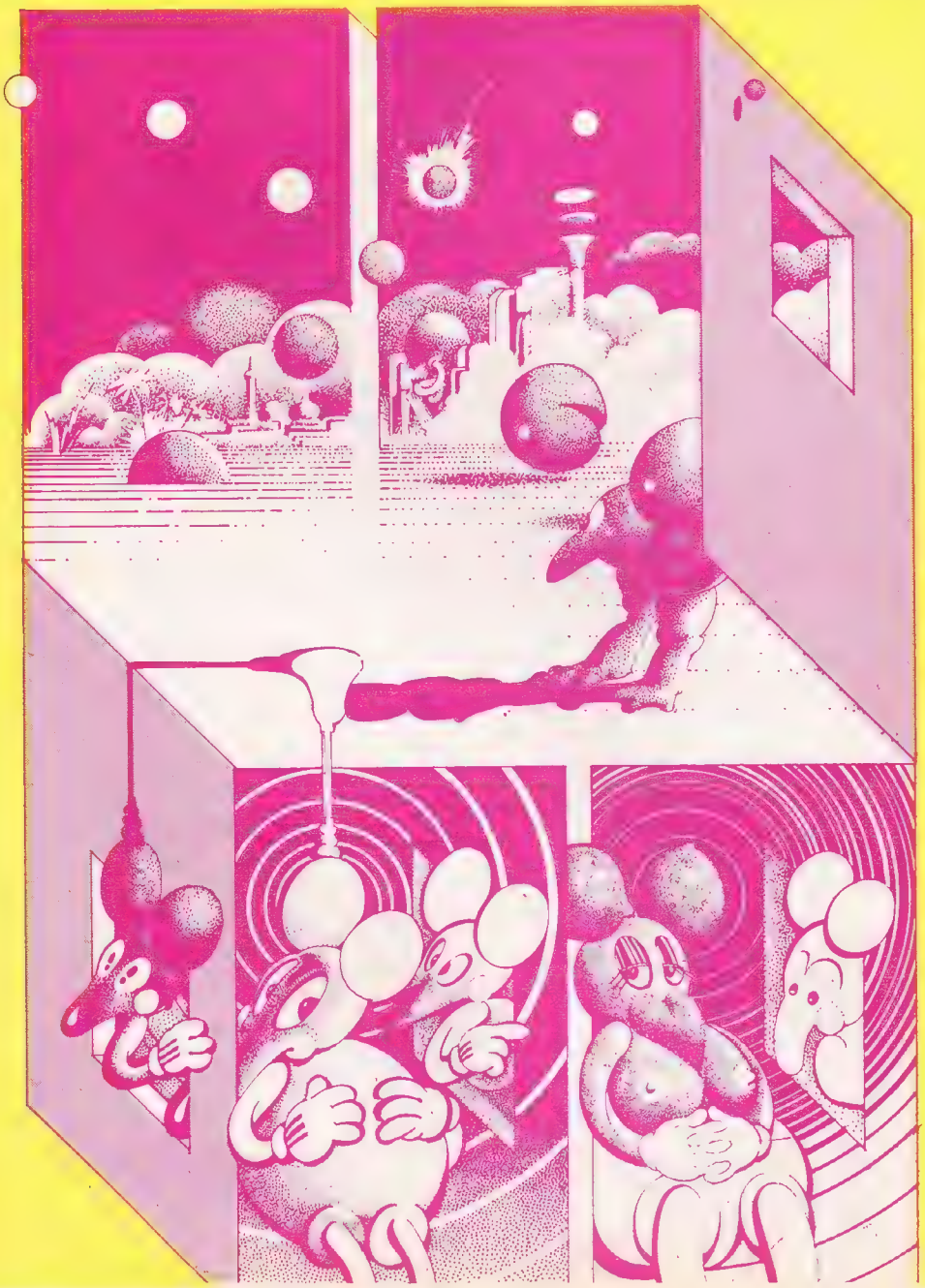
La médecine occidentale a également utilisé le Cannabis sativa comme soporifique et hypnotique somnifère. Le coup d'envoi avait été donné en 1839 par W. B. O'Shaughnessey, un médecin irlandais de trente ans qui avait indiqué, dans un article, les possibles usages de la plante. Quelques années suffirent pour que le Cannabis sativa soit prescrit dans toute l'Europe : la plante soignait, en vrac, douleurs menstruelles, asthme, angine, toux, anxiétés diverses, migraine, danse de Saint-Guy et toxicomanie aux opiacés. En fait, le chanvre servait à soulager la douleur et à détendre les malades nerveux ou souffrant de douleurs émotionnelles. Nouveau calmant, le Cannabis détrônait les opiacés. Pour les médecins d'alors, ses avantages étaient évidents. Son utilisation n'entraînait pas de dépendance physiologique du malade à l'égard de la drogue, ni d'effet de tolérance, c'est-à-dire qu'il n'était pas nécessaire d'augmenter progressivement les doses. De plus, les produits à base de Cannabis sativa étaient moins toxiques que les opiacés et n'alté-



raient pas gravement les fonctions neuro-végétatives comme le faisait l'opium qui constipait et donnait nausées et vomissements.

Après avoir connu une furieuse vogue pharmacologique, l'usage des dérivés du Cannabis sativa a brutalement décliné à la fin du XIXe siècle. La drogue avait quelques inconvénients : elle était insoluble dans l'eau et ne pouvait donc être injectée. Le malade devait la consommer et attendre une heure ou deux pour qu'elle agisse. Plus grave : il était impossible d'obtenir des lots homogènes de Cannabis sativa. Tantôt l'herbe était forte et frappait lourdement le malade réduit à une hébétude brumeuse. Tantôt l'herbe était douce et le médecin s'épuisait à prescrire la prise de nouveaux grains pour atteindre l'effet désiré. J. Russel Reynolds, médecin de la Reine Victoria et apôtre du cannabisme pharmacologique, remarqua que la drogue avait un autre inconvénient : elle agissait diversement suivant les individus. Les dérivés de Cannabis sativa étaient délicats à utiliser et ne pouvaient que disparaître devant la montée d'une médecine plus pratique utilisant des produits injectables par la seringue hypodermique, dont l'usage se répandait. Le chanvre était remplacé par la morphine, les antalgiques synthétiques, comme l'aspirine, et les calmants et somnifères barbituriques. Dans les années trente, la plupart des pays occidentaux interdisaient l'usage et la vente de Cannabis sativa. La pratique médicale se passerait du chanvre, une plante aux effets imprévisibles. Et l'herbe quittait les officines pour prendre le maquis de l'illégalité.

En 1965 seulement, le chanvre revenait dans les milieux médicaux. Par la porte de la recherche. Mechoulam et Goani, deux chimistes de l'Université de Jérusalem isolaient et synthétisaient son élément actif : le tétrahydrocannabinol (THC). Très vite, ils constataient que la quantité de THC variait considérablement d'une plante à l'autre. Le chanvre cultivé en Europe ou dans le Nord des Etats-Unis en contenait moins de 0,1 % alors que les produits d'Afrique, d'Amérique centrale ou d'Orient en contenaient couramment jusqu'à 4 %. En fait, le botaniste américain Dooresbos a établi que la teneur en matière active dépend du lieu d'origine des graines utilisées. Sous les climats chauds, comme au Mexique ou en Inde, Cannabis sativa possède une forte teneur en THC. Et les plantes gardent durant quelques générations cette qualité, même lorsque leurs graines germent ensuite sous un autre climat.



Le chanvre est originaire d'Asie centrale. Il appartient à la famille des cannabinées, comme le houblon. C'est une plante annuelle : elle meurt avec l'hiver mais laisse des graines qui germent au printemps suivant. Toutefois, en serre ou dans un intérieur, elle devient plus tenace et passe l'hiver aisément. La tige rigide et cannelée de la plante atteint de un à cinq mètres. Elle porte, tous les trente centimètres environ, des nœuds d'où partent de courts rameaux en général garnis de sept feuilles vert foncé, fines, pointues et dentelées. Il existe des plantes mâles et femelles. Ces dernières, sous nos latitudes, donnent le chènevis, une graine que consomment les oiseaux de cage. Les botanistes se sont longuement querellés à propos du Cannabis sativa avant de s'accorder à reconnaître qu'il n'en existait qu'une seule espèce, douée d'une grande plasticité génétique, mais de nombreuses variétés façonnées au fur et à mesure que la plante se répandait sous différents climats. Les variétés qui fournissent la filasse pour les cordages et le textile sont très pauvres en substance psycho-active. En revanche, une variété particulière, Cannabis sativa indica, est maigre pourvoyeuse de fibres mais riche en THC. Contrairement à une croyance qui a fait jeter des tonnes d'herbes mâles, les représentants des deux sexes contiennent la substance psycho-active. La teneur varie toutefois considérablement suivant les parties de la plante. Comme dans le thé où l'on distingue le souchong, le pekoe et le flowery orange pekoe, selon que les feuilles ont été cueillies plus près de l'extrémité des branches, là où le parfum est le plus fort, il existe plusieurs dérivés du chanvre. Suivant les noms indiens, on distingue, par ordre de force croissante des drogues : le bang, le ganja et le charas. Le bang est une décoction de feuilles cueillies dans les parties basse et moyenne de la plante. Le ganja, qui est fumé, bu ou cuit, ne contient que des feuilles proches des extrémités fleuries de la plante. Beaucoup plus fort, il est au bang ce que le scotch est à la bière. Le charas, enfin, ne contient que la résine jaune gluante et fleurant la menthe, que l'on peut récolter sur les jeunes feuilles près des extrémités fleuries. Appelé haschisch en Orient, le charas a une teneur en THC de 40 %. Il est une dizaine de fois plus puissant que la marijuana. La « marie-jeanne » des Mexicains n'est en effet qu'une préparation desséchée contenant les graines, les feuilles et les tiges de la plante. Elle renferme peu de THC et est souvent mélangée à du tabac.

La marijuana agit sur le psychisme de ses utilisateurs : c'est une drogue psychotrope. Comme les opiacées, les barbituriques, les inébriants du type éther ou alcool, les sédatifs et les stimulants (amphétamines, caféïne, etc.). Toutefois, au sein des psychotropes, certaines substances comme le chanvre indien, le LSD ou la mescaline, provoquent des altérations psychiques profondes et modifient la sensibilité des utilisateurs et leur perception de l'espace et du temps. Pour qualifier ces drogues aux effets sournois, les noms abondent : « phantastiques »,

hallucinogènes, psychédéliques, psychotomimétiques. Aujourd'hui, un terme s'impose en France pour qualifier le groupe : substances psychodysleptiques. Les dérivés du chanvre indien occupent une place à part dans le groupe. Ils sont les seuls à ne pas posséder d'azote, à présenter un caractère acide et, surtout, à ne ressembler à aucun médiateur chimique de l'organisme. Les autres hallucinogènes sont toujours apparentés à deux substances, l'adrénaline et la sérotonine, qui jouent des rôles importants dans l'activité nerveuse de l'homme. Le THC en revanche, ne rappelle aucune molécule de l'organisme normal. Son étude est à peine entamée. Et ses effets restent à déterminer. L'expérimentation se heurte toutefois à deux problèmes. D'une part, le produit est le plus souvent injecté par piqûre intraveineuse aux sujets des expériences ; ce qui empêche d'en étendre les résultats aux utilisateurs qui fument, mangent ou boivent le chanvre. D'autre part, la teneur en matière active du produit varie considérablement suivant les dérivés du chanvre et l'on ne peut étudier d'un même coup le « cannabisme » du fumeur de marijuana et celui du fumeur de haschisch.

Première cible des chercheurs : les effets du THC sur l'organisme. La dose active minimum est de 30 milligrammes, ce qui représente un bon gramme d'une herbe cultivée sous les tropiques. La synthétisation sous forme radio-active du THC a permis de suivre le cheminement du produit dans le corps des animaux ou des hommes. Première surprise : le cerveau n'est pas l'organe le mieux servi. Le THC ne monte pas à la tête. Ou du moins assez peu. Chez un rat par exemple, quinze minutes après l'injection de la substance, le cerveau est moins chargé en THC que le foie, les reins, la vésicule, le cœur, les poumons, les intestins ou les graisses épidermiques. Dans le cerveau même, la distribution du produit est très irrégulière. Dans les premières minutes suivant l'injection, la zone frontale du néo-cortex reçoit le plus gros du choc. Le produit se diffuse ensuite dans l'encéphale et disparaît progressivement. Au bout de vingt-quatre heures, il n'en reste plus que dans une partie centrale du cerveau : l'artefact.

Il semble malgré tout que le THC ne soit pas la meilleure substance à pister pour comprendre l'action de Cannabis sativa. En fait, après l'absorption du chanvre, des transformations chimiques se produisent assez vite dans l'organisme et des produits de dégradation, des métabolites, apparaissent. L'un d'entre eux, le 7 hydroxydelta 1-THC semble encore plus actif que la substance d'origine : le THC injecté directement sous cette forme dégradée à des souris et des singes, s'est révélé quinze fois plus puissant. Le 7 hydroxydelta 1-THC est produit par le foie et est acheminé par le sang jusqu'au cerveau. Sa formation expliquerait, selon Mechoulam, que les fumeurs habituels de marijuana soient sensibles à des doses de plus en plus faibles. A chaque utilisation, le foie deviendrait plus habile dans la production de la substance la plus efficace, c'est-à-dire du métabolite. Cette hypothèse a été vérifiée par Louis Lemberger, de l'institut national américain de la santé mentale, qui a observé que les néophytes mettaient cinquante-sept heures pour digérer la moitié du THC qu'on leur injectait alors que les utilisateurs chevronnés du chanvre, avec leur foie entraîné, y parvenaient en vingt-huit heures. D'autres métabolites du THC apparaissent dans l'organisme des cannabinophiles. Mais aucun de ceux actuellement découverts ne jouent un rôle aussi déterminant que le 7 hydroxydelta 1-THC.

Une menace pour les utilisateurs chroniques de chanvre : le problème des effets à long terme existe. Les produits de dégradation du THC demeurent en effet dans l'organisme longtemps après que l'utilisateur ait traversé sa période « high ». D'un individu à l'autre, la production des métabolites varie, mais, chez tous, on trouve des traces de substances actives, trois jours après l'ingestion du chanvre. La législation américaine impose aux chercheurs de donner trois jours de répit, tous les trois jours, aux sujets à qui ils font fumer quotidiennement du chanvre. Lorsque la plante est consommée par voie orale, le délai est porté à huit jours. Cette prolongation s'appuie sur les recherches menées par le Batelle laboratory qui ont montré que le THC d'un joint était détruit pour moitié par la braise de la cigarette. 21 % restent dans le mégot et 23 % seulement sont absorbés par le fumeur.

Le calendrier de l'activité des métabolites semble être le suivant : ils sont formés par le foie dès l'ingestion du chanvre et restent actifs de deux à huit heures, Au-delà, ils demeurent sous forme inactive et ne sont complètement résorbés qu'au bout de huit jours. Une utilisation répétée à moins d'une semaine d'intervalle entraîne une accumulation dans les tissus, dont les effets ne sont pas encore connus, estime Gabriel Nahas, de l'Université de Columbia à New York.

La « défonce » à la marijuana est scientifiquement mal connue. Il est difficile de ramener à quelques symptômes une expérience psychique qui dépend évidemment de la personnalité de l'utilisateur, de son état physique et mental, de son expérience de la marijuana et, plus largement, de son humeur du moment. Les murs des laboratoires n'invitent pas à planer et les scientifiques qui voulaient dresser l'itinéraire des « voyages » ont le plus souvent échoué. Les données physiologiques, bien sûr, sont vite établies. L'ivresse cannabique se traduit par une accélération du rythme cardiaque, une sécheresse de la bouche avec parfois une irritation de la gorge, une dilatation des pupilles et une légère conjonctivite. Le sujet urine plus souvent et abondamment. De rares fois, le voyage tourne court et les effets sont assez rudes : perte du sens de l'équilibre, nausées, maux de tête, tremblements et même vomissements. L'ivresse cannabique non interrompue s'achève par le sommeil ou au moins un assoupissement assez profond. Certains chercheurs ajoutent, sans que cela ait pu être vérifié, que le « high » est suivi d'une forte fringale et d'un désir sexuel intense.

Les symptômes psychiques, en revanche, sont délicats à établir. Les scientifiques les résument en plusieurs temps : le sujet connaît tout d'abord une excitation euphorique ; puis, nimbé d'un intense contentement intérieur, il ressent une exaltation sensorielle et affective qui modifie l'espace et surtout le temps. Une sensation d'extase arrive ensuite et le sujet, tranquillement béat (kif veut dire « repos béat »), s'assoupit peu à peu et s'endort. Le réveil est agréable, bien que légèrement brumeux. Au total, de tels symptômes manquent de rigueur et ont le plus souvent été établis par des chercheurs qui, comme l'Américain Roger Adams ou le Français Joseph Moreau de Tours, au XIXe siècle, voulaient généraliser les étapes du voyage qu'ils avaient fait. Charles Tart, psychologue de l'Université de Californie, a entrepris de rétablir les symptômes psychiques de l'ivresse cannabique en utilisant des techniques de la sociologie : le questionnaire et l'interview. Objet de son étude : des étudiants californiens qui fumaient de la marijuana au moins une fois par semaine. Certitude unanime des cobayes : le chanvre a pour principal effet de développer les possibilités des cinq sens. Des mesures précises de « perceptivité » réalisées par Reese Jones, psychiatre de

l'Université de Californie, ont montré que cette amélioration de la perception était subjective. Les fumeurs défoncés ont des perceptions moins précises que lorsqu'ils sont à jeûn. Au-delà, Jones a montré que la défonce même était subjective : des fumeurs avertis à qui il offrait de vrais et de faux joints parvenaient à « planer » dans tous les cas. Et présentaient même les symptômes physiologiques normaux : augmentation du rythme cardiaque, dilatation des pupilles, etc. Peut-on en conclure que les effets de la marijuana sont auto-suggérés ? Pas absolument. Ils doivent être au moins acceptés, estime Andrew T. Weil, un psychopharmacologue de l'Université Harvard. Toutes les études qu'il a pu mener sur des utilisateurs néophytes ont montré que les « high » significatifs survenaient chez les sujets ouverts, détendus devant l'expérience. La personnalité de l'utilisateur détermine les effets de la marijuana. Et celle-ci ne semble pas affecter les capacités d'attention et la coordination musculaire de ses utilisateurs chroniques.

Une confrontation organisée par Weil entre cannabinophiles avertis et néophytes donna même des résultats étonnants : les vétérans réussissaient de mieux en mieux les tests au fur et à mesure qu'on leur fournissait de la marijuana et que les doses en augmentaient ! Les épreuves étaient simples : il s'agissait de trier des cartes ou de suivre avec un bâton un point porté sur un disque en mouvement. Les fumeurs vétérans prenaient un réel intérêt à leur tâche et, avant que la fatigue ne les gagne, se montraient plus efficaces défoncés qu'à jeûn. L'herbe n'est pas malgré tout le remède aux troubles psychomoteurs. Les expériences de Weil n'ont pas toujours été vérifiées. Elles permettent simplement de conclure que les capacités mentales et les mouvements les plus élémentaires ou réflexes des individus en proie à l'ivresse cannabique ne sont pas modifiés d'une façon significative.

Une dimension en revanche reçoit un rude coup : le temps. Les récits de voyage et les expériences de laboratoires concordent : plus la dose augmente, plus le temps semble s'écouler lentement. Le voyage est sans répit. On pense à Michaux parlant de la mescaline : « Que disent-ils en effet ? Qu'ils vécurent un siècle en un quart d'heure. » Frederick Melges, de l'Université de Stanford, a mené des recherches sur la « désintégration temporelle » du fumeur de marijuana. Ses conclusions : l'herbe brouille tout et altère la mémoire à court terme. L'écheveau du temps se déroule brutalement et s'emmêle. Le présent écrase le passé et le futur. Un seul intérêt pour le fumeur, affirme Melges : « ce qui se passe ici, maintenant. » De là découle, peut-être, le reproche majeur fait aux cannabinophiles chroniques : leur désintérêt pour la vie sociale. Les symptômes pleuvent : apathie, aboulie, indifférence affective, absence d'ambition, désinsertion sociale. Le cannabinophile se met en marge. Il n'est pas un jeune loup agressif, consommateur optimiste et on-va-voir-ce-que-l'on-va-voir-en-quelle-envie. Il lui est impossible gommer les règles socio-culturelles. A moins que les cannabinophiles ne soient recrutés dans les milieux dont les valeurs fondamentales s'appuient sur le refus du mode de vie social dominant. Il est vrai que les singes que l'on fait fumer oublient les réflexes conditionnés qu'on leur avait enseignés. Mais aucune commission d'enquête officielle n'a vu, dans l'usage du chanvre, un danger pour la société. Pas même l'altération de la santé des utilisateurs. La « commission du chanvre indien » mise en place par les Britanniques au XIXe siècle, la commission La Guardia (New York, 1938), la commission Wooton (Chambre des Lords, Grande-Bretagne, 1937), la commission Ledain au Canada reconnaissent que, dans l'état actuel des connaissances, il est difficile de relever contre la marijuana des griefs aussi graves que contre l'alcool par exemple. La « commission nationale sur la marijuana », nommée par le président Nixon, concluait, en 1972, sur « la nécessité de mythologiser ou de démythifier le problème en tant que bouc émissaire et d'en désamorcer l'impact social ».

Les mythes sont connus : la marijuana entraîne une dépendance et « accroche » ses utilisateurs ; elle est le marchepied vers les drogues dures ; elle pousse au crime. La première de ces affirmations est fausse. Pas de dépendance physique, parfois psychologique. Les deux autres n'ont jamais pu être vérifiées. Mais l'usage du chanvre ne va pas, malgré tout, sans poser des problèmes. Il s'agit d'une drogue et, comme pour l'alcool par exemple, un usage répété par des personnes instables ou déséquilibrées peut entraîner des accidents. Des cas significatifs de psychoses ou de trouble de la personnalité dus à l'usage de la marijuana existent. Plusieurs scientifiques lui attribuent même des cas de schizophrénie. « Le Kif est comme le feu : un peu réchauffe et beaucoup brûle », affirme un proverbe marocain. Et les brûlures ne sont peut-être pas seulement psychiques. Il a fallu des siècles pour découvrir que le tabac était à l'origine de maladies cardiaques, respiratoires et d'un bon nombre de cancers. Les recherches concernant les effets du THC sur l'organisme viennent seulement de démarrer. Gabriel Nahas affirme que l'utilisation du chanvre et la persistance de ses métabolites dans l'organisme abaissent pratiquement de moitié les possibilités de défense de l'organisme contre les virus et autres microbes. L'expérience est solide et ses résultats seront encore affinés d'ici peu. Car les pharmacologues et les chimistes s'intéressent de plus en plus au THC. Que trouvera-t-on ? Probablement pas les conséquences graves promises par certains comme Nahas, encore lui, qui affirme que prendre du chanvre équivaut à jouer à la roulette génétique : l'usage du chanvre est millénaire et les enfants des cannabinophiles ne semblent pas particulièrement ratés. En revanche, les processus d'action du THC seront mieux connus. Et son usage médical pourra peut-être se développer puisque la synthèse en permet le dosage. D'une part pour remplacer la méthadone, qui est utilisée dans le traitement des opiomanes et qui est de plus en plus critiquée. D'autre part, pour permettre des traitements psychothérapiques. Joseph Moreau de Tours, un psychiatre de Bicêtre, avait peut-être frappé juste en 1845 lorsqu'il présenta à l'Académie des Sciences son ouvrage : « Du haschisch et de l'aliénation mentale ». « J'avais appris à connaître, écrivait-il, les effets de l'extrait du chanvre indien durant un voyage que je fis en avril 1837. Je vis dans l'action que cette substance exerce sur les facultés morales, un moyen puissant, unique, d'exploration en matière de pathogénie mentale ; je me persuadais que, par elle, on devait pouvoir être initié aux mystères de l'aliénation mentale, remonter à la source cachée de ces désordres si nombreux, si variés, si étranges, qu'on désigne sous le nom collectif de folie. »

Moreau de Tours soigna, avec succès, à l'aide de Cannabis sativa, plusieurs malades mentaux dont des neurasthéniques. Un centre psychiatrique du Massachusetts tente de même aujourd'hui de déterminer si l'usage du Cannabis sativa pourrait permettre à des névrotiques de décontracter un peu leurs neurones et d'éviter de basculer dans la psychose. Les premiers résultats semblent positifs. S'ils sont vérifiés, l'herbe aura deux refuges légaux dans les pays occidentaux : les asiles et les laboratoires.

Jean-François Reuterre.

Si vous ne voulez lire qu'un seul livre sur l'herbe, choisissez « La marijuana » de Solomon H. Snyder (Editions du Seuil). Si vous avez vraiment envie de lire davantage, et que vous possédez 90 francs environ et des connaissances en anglais, « Marijuana-deceptive weed » de Gabriel G. Nahas (Raven Press-New York) fera votre affaire.

LES GRANDS INSTANTS DE NOTRE VIE
1973
ESPECE DE CNIARF
OLIVIA
LE FLÎP
D'UNE NUIT D'HIVERS
BON! ON VAS SE FUMER UN PETIT JOIN
TRAVEEAU
MMMM
WAOU QU'ESTCE QU'ELLE EST FORTE BANZAY
BRAOUM
BRAOUM
J'AI J'AI ENVIE D'ECOUTER DE LA MUSIQUE MOI
HO NON ON ROULE A L'AVENTURE MAIS QU'ESTCE QU'ELLE EST FORTE T'ES SUR QUE C'EST D'L'ERBE? (ZOB)
MAIS OUI CA VA PAS? TOUT EST BIEN NON? TU VEUX QU'ON S'ARÊTE? ET QU'ON MARCHE UN PEU?
NON NON BHEU ROULE ROULE
STEEDGEE
JE SUIS TOMBER DANS LE PIEGE
J'AI ENVIE DE CHOCOLAT PAS TOI?
Y VAS ME VIOLER SURI GLOUPS!
TOUT CA C'EST DES RUSES D'INDIENS!
VONI ROULE J'VEUX PAS ALLER CHEZ TOI!
HEIN? MAIS QU'ESTCE QUE TU AS?
SIGFE
(POURQUOI TU ES COMME CA?
WAAA J'AIME PAS QU'ON ME TOUCHE!!
AH BON C'EST INTERESSANT TOUT CE QUE TU ME DIS
HOLALA C'EST L'HERBE JE CROIS QUE JE FLIPPE
RAMENE MOI CHEZ MOI BHEU
HO ET PUIS NON MOI AUSSI J'AI ENVIE D'ECOUTER DE LA MUSIQUE
OK
ROME

QU'EST CE QUE VONT PENSER LES AUTRES! DEMAIN IL SE FOUTRA BIEN DE MA GUEULE! BHÉU! J'AURAI DU ÉCOUTER MA MÈRE! SIGTE! MAMAN!
JE SUIS FOUTU!!
MAIS NON ENCORE UNE DE TES IDÉES
BRRRR FAIT FROID C'EST LOIN!
HO! ON VAS METTRE DES ANNÉES POUR ALLER LA HAUT
ET SI JE ME BARRAIS? HO NON JE SUIS TROP FATIGUÉ
SLURP
MFFF! TANS PIS SOIS KOOL GERMAINE
VOILA MON PALMIER ET MON HAMAC
KOOL!
SPLATCH
LE PIED FIN

LES TÉMOINS

L'expérience de la marijuana est finalement une affaire personnelle et l'on ne peut conclure de son intérêt ou de sa véracité. C'est pourquoi nous avons collectionné les témoignages les plus variés sur l'expérience, ses plaisirs et ses aboutissements, enrichissants ou débilitants, surtout réitérés sans esprit de recherche ou d'écriture. Sexe, rapport à la ville, branchement, délires, flips, beaucoup de conduites ne sont qu'une légère déformation d'états latents chez les individus qui nous ont parlé, états qui s'accentuent ou s'enrichissent au point qu'au bout d'un moment, comme l'ont montré les chercheurs américains, fumer une cigarette de tabac en croyant avoir affaire à d'autres maléfices suffit pour le tiers des sujets à les induire. Nous commençons par un bref historique d'Hyma avant quelques notes à benêts et autres récits.

HISTOIRE

Seule dans la bibliothèque du Palais, Hyma la Hyène fredonnait un vieux rock canadien :

« Dans les labours
Le chanvre accourt
Morceau de fleurs
Cela au secours
Dans les labours »

Alors le grand Wao Seigneur Pompeur Courrouce des Mondes Alentours, poussa la porte à double battant :

— Vous oubliez toujours vos manières, ma pauvre Hyma !

— Nobla Renard, Grand Pese-Verbe sois mille fois loué et sois trois seule pour tes nobles pensées mais...

— Mais ?

— Mais vous ignorez tout du sujet qui nous occupe.

— Le chanvre ?

— Cela même.

— En bien ! narra Wao dans un intense accès de modestie. En bien contez-moi son histoire, Malheureux Toquard.

— Ecoute.

Hyma devint frénetique : elle abandonna les bâtonnets d'encens plantés en bouquet devant ses livres chéris et transporta d'un geste le Noble Wao-le-Laid au sommet des Monts Hymalayas :

« C'est ici que leva la première pousse de chanvre, il y a plus de trente-cinq siècles. C'est ici que la plante sacrée déferla en feuilles serrées sur la Mongolie, le Turkestan des Khans et la Chine.

— Et qu'en faisaient les Chinois, outre des balais ?

— Les Chinois, Très Seigneur ignorent l'esprit qui creuse l'estuaire. Le plus grand physicien chinois, Hua T'o...

— Pouvez-vous me préciser l'époque ?

— Le deuxième siècle avant notre ère. Etes-vous satisfait, Noblissime Courge Ancêtre ?

— Oui.

— Et je puis poursuivre ?

— Assurément.

— Je disais que Hua T'o utilisait couramment le chanvre pour anesthésier ses patients.

— On n'y a pas été vu.

— Mais on a des textes... ne haussez pas vos osseuses épaules. Contagieux Tristesse. En voici un qui traite d'une opération miraculeuse de Hua T'o : « Kuan Yun Chang mande et veillant guérir quelqu'un qui avait reçu une flèche empoisonnée dans le bras droit. On adjoint aussitôt le docteur Hua T'o qui donne au blessé une bonne dose de chanvre. Puis il ouvrit la plaie, ôta la pointe de la flèche et appliqua son onguent favori. Une fois le bras pansé, le valeureux militaire retourna en souriant au combat ». Pendant l'opération, il avait conçu une stratégie qui lui fit, dit-on, remporter la victoire.

— Je ne suis pas convaincu, O Hyma.

— Ignores-tu que tout au long de notre antiquité le chanvre était magie courante ?

— A d'autres !

— Que les Assyriens le brûlaient comme encens que le dieu Indra en fit sa boisson favorite.

— Cela devait être joli !

— ... que l'ambroisie des chants d'Homère devait en être, très probablement...

— Belle prudence, Hyma.

— Que ce souverain breuvage remettait leurs angoisses aux femmes de Thèbes, que les Vedas de l'Inde chantent le Soma...

— Incroyable !

— Savez-vous, Périssant Malicieux, savez-vous qu'Hérodote...

— Hérodote ?

— L'un des premiers historiens de notre histoire.

— Et que disait-il donc, votre Hérodote ?

— Il rencontra le chanvre en Iran, et rapporta les mœurs bizarroïdes des Scythes. A l'issue des funérailles, ces gens se purifiaient en humant les vapeurs du chanvre consumé sur des pierres surchauffées.

— Et après ?

— Après ? Les Scythes, en devenant cavaliers d'Alexandre ou policiers d'Athènes, amenèrent le chanvre en Europe.

— Vous aimeriez bien me faire croire que nos pères fumaient le chanvre, c'est cela ?

— Pourtant, le très sage Salomon, notre Père Lointain, s'adonna à ce vice odieux : le calamus qui fleurit dans le Cantique des Cantiques exhale dans le Livre Saint son incomparable ivresse. Mais ce n'est pas tout. Naguère, avant les guerres mécaniques, la Grèce et Rome côtoyaient l'Egypte, la Perse, l'Inde et la Chine. Portée par la religion, la plante sacrée servit aux initiations dans les temples d'Orphée et de Dyonisos pendant dix siècles, à Alexandrie comme à Athènes.

— Mais cela finit par s'éteindre...

— Pas réellement. Par l'Irak et l'Egypte, le haschisch avait gagné tout le monde l'organisant en sacrement quand les orthodoxes criaient au diable, Grand Orthodoxe.

— Et on parvint à arrêter le fléau ?

— On s'y efforça en vain. Dans son très contestable **Phantastica**, le docteur Lewin signale qu'en 1378 « l'Emir Sheikhouni tenta d'éradiquer l'usage du chanvre indien par les classes défavorisées en détruisant toutes les plantes de cette description et en empêchant tous les mangeurs de chanvre. Il ordonna que tous [illegible] soient arrachées, et plusieurs suivant la tradition ».

« Mais comment Wao le Hyène Savant, qui savait le [illegible] des mots infinis ?

— Connais-tu bien Schéhérazade ?

— Certainement, j'ai lu les rêveries de la [illegible]ltane des **Mille et une nuits.**

— Te souviens-tu de sa sept cent quatre-vingt-dix-huitième nuit ?

— Pas vraiment.

— Voici ce qu'on y trouve, par exemple : « Une fois que la drogue eut exalté leurs dispositions naturelles, ils se dévêtirent complètement et se mirent à danser, et à chanter, et à se livrer à mille extravagances ».

— Que me narrez-vous là ?

— La vraie vérité, Très Wao le Wao, et j'en sais plus encore...

— Allez, je m'impatiente. Quelles insanités les musulmans ont-ils donc inventées ?

— Ils commencèrent par envahir le nord de l'Inde, où l'on adorait Civa et Kali en buvant à leur santé divine des grands bols de Banga.

— Banga ?

— Le nom sanscrit du chanvre, bien entendu. Mais je poursuis : à la même époque, les rois contrôlaient les royaumes du Sud, l'empire du Vijayanagar. Ce qui est important : le mot vijayana signifie victoire.

— Et puis ?

— [illegible] aussi [illegible]

— Encore ?

— Et quand les seigneurs Mongols chassèrent les musulmans, unifiant du même coup une partie du continent, ils généralisèrent l'usage du Cannabis. On prétend même que Tamerlan fit semer de

chanvre les abords de Samarcande
— Quelle horrib'e cité !
— Et nous en venons à l'Occident.
— Comment fûmes-nous contaminés ?
— Par les croisés et par les voyageurs, tout autant que par l'envahisseur arabe Marco Polo racontait la désormais célèbre histoire d'Hassan Ibn-al-Sabbah, le Vieux de la Montagne et de ses Haschischins
— A vos souhaits !
— Le vieux Cheik transportait ses guerriers au paradis
— Artificiel bien sûr
— Le véhicule était de chanvre, mais le jardin délicieux était réel
— Quel infamant vieillard !
— Boccace lui rend hommage dans son **Décaméron** et Sylvestre de Sacy le met à la mode sous l'Empire avec son étymologie du Haschischin. Les Assassins du Vieux de la Montagne entrèrent ainsi dans la légende romantique
— N'allons pas si vite.

— En Occident, donc, le chanvre perd son mérite religieux. Il devient source de plaisir et remede. Vers 1550, notre Rabelais Adule achève son **Tiers Livre** par l'apologie du Pantagruelion, la plante aux mille vertus, quand on la recommandait déjà pour des traitements contre la jaunisse la toux, les vers, les caillots et les rhumatismes

— Medecine soit. Mais on ne parle pas encore d'intoxication
— Sans doute n'a-t-on rien encore à reprocher à la plante. Les premiers sursauts de colere contre le chanvre seront franchement teintés de racisme : certains décrivent le Cannabis comme une torture mongole, tous maudissent cette plante indigène. Mais les indigènes se vengeront
— Que reprochait-on au chanvre ?
— La majorité des témoignages sur la marijuana utilisée en Inde sont méprisants : commerçants, pirates, missionnaires et bureaucrates des pays colonisés considéraient l'herbe comme dégradante pour des Européens. De plus, on confondait volontiers le chanvre avec cet opium que les Britanniques importèrent en Orient. Bref, le chanvre était bon pour les païens, les esclaves et les dépravés...
— Comme nous le pensons encore en haut lieu.
— Oui. On pense toujours de même.
— Mais sous l'Empire
— C'était bien pis ! En 1798, on s'en souvient. Napoléon voulant attaquer les Indes trébucha sur le Nil. La déjà Grande Armée s'ennuyait : tant mieux pour Champollion et bravo pour le chanvre ; les soldats bourrèrent leurs paquetages de haschisch. Pour la première fois, une armée entière fumait malgré ses officiers
— Quelle monstruosité !
— Puis la science vint à la rescousse et l'on se mit à étudier la plante maligne. Vers 1840, le grand pharmacologue européen Moreau de Tours entreprit ses recherches sur le Cannabis et la maladie mentale. Moreau convertit au Cannabis le jeune Théophile Gautier et le club des Haschischins en naquit...
— Mal famé...
— Tout devient simple, avec toi, O Hyma la Lumineuse.
— Ne revenons-nous pas à l'Astrologie et aux sorciers ?
— J'en tremble.
— Sais-tu bien, Pernicieux Laid, ce que fait la sorciere avant de se jucher sur son manche à balai ?
— J'en donne ma langue à la couette.
— Elle doit s'enduire d'Onguent du Sabbat ainsi constitué : 100 g de graisse humaine, 5 g de haschisch supérieur, une demi-poignée de fleurs de chanvre, etc. La sorciere se frotte le derriere des oreilles, le cou, le long des carotides, les aisselles, la région du grand sympathique vers la gauche, les jarrets.
— Assez, je n'en puis plus ! Quelle pratique de sauvage. On se croirait chez les Cheyennes.
— Les Cheyennes connaissent la marijuana de toute éternité : le calumet de la paix, que refusa le colonel Custer, ce sont ses arrière-petits-neveux qui le fument.

— Les Américains sont bien punis !
— Le chanvre leur vint avec l'esclavagisme : depuis le XIIIe siecle, le Cannabis s'était introduit en Afrique Noire. Les Américains emmenèrent chez eux des Africains stoned. Et savez-vous ce qui arriva ? Avant la guerre de Sécession, le chanvre était la deuxième récolte du pays. Et puis vint le temps des poètes. Whitman, Emerson, Thoreau — celui-là même que Gallimard ne veut pas rééditer en collection de poche — qui louaient en chœur le soma sadique. En peu de temps, des clubs semi-secrets de haschischins surgirent dans toutes les grandes villes des Etats-Unis
— La réaction se faisait bien attendre
— Et la encore, elle naquit avec le racisme : on se mit à maudire l'esclave nègre porteur du poison, comme les soldats toujours défoncés de Pancho Villa. En 1911, les Etats-Unis proposèrent une prohibition mondiale du Cannabis
— Faut-il en rire, Hyène Impitoyable ?
— Si l'on veut : chaque guerre coloniale contamina l'Occident. Les Européens partis conquérir les barbares, reviennent toujours vaincus par le chanvre : la guerre d'Indochine engendra un contingent d'opiomanes, celle du Viêt-nam...
— On connaît cette histoire-là.
— Vous pouvez l'affirmer sans rire ?

Notes à benêts

LA LUTTE CONTRE LE TEMPS

L'herbe fait rentrer dans l'instant. Elle introduit un rapport profond, sensuel et non verbal à l'environnement, dans la mesure où il s'y prête. Elle amplifie l'expérience ponctuelle, au détriment de la réflexion linéaire, de l'esprit de suite, de l'action construite. On a l'impression que la pendule s'arrête, un concert dure longtemps, on arrive à s'asseoir sur une note de musique, c'est une sorte d'extase : sortir de son enveloppe charnelle, voguer hors des contingences, dont la marche insupportable des montres.

LES JEUX, LE THEATRE

On peut s'amuser de beaucoup de petites bêtises : l'herbe renvoie à l'innocence enfantine en évacuant provisoirement la répression du sur-moi social qui dicte les impératifs de productivité, de rendement, mais aussi — eh oui, il faut oser l'écrire — de vieille sagesse. Les souvenirs bizarres remontent appelés par une odeur, un dessin, ou tout détail qui tire sur leur ficelle. Une voiture Dinky Toys, on a six ans. On joue aux dames, au billard, un flipper est un light show. Les jouets mécaniques ont des démarches « psychédéliques », agiter des bâtonnets d'encens dans le noir fabrique d'étonnantes spirales de lumière. Une fleur devient un long objet d'étonnement.

Les jeux psychologiques aussi ; un regard appuyé devient le véhicule de milliers d'intentions, en général d'ailleurs, des projections de ce qu'on pense que l'autre est en train de penser, il arrive que cela coïncide et ce n'est pas là une parapsychologie convaincante.

Chacun devient, par moments, un acteur pour l'autre, en offrant un phantasme ou en sombrant dans une période de franche débilité.

Dans ce prisme sortent aussi des travers, des volontés de domination insupportables ou des soumissions tout aussi insupportables. Ce sont les mauvaises vibrations. Certains plongent dans le regard l'un de l'autre, y rencontrent ce qu'ils y mettent, n'arrivent plus à se décrocher, communication, communion ou sorte de bras de fer psychologique. Allez savoir.

LES GROUPES

Fumer en groupe, sans action prévue, mène souvent à l'écroulement quand rien ne presse. On peut être assis dans le même canapé qu'un cinéaste avec lequel on a toujours voulu parler et ne pas échanger un mot avec lui. S'effondrer. S'endormir. C'est bien dommage, et cela montre bien que le langage reste la plus noble conquête de l'homme sur le cheval.

LA CREATIVITE

Bonne si elle est encouragée avec méthode, le fruit d'un long travail, de toute façon : il n'y a qu'à lire Baudelaire « L'homme a voulu rêver, le rêve gouvernera l'homme, mais ce rêve sera bien le fils de son père ». L'expérience est riche quand elle est expérimentale, relativement dirigée, et non seulement « défonce », cette fuite.

FATIGUE

Le haschisch fumé, mène vite, dans la plupart des cas, à un palier que de nouveaux « joints » n'arrivent même pas à entretenir. Fumé trop régulièrement, il n'emporte plus si vivement sur son grand destrier. Il a tendance à fatiguer, on a besoin de plus de sommeil, le lendemain est parfois cotonneux, même s'il n'y a point de gueule de bois. L'herbe, plus légère, envole moins d'énergie. L'effet dépasse rarement quatre heures.

Mangé, les effets peuvent être plus violents et plus inattendus puisque toute la substance est digérée (quand on fume il s'en égare les trois quarts).

PERCEPTIONS

Les cinq sens ont été bien pliés par l'éducation pour remplir sagement leur fonction utilitaire. L'herbe leur redonne une dimension poétique, imagée, visionnaire. « Je suis un voyant », écrivait Rimbaud. Après cette expérience, le rapport que l'on entretient avec le décor est modifié par le sens des allégories, d'un goût prononcé pour le kitsch, cet art ornementé, ou pour les vieux quartiers qui sont les véhicules de l'histoire et permettent l'évocation d'aventures épiques, ou pour un mur blanc, simple et nu. C'est selon l'humeur et les inclinaisons. Le monde devient décor. On s'ouvre, on comprend, mais aussi on accepte tel quel, car finalement ce que l'on cherche c'est une sensation, quelle qu'elle soit.

« Les Ouménés de Bonnada ont pour désagréables voisins les Nippos de Pommédé. Les Nibbonis de Bonnaris s'entendent soit avec les Nippos de Pommédé, soit avec les Rijabons de Carabule pour amorcer une menace contre les Ouménés de Bonnada, après s'être alliés avec les Bitules de Rotrarque, ou après avoir momentanément, par engagements secrets, neutralisé les Rijobettes de Biliguette qui sont situés sur le flanc des Kolvites de Beulet qui couvrent le pays des Ouménés de Bonnada et la partie nord-ouest du turitaire des Nippos de Pommédé, au-delà des Prochus d'Osteboules.

La situation naturellement ne se présente pas toujours d'une façon aussi simple : car les Ouménés de Bonnada sont traversés eux-mêmes par quatre courants, ceux des Dohommédés de Bonnada, des Odobommédés de Bonnada, des Orodommédés de Bonnada et, enfin, des Dovoboddémonédés de Bonnada.

Ces courants d'opinion ne sont pas en fait des bases et se contrecarrent et se subdivisent, comme on pense bien, suivant les circonstances, si bien que l'opinion des Dovoboddémonédés de Bonnada n'est qu'une opinion moyenne et l'on ne trouverait sûrement pas dix Dovoboddémonédés qui la partagent et peut-être pas trois, quoiqu'ils acceptent de s'y tenir quelques instants pour la facilité, non certes du gouvernement, mais du recensement des opinions qui se fait trois fois par jour, quoique selon certains ce soit trop peu même pour une simple indication, tandis que, selon d'autres, peut-être utopistes, le recensement de l'opinion du matin et celle du soir serait pratiquement suffisant.

Il y a aussi des opinions franchement d'opposition, en debors des Odobommédés. Ce sont celles des Rodobodémmédés, avec lesquels aucun accord n'a pu jamais se faire, sauf naturellement sur le droit à la discussion, dont ils usent plus abondamment que n'importe quelle autre fraction des Ouménés de Bonnada, dont ils usent intarissablement. »

Les jeunes consciences ont le plumage raide et le vol bruyant. Mais attention, Michaux garde la distance royale :

Qui a rejeté son démon, nous importune avec ses anges. »

« Henri Michaux : **Face aux verrous.** Gallimard.

CONDUITE

De nombreuses études aux Etats-Unis ont montré que le Cannabis ne rendait pas la conduite automobile sensiblement plus dangereuse. Mieux, le conducteur défoncé avait, la plupart du temps, tendance à ralentir fort souvent quitte à donner la priorité au moindre véhicule, même surgissant à gauche.

RESISTANCE

Si l'on résiste à l'effet en partie illusoire, si l'on bride son imagination, il arrive souvent qu'on ne sente rien.

HUMOUR, APHORISMES

Les pirouettes, les clowneries, les penchants apparaissent et font rire, on se moque de soi, les grandes questions tournent à l'interrogation creuse, une attitude semble-t-il fort philosophique qui mène parfois à un détachement malencontreux. On peut se réaliser soi-même, sans réaliser grand-chose d'autre.

Henri Michaux livre dans ses écrits des centaines de petits textes qui sont, au même titre que des dictons Zen, d'intéressants retournements de sens, des images « frappantes » ou de jolies pirouettes sur le rationnel.

« Le fou entend un autre tic-tac
Qui gagne avec l'ordure prend un air dégagé.
Ne faites pas le fier. Respirer c'est déjà être consentant.

D'autres concessions suivront, toutes emmanchées l'une à l'autre. En voici une. Suffit, arrêtons là.

Rêve chevalin : cheval ayant mangé son chariot contemple l'horizon.

Ou alors « **le secret de la situation politique.** »

PARANO

Proche du flip : se produit quand on a peur du tabou que l'on transgresse et que le moindre bruit prend la couleur d'une charge de police. Extrêmement déprimant.

HALLUCINATIONS

La marijuana n'en crée pas, ou rarement. Elle produit plutôt de l'illusion ou du phantasme, et s'exerce dans le domaine psychologique : un objet ou une odeur réveillent des souvenirs, provoquent des impressions, et des réflexions qui semblent infinies.

DEBILITE BIS

De l'excellent livre le **Haschich en Egypte** (Sami Ali - Payot) nous tirons ces anecdotes qui donnent l'esprit de l'humour absurde des vieux haschichins ; ce que Michaux appelait un « comique métaphysique ».

La police fait irruption dans une fumerie. Les clients essayent de s'enfuir et courent dans tous les sens. Au fond

de la salle, un haschischin contemple la scène avec un calme parfait : « Dieu soit loué, je ne suis pas ici ! »

Assis à même le trottoir, un haschischin a l'impression que son nez est devenu tellement long qu'il bouche la chaussée dans toute sa largeur. Affolé, il se met à crier : « Que personne ne passe ! » Puis, tournant la tête sur le côté : « Passez maintenant ! »

Un haschischin demande un café. Le garçon lui apporte un plateau avec le pot traditionnel (« kanaka ») et une tasse qui, selon l'habitude, est retournée sur la soucoupe.

— Comment, s'écrit-il, tu m'apportes une tasse bouchée !

Le garçon retourne la tasse dans le bon sens.

— Et de plus elle n'a pas de fond !

La police découvre un groupe de fumeurs cachés dans un cimetière. Tous s'enfuient à l'exception d'un seul qui, accroupi, feint de se soulager. L'officier s'approche et lui demande qui il est. Le haschischin, de l'air de quelqu'un réveillé d'un profond sommeil : « Je suis feu Elouane, mort depuis trois ans, sorti pour satisfaire un besoin impérieux. »

Un humour proche de celui de Lin-Tai, un moine bouddhiste Zen qui mena une vie pourtant parfaitement ascétique au 9e siècle avant Jésus-Christ. Il dilata la rate de nombre de ses contemporains en proposant cet aphorisme : « Entre un homme qui, pour des périodes cosmiques, se trouve en route sans quitter sa maison, et celui qui quitte sa maison sans être en route, lequel est digne de recevoir les offrandes des hommes et des dieux ? » Et il descendit de chaire.

Le sexe à vapeur

Plusieurs amis ayant jeté le trouble dans mon esprit, je décidai d'aller consulter, dans son cabinet californien, le docteur Jonathan B. Feelgood. Lui seul, en son immense savoir accumulé dans le secret des consultations, pouvait répondre à la question obsédante : « La marijuana est-elle un aphrodisiaque ? »

Le docteur Feelgood est un homme de nuances. « Il a été maintes fois écrit, explique-t-il, que la marijuana n'est pas un aphrodisiaque : elle ne provoque pas le désir sexuel. Toutefois, dans la mesure où elle avive de multiples appétits, elle peut accroître le désir sexuel. Bien sûr, ceux que l'herbe attriste, plongent dans la dépression et le remords, ne sont pas consolés par le sexe stoned.

— L'herbe ne connaît pas d'échec sexuel ?

— Rien n'est simple. Si vous vous allongez mollement sur des coussins pour emplir votre tête d'une douce musique, les effets aphrodisiaques sont à peu près nuls. De même, si vous vous branchez sur des interrogations mystiques. Mais si votre humeur est badine et même bagatelline, l'herbe la renforce le plus souvent.

— Le désir sexuel est augmenté par une intensité nouvelle du plaisir.

— Certes. Les inhibitions tombent. L'herbe braque un puissant projecteur sur les sombres recoins où se tapit la sensualité brimée. Les organes s'étirent : l'oreille retient le moindre soupir, le souffle est clair, le nez affûté, le toucher cosmique et doux comme le miel, la langue déniche les mille subtilités du goût. L'audace vient vite et avec elle l'inventivité des deux partenaires. Certains de mes clients ont ainsi pu découvrir des positions raffinées : « Napoléon sur les remparts », « la balayette russe », « le barrage hydraulique » ou « le poirier du missionnaire ». Un de mes patients éprouvait une invincible répulsion à pratiquer le cunnilingus. Je le conseillai. Il revint ravi : « L'herbe m'a ôté le refus stupide du cunnilingus et m'a apporté la capacité d'abandon indispensable. Tout est devenu plus facile, agréable, naturel. » Lis aussi cet autre témoignage, une lettre d'une journaliste de mes amies. »

Je lus : « Cher docteur Feelgood. Magie, magie, pure magie. J'ai fumé de la Panama Red avant de faire l'amour avec mon fiancé. J'ai ressenti l'orgasme comme l'assaut de mille languettes de flammes glacées léchant mon clitoris, roulant de haut en bas en lourdes vagues, puis irradiant à partir de mon sexe jusqu'à l'extrémité de chacun de mes membres. Evanouissement dans le Tout. L'orgasme d'habitude est cet éclatement de soleil, exquis certes, mais localisé et relativement bref. Mais là... un continuum de jouissance m'a engloutie tout entière. »

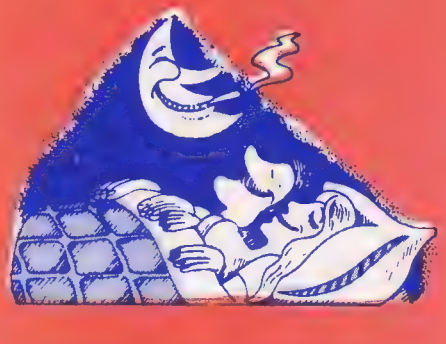
— L'un des effets de l'herbe n'est-il pas cependant de retarder l'instant de l'orgasme, en prolongeant les fantaisies préliminaires ?

— Oui et c'est même sa principale conséquence. Mais il faut comprendre qu'il s'agit d'une suggestion : l'herbe introduit une distorsion du temps, chaque minute semble durer une heure et les préludes de ce fait semblent s'étirer indéfiniment. Les amants s'enlacent pour l'éternité, en des embrasements affolés et pervers, une douceur infinie, l'exploration merveilleuse et jamais rassasiée de chaque repli de peau. Les cheveux prennent vie, les lèvres sont des lacs où l'on se noie. Vous n'étreignez plus seulement le corps de l'autre, mais aussi son âme, et par elle l'univers. Pourquoi se hâter vers l'orgasme ? En un sens, l'amour est l'orgasme. Tout passé, tout futur aboli, la conscience, ou ce qui en reste, s'accroche à la jouissance de l'instant et de l'instant seul. Elle se dépouille de ses connexions sociales. Certains de mes patients en oublient leurs rendez-vous. Et ne se culpabilisent pas en faisant l'amour avec la femme de leur meilleur copain.

« L'honnêteté me pousse à préciser que la disparition de l'orgasme, en tant qu'objectif à atteindre sous peine de déchoir, peut être la conséquence d'une anesthésie partielle des organes sexuels : le corps baigne dans un bien-être non localisable, mais le pénis se complaît dans la mollesse, sans forcément engendrer la honte de son propriétaire.

— Quelle est, en définitive, docteur, la part de l'illusion dans cette exaltation de la chair par la plante ?

— Tout n'est qu'illusion, mais si elle tourne comme celle-là, j'en reveux. Si on croit éprouver plus de plaisir, alors on éprouve plus de plaisir. Si l'homme se croit plus puissant, alors il est plus puissant. Si la femme se croit plus ardente, indubitablement, elle l'est. Deux êtres sont plus désirables l'un à l'autre si chacun pense que l'autre est plus désirable. Enfin, l'imprévision trouve ici son royaume : l'expérience varie et chaque corps vibre à sa mesure. »



Les gâteaux à voile

L'herbe connecte directement les papilles sur les neurones en une étrange et subtile cuisine mentale. Brillat-Savarin, l'illustre gastrosophe du siècle dernier, est terrassé jusque dans son assiette : l'herbe « enlumine » la nourriture. Un plat de nouilles trop cuites peut devenir un festin et les gargottiers à deux sous se volent promus Lucullus. On a même vu des haschichins notablement atteints croquer avec délice une motte de beurre rance oubliée au fond d'un frigidaire. Ceci dit, pour peu que le fumeur soit porté sur la gueule, il risque fort de connaître l'arc-en-palais, ce frère gustatif de l'arc-en-ciel. Il décompose alors les goûts comme il le fait des gestes ou des couleurs, classifiant les contraires en trois groupes essentiels : le chaud et le froid, le salé et le sucré, le croustillant et le tendre. De là, mille compositions, mille mariages, mille savants raffinements. En premier lieu, il s'essaie à combiner, puis à

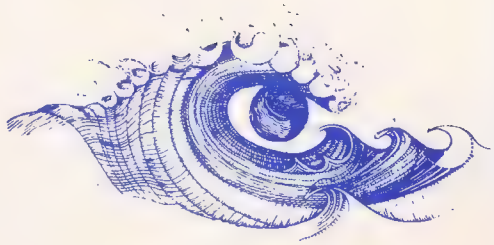
isoler les éléments : ainsi d'une vulgaire pomme au four — qui réunit pour les associer le glacis du caramel, la chair évanouie du fruit et le croquant du sucre qui la couronne. Après de nombreuses explorations dans la consistance des aliments, il pousse plus avant, et tente de monter la gamme chromatique des goûts. Cette même pomme au four devient banquet : y ajouter la fraîcheur surprenante d'une crème, qui va se réchauffer contre le palais, c'est établir les frontières d'influence, les mariages de goûts.

Guillehm Van Hennep vit à Amsterdam depuis près de vingt ans au 15 Prins Hendrikkade. Vous gravissez l'escalier en tunnel, raide comme une échelle, et frappez à la petite porte verte, à droite. Van Hennep vous ouvre, quadragénaire rubicond à la barbe mitée, tout en sourire. Son appartement est une cuisine : depuis dix ans il demande à l'herbe de l'inspirer, et passe le plus lumineux de son temps à guetter ses marmites. Je lui demande avec malice de m'exposer ses plus récentes découvertes. Il ne se fait pas prier : « Tenez, une expérience de base : les confitures... Il est inutile d'ajouter que la qualité des produits devient à ce niveau indispensable. La fade mixture des Prisunics n'est qu'un vomitif. Ventre merci ! il existe encore d'odorantes officines où l'on pratique la confiture saisonnière sur une petite échelle. Il en est alors comme des vins : il y a des fournées divines et des crus médiocres. »

Sur la table, de gauche à droite, le dégustateur range huit pots de confiture dans l'ordre suivant : pamplemousse, orange, gelée et confiture et myrtilles, abricot, pêche (ou poire), cerises groseillées.

« Une petite cuillérée de chaque suffit amplement, me dit-il. Vous verrez : le pamplemousse est brutal et sourd, mais il vient se raviver dans la tonalité voisine de l'orange, qui lui succède comme un coup de clairon, plus ensoleillée, plus vive. La gelée de groseilles, ou de framboises, est une glissade douce, accentuée par celle de la gelée de myrtilles, puis freinée en présence des fruits dans la confiture de myrtilles. Après cet écrasement dans les tonalités lourdes des deux derniers pots, l'abricot relance l'ensoleillement du palais, plus doux, ô combien ! que l'orange, plus fondant. La pêche ou la poire, confitures claires et chaudes, vont s'emboutir dans les cymbales lourdes de la cerise groseillée... Pour être complète, voyez-vous, l'expérience nécessite un silence religieux. »

On sait que la marijuana fait baisser le taux de sucre dans le sang, ce qui explique à la fois l'origine des pâtisseries orientales souvent immangeables et le goût qu'en ont certains. Mais Van Hennep quitte les sucreries et développe maintenant sa théorie des mélanges. Il y en a de deux sortes : le mélange prêt — les sauces — et le mélange brut des aliments qui se choquent dans la bouche. Tout cela se subdivise, se ramifie, se démultiplie. Le fumeur peut ainsi percevoir les infinies propriétés des sauces : la béchamel devient le simple prolongement du plat, la béarnaise est enrobante, la mayonnaise heurtée. Le mélange le plus subtil, jusqu'à l'écœurement, serait ainsi la rencontre buccale de trois sauces : mais le gourmet y perd sa bouche, si sensible soit-il. Comme par l'œil, il est limité, manque des milliers de nuances. Le haschichin, dit Van Hennep, doit se proposer humblement de repousser le



seuil de sa sensibilité apprise. Il doit aussi être le familier de ses propres limites.

Illustrons ce noblissime propos en livrant toute chaude cette improvisation fantasque sur le colin, poisson morne et bouilli, fade s'il en est. La puissance de l'herbe, secondée par le goûter réveillé de Van Hennep, va lui substituer une fête gastronomique des plus fusantes : « Tout d'abord, me dit-il, le mélange d'accompagnement. Dans un petit bol de bois, je verse deux cuillérées à café de crème fraîche, une cuillérée de moutarde au vinaigre fin, deux gros champignons coupés en lamelles... Il est impératif que les champignons ainsi tranchés ne soient pas réduits en miettes : il s'agit simplement de les enduire de sauce, car leur consistance ferme doit contrebalancer la mollesse du colin.

« Dans l'assiette, les aliments ne doivent pas être mélangés mais rangés en quatre triangles : poisson, beurre, pommes de terre non épluchées, sauce. En aucun cas la sauce froide ne doit se laisser influencer par le contact émollient du poisson bouillant. »

Puis Van Hennep expose l'opération décisive : la mise en bouche. « Je mêle en égales proportions ces quatre substances en les écrasant de la langue contre le palais. De cette façon les différences froid-chaud et dur-mou s'allient et se combattent. Puis j'étudie soigneusement l'ordre d'apparition des saveurs, l'ascension de la moutarde, tempérée par la bouchée suivante tandis que persistent en toile de fond des courants frais et réchauffants. »

Van Hennep m'explique que pour ne pas trahir les impressions laissées par ce plat très simple et si riche, il fait ensuite griller au four deux ou trois tartines de pain de campagne : « Il faut que le pain soit tendre, doré sur ses deux faces, d'un roux qui ne doit jamais virer au noir de la brûlure. » Il les enduit de miel d'acacias et les trempe dans un café noir. Là encore, il y a rivalité de goûts entre le café « profond » et le miel qui « emmaillotte ». Le pain sert de mesure, craquant et tendre, équilibre entre deux fluides auxquels il finit par se fondre. Le café chaud pique la langue que le miel, dans le même temps, vient caresser. « J'achève mon repas par un verre d'eau, conclut Van Hennep, pour aérer le palais et fraîchir la gorge. »

Pour notre gastrosage hollandais, le silence est de rigueur. « La musique distrait le goûteur de son objet immédiat : la découverte papillue... Plus tard, celui-ci saura trouver le son qui convient à ses préparations, de même l'éclairage — qui gâte tant de plats quand il est blanc, violent ou mourant. Et si l'herbe est interdite dans votre pays, emportez toujours mes recettes. Vous savez, l'herbe n'est qu'une porte d'entrée parmi d'autres. Sans elle, vous arriverez bien à passer le seuil gustatif tout seul. »

L'Asie dans le métro

A la longue, l'herbe ramollit les cadres rationnels. Elle projette dans un univers illusoire et phantasmatique où le paradoxe règne en vizir inexpugnable. On sort des lieux-communs, on s'interroge sur les mots les plus simples avec la naïveté d'un enfant de six ans. Exemple : le texte ci-dessous, écrit et non revu par John Vetebey, un écrivain de la côte Ouest qui collabore épisodiquement à **Actuel** :

« Le miel coule sur la tartine qui s'effrite sous un couteau trop hâtif. Quelques miettes naissent sur le formica. La menthe colore l'eau bouillie avant que la rougeur brunâtre du thé ne vienne brouiller les feuilles. Le Texan hilare passé à l'ère psychédélique émet ses bonnes vibrations, sans s'en juger assez digne. Il rit quand même, malgré l'ombre de Dieu qui le surveille de l'antimatière de son cerveau. Nous sommes cloués là par l'absence narquoise du temps. Deux mots cahotent devant nous. « Maléfique », dis-je. « Bénéfique », répond-t-il. Et voilà qu'un long débat défile, boule ronde et lisse, sens blanc, mais quand même totalité qui englobe, implicite tous les arguments du Bien et du Mal, ces grandes empoignades d'anges et de démons. mythologies qui ne s'expriment mais s'exposent juste, subliminales et imposantes. »

Tu as tout dit, dans ton texte. Toute l'humanité a défilé. La déconstruction de la pensée logique a d'énormes avantages. On se rebranche sur le sensible, l'œil, l'oreille s'éclairent, et l'esprit brille de court-circuit. Mais il ne peut s'agir que d'un réarrangement provisoire ou tout au

moins d'un resurgissement endigué de l'irrationnel. Or, souvent, l'illusion finit par s'ériger en système.

En Asie, la dérive est rapide. Tu débarques au beau milieu d'une cérémonie hindouiste, personne ne t'impose les strictes règles de cette religion contraignante.

Un soir, à Bali, un festival dans un temple. D'étranges jeux qui te paraissent magiques, tu es le papou devant l'ordinateur. La cuisine souvent la plus primitive paraît bien recherchée, et tu dévores tout crû du boyau de zébu en te léchant, satisfait, les babines. Tu ricanes inconsidérément, on te sourit, le plus souvent on aime bien les étrangers. Tu rentres dans le temple. La musique des tambours part en farandole dans ton crâne, une spirale se forme et se déforme et tu la suis, tu montes, tu cours vers les flûtes et les shenaï. Quelle force ! Quelle résonance ! Quelle profondeur dans la répétition ! Tu oublies que cette force vient de sa rareté culturelle, de sa différence. Tu rêverais peut-être de Bach si tu avais été bercé par des ragas. Très bien. Dans le fond du temple, une vingtaine de femmes se tamponnent le visage, avec grâce et sourires, L'Orient. L'énigme. Le rébus. Elles sont vêtues de fil d'or, pour t'étonner. Un rituel qui devient magique, qui te transporte. Ces religions spectacle ont tout compris en intégrant la musique, la danse et leur propre latin d'église pour dépasser le réel plat. Encore très bien. Tu t'aperçois, par hasard, car c'est à peu près la seule chose que tu comprennes, que cela n'a rien à voir avec la religion ou un vaste système du monde : ce ne sont que des danseuses profanes qui se préparent à un show en se maquillant. L'humour de l'herbe est encore avec toi, tu ris, tout va très bien.

Bon. Tu arrêtes de rire. Quel ennui. Beaucoup de freaks au contact de l'Asie ravalent leur rire. Ils se fixent la recherche de la « lumière pure », de la « conscience claire », ces états d'anéantissement « sage » ou de plongée dans l'environnement, de « dissolution de l'ego » qui sont la base même de la culture psychédélique. Très bien. Encore faut-il conserver son humour, à supposer qu'on en ai jamais eu. Or, en Asie, pas de garde-fous, pas de parapets, rien qui te retient, une aventure immense, ouverte comme un désert qui pousse son horizon à mesure que tu marches. Où l'on se perd, où le soleil tape dans la tête. Souvent trop fort pour toi.

Ta société en est en partie responsable : tu sors du cadre étroit de l'organisation, des panneaux de signalisation et des sens interdits. Là-bas, malgré tout tu restes en dehors, car tu ne vivras jamais la véritable misère de l'Indien qui consiste à être encore plus absolument coincé que le mineur dans sa galerie. Tu peux partir, tu es plus riche que lui, tu gardes une sorte d'impunité touristique, même s'il y a en Asie des freaks en prison : laissons les flics, et parlons de ta tête.

Alors, avec ces matériaux, tu te mets à construire un monde à ta pointure : un concert de Bismillah Kahn, grand musicien indien, le maître joue du shenaï et ses phrases flottent longuement, irradient comme une bonne parole. Il cligne des yeux, c'est à toi qu'il s'adresse, il te raconte l'histoire de son village. Tu comprends tout, mais tu aurais du mal à l'exprimer. Cela relève, comme toujours, de la vibration sensible, non du discours logique. Pourquoi pas ? Tu ornes la scène de quelques palais en céramique, de minarets, tu les vois, mais arriverais-tu à les dessiner ? L'illusion se substitue à l'action.

Pourquoi d'ailleurs ne pas s'asseoir sous un cocotier, opiner du bonnet et regarder la croupe des vaches onduler grassement comme des bajoues de grand-mère ? Tu as tous les droits.

Mais quand la dérive s'accentue, quand elle installe sa propre logique au détriment des autres, avec sa bonne vibration obligatoire, ses gestes, ses tics, son cosmique omniprésent pour tout excuser ? Tout est bien.

On se préserve une vie utérine, loin des obstacles et des mauvaises vibrations. On reste en Asie, caché derrière son passeport. On médite. On fixe un mandala pendant un quart d'heure. Ça y est ! le flash ! On a tout compris ! Mais ces labyrinthes jaïns, ces mandalas qui ramassent en cercle les états psychologiques qui précèdent le nirvâna, ces mandalas qui signifient le temps, ils sont muets. « Les jaïns fumaient sûrement », dis-tu. Et saint Jean de la Croix. Et Bismillah Khan. Et tous ceux qui te réconfortent, toutes tes béquilles. Tu prends un air profond, ou seulement lointain. Pourquoi pas ? Tu ne fais rien. Pourquoi pas ? Tu abandonnes tout. Pourquoi pas ? Mais tu ignores ce que tu abandonnes. Et tout devient faux.

Tu oublies l'effort qu'il a fallu pour ériger et entretenir ces systèmes, la répression sociale et morale que véhiculent ces religions dont l'essence même te restera étrangère. Que veux-tu, ton arbre n'est pas le banyan. C'est le saule pleureur, ou le marronnier. Tu te sens pourtant assez mûr, ou assez défait pour grossir d'une unité le troupeau des sectateurs. Jesus Freaks, Lumière Divine, la vibration s'accomode de tous. Et toi, la vibration tu connais. Et l'astrologie. Et l'occulte, surgit de cet ébranlement du rationnel que l'herbe encourage dans les cerveaux sans métal. Et tu casses le rationnel, au lieu de l'englober dans le possible. Ton monde boîte comme boîte le monde rationnel, et pour la même cause. Le Zen serait bien salutaire, dans la divagation, si on n'en

faisait pas une autre religion, avec ses maîtres, ses moutons, ses acrobates et ses tocards sincères.

Lin Tsi, moine au langage vert qui insultait un Bouddha soudain divinisé aurait claqué d'un revers d'éventail la plupart de ces défoncés qui ont perdu l'humour avec la tête. Bouddha n'était qu'un hérétique solitaire, ce sont les imbéciles au crâne lisse, ces petits chauves poncés comme des galets, qui bâtirent de la religion sur de la simple sagesse.

Que le monde soit bizarrement petit, que le hasard, c'est son rôle, nous ménage des surprises, ce n'est pas une raison pour se réfugier dans le délire permanent.

Elle était jolie, drôle et curieuse. Elle avait appris le rock chez Castel et l'amour libre aux sorties du lycée La Fontaine. Elle avait connu les vacances au Mexique, les salons emperruqués du quartier d'Auteuil. Elle était heureuse, comme on dit des gens sans soucis, sinon sans trop de cervelle. Elle se mit à travailler pour s'occuper : secrétaire dans une maison de disques marginale où elle croisa d'authentiques chevelus qui lui mirent contre-culture en tête. Un déshabillage : les accessoires de chez Vuitton disparurent en même temps qu'une cargaison d'idées reçues. Puis vint le cérémonial des shilums machinaux. Provocation, conformisme, expérience épisodique qui nourrit son comportement de jeune fille cool.

A l'aise, sans complexe, malléable, directe et gaie, charmeuse aussi. Charmeuse surtout. Les vieux routards des marchés parallèles l'aiment bien. Elle écoute les conversations de ses aînés en underground, découvre leur passé déjà chargé, exerce à leur encontre ses talents d'imitation : le disque préféré de celui-ci, le livre pieux de celle-là, les manières de tel autre. Et pour s'ôter tout problème, elle se met à fumer un joint léger avant le travail.

L'été venu, Bénarès au bras d'un Berlinois relax. Des shilums par cageots. Et les plages, les plages, l'herbe quotidienne. Le Berlinois l'étourdit par son énergie comme par sa culture : elle retrouve un papa en or.

Paris. Le travail retrouvé en devient maussade : « Pourquoi téléphoner à ce débile quand on peut changer le monde ? » Catastrophe, le papa retrouve son synthetizer ! Elle le remplace par cent projets avortés qu'il aurait sans doute, lui, menés à bien : architecture fantasque dans un appartement de l'avenue Mozart saccagé en une semaine, brouillons de communautés, light-shows vite éteints dans l'œuf, poterie enfant qu'on assassine.

La culture succède au commerce : elle s'y jette deux bons mois et peut ainsi justifier son inaction par la philosophie. De la justification au prêche il n'y a guère qu'une centaine de joints : « Alors, fourmis débiles, vous continuez à prendre le métro tous les matins ? Arrêtez, je le veux ! »

L'isolement sur les cîmes vous contraint à considérer de haut le pauvre monde. Mais le système ne fonctionne qu'à condition de ne plus jamais redescendre. Ce qu'elle fait.

« Comment vas-tu ?

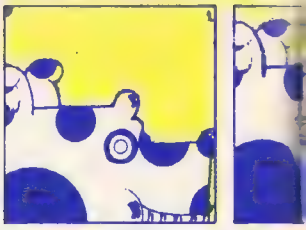
— Eeeh, bientôt minuit, l'heure de la comète !

— Quel âge as-tu ?

— J'adore le lilas. »

Ouverte à toutes les influences, pour une heure ou deux, elle s'abandonne. Trois ans pour redevenir bébé.

Le joint sifflera trois fois



Les bourgeois de 1930 monopolisaient la cocaïne. L'herbe ou le hasch ne sont plus un luxe, l'ouvrier et le bidasse les partagent avec l'artiste et le psychologue. En même temps que les usagers, les motivations de la défonce se sont multipliées : tel cherche l'oubli, ou plutôt la distanciation d'un réel imbécile, tel nourrit sa créativité, tel fait comme les copains. Autant de joints, autant de trips, même si la tendance, avec l'apparition massive sur le marché du lourd marocain, est aujourd'hui au nivellement par le bas, l'abrutissement pas même béat.

Jeannot, 20 ans, deale depuis deux ans, il a vendu de l'herbe à trente balles le gramme chez Castel et aux journalistes de R.T.L. La défonce frimeuse des minets dorés ou l'agressivité suicidaire du zonard l'attristent.

« Aujourd'hui le trip le plus répandu, c'est l'écrasement, on se tasse dans son coin. Il y a trois ou quatre ans j'ai connu des types qui avaient des défonces merveilleuses, qui ne s'isolaient pas de la réalité. C'étaient les premiers freaks, beaucoup plus sincères qu'aujourd'hui. A l'heure actuelle tout le monde se mêle de tout le monde. »

René appartient lui aussi à un grand collectif : cette communauté fraternelle mais déchirée par des tensions cachées qui s'appelle la **caserne**. Un exemple curieux.

« Je me défonce tous les jours, sans aucun problème. Bien sûr il faut planquer mon herbe, ne pas en parler autour de moi. A part ça je suis tranquille, je fume le soir, dans mon lit.

— T'ais l'odeur ?

— Tu sais, il faut connaître pour savoir ce que c'est, pour peu que tu rajoutes un peu d'Amsterdamer..

— Tu en as connu d'autres qui fumaient ?

— Je ne cherchais pas trop à savoir. Prudence. Puis je me suis rendu compte que dans certains coins il y avait des odeurs qui traînaient : alors on a fait quelques rapprochements. En fait personne ne peut vraiment se rendre compte si tu as fumé, tout le monde a l'air un peu abruti. La différence, est à l'intérieur.

« Au début, cela m'a surtout servi à ne pas réagir trop violemment, à me poser en spectateur ; par exemple avec un copain nous imaginions — cela ne te semble peut-être pas drôle, mais ça l'était — que nous étions dans un hôpital psychiatrique ; les gradés deviennent des médecins, nous étions en pyjamas, etc. Et on a même réussi à faire rentrer d'autres gars dans notre jeu et peu à peu la discipline s'en est ressentie ; nous avions des suites de délires, au lieu de descendre au rapport au cinq minutes on mettait une demi-heure et si un gradé gueulait on le regardait l'air hébété, il ne savait plus quoi faire. »

Roland est limeur-ajusteur dans un petit atelier près de la Porte d'Orléans, il connaît la noria des verres au petit bistrot, Ricard et Beaujolais, et ça ne le passionne guère. Alors :

« — Tu fumes beaucoup ?

— Non. A peu près une fois par semaine. Le plus souvent pour écouter de la musique.

— Tu en as parlé à tes copains du boulot ?

— Deux ou trois c'est tout, parmi les plus jeunes. Ils s'en foutent, mais ne me condamnent pas.

— Et les autres ?

— Je préfère ne pas leur en parler. Ils ne me reprocheraient rien, mais se moqueraient un peu de moi et me traiteraient de pédé : pour eux, c'est la même chose.

— Tu as déjà bossé défoncé ?

— Oui, quelquefois, parce que je m'étais réveillé de bonne heure. Mais je veux plus le faire car je travaille très lentement.

— La défonce ne t'a pas introduit dans d'autres milieux ?

— Non, simplement je revois ce copain qui m'a initié et qui est toujours avec une bande d'étudiants. Mais je ne suis pas très bien avec eux.

— Tu y prends goût ? Tu vas continuer ?

— Non, ma fiancée est absolument contre et je vais bientôt me marier. »

Andrew Z... est peintre, il a plané avec Burroughs et Ginsberg sous les arcades de Tanger la magnifique. Qu'il évoque le Maroc ou sa peinture, il reste inébranlable sur un point : créativité, beauté et kif sont compères comme les doigts de la main !

« Le kif est partout présent dans la culture marocaine et surtout dans les arts populaires. Toute la décoration : céramique, petites bizarreries, maquillage. La mosaïque et le stuc des portiques arabes d'Andalousie vibrent de kif. Et la musique ! Elle sortait des bordels, les drames d'amour et les conspirations qui se tramaient chez les filles étaient repris musicalement par les rythmes de musiciens fumant comme des cheminées. Je tenais un café, dans les années cinquante, le meilleur orchestre du pays y jouait. Dans la salle, le coin des musiciens était isolé par un rideau de fumée épouvantable, un véritable voile qu'il fallait traverser.

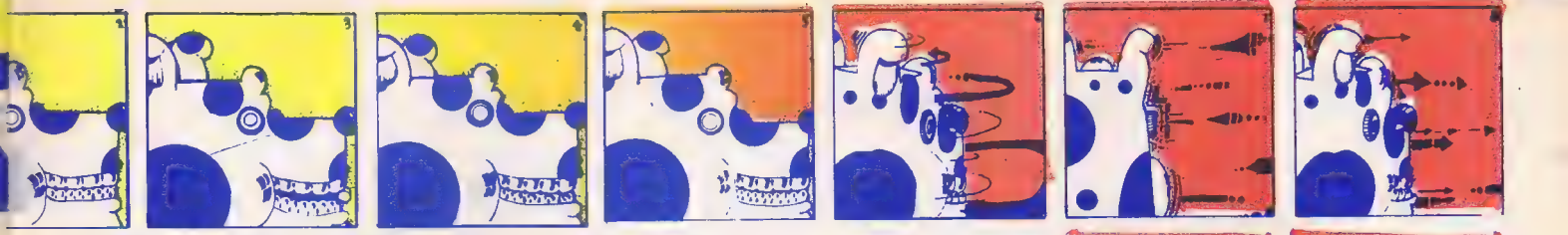
« La colonisation française n'a guère touché à cette culture, le désastre date de l'indépendance, en 1956. La jeunesse marocaine et les classes supérieures, avides de copier les Occidentaux, s'est mise au whisky, méprisant le kif, cette substance tout juste bonne pour le bas peuple ou les arriérés. Quand j'ai quitté Tanger l'an dernier, il fallait se cacher pour trouver du kif. La merveilleuse indulgence des Marocains a succombé devant cette marée hippy qui a répandu des drogues nouvelles et empoisonnées dans leur jeunesse. Il faut dire qu'à la fin des années cinquante, la plupart des jeunes Marocains qui ont rencontré la génération beat ont été détruits par l'héroïne : morts en prison ou d'overdose, ou végétant dans les asiles..

— Vous peigniez **avant** de fumer ?

— **Avant**, c'est quand ? Je fume pratiquement tous les jours depuis 1935. La première fois, ça s'est passé en Grèce, avec du kif. A l'époque, la mode était à la cocaïne, la société élégante la dégustait à la petite cuillère. Bien sûr, j'ai essayé autre chose que le kif, mais je n'ai jamais été addicted. Je n'aime d'ailleurs pas l'opium qui retranche du monde extérieur, qui met **dedans** au lieu de mettre **dehors.** Tout le contraire de ce qui me plaît dans la vie. Le haschisch en revanche avive une perception sérielle du monde : la répétition, la continuité, prennent le pas sur l'objet en soi. Une expérience facile à faire : vous sortez de votre lit le matin, vous vous mettez en face du mur blanc de votre chambre, que voyez-vous ? Un mur blanc. Fumez avant et des tas de choses apparaîtront dans le grain du plâtre, l'épaisseur de la pierre, des constellations agitées. Même ce briquet, là, devient beau, ou curieux (rires). Mais dans ma peinture, il est impossible de savoir ce qui vient de l'influence du hasch.

— Fumer n'a jamais eu sur vous d'effets négatifs ?

— Des pertes de mémoire parfois, mais le vieillissement peut aussi bien en être la cause. Mes amis s'étonnent d'ailleurs de la précision de mes souvenirs. Et puis, en ce domaine, pas d'excès possible. Comme pour le sexe, il existe une limite physiologique, l'envie disparaît toujours à un certain point. Je demande : est-il possible de **trop** fumer ? »



Reste le terrifiant et l'infranchissable : le flip. Le flip, pour Martine, trente ans, psychologue et militante au M.L.F., naît de la transgression de l'interdit. Fumer l'infantilise, et la re-naissance au monde des « gens » est décidément intolérable.

« — Tu as fumé trois ou quatre fois et dans l'ensemble ça s'est très mal passé. Comment t'expliques-tu ?

— Je crois que le fait même de fumer m'angoisse. Cela reste pour moi quelque chose de fondamentalement interdit. Je peux très bien l'analyser, en rire, rien ne change : j'ai peur d'être punie si je fume et du coup je me punis. Je n'ai pas droit au plaisir, voilà. J'ai essayé d'approfondir : je suis terrifiée par tout ce qui peut à un moment ou à un autre me faire perdre le contrôle de moi. Je n'ai aucune confiance dans ce vide que d'autres recherchent. Qui m'a interdit ce plaisir ? Qui me le permettra à nouveau ? Je ne le sais pas.

— Mais que se passe-t-il dans ta tête, quel est l'effet immédiat ?

— Très curieux. Je sens ma tête se peupler de propositions logiques et métaphysiques qui se multiplient, me font éclater. Je ne peux pas faire autrement que de chercher à comprendre des problèmes qui n'ont pas de solution : Socrate est un menteur, Socrate dit qu'il est menteur donc il dit la vérité... C'est la forêt vierge, il en sort dans tous les coins comme des miroirs, je ne sais plus ce qui est vrai ou faux, cela me terrorise. Avec en toile de fond cette conscience que tout ce que je pense est sujet à caution.

— Physiquement ?

— Même chose : la confiture, la bonne bouffe, plus rien n'existe : j'ai peur du poison, les choses ont le goût de la mort. »

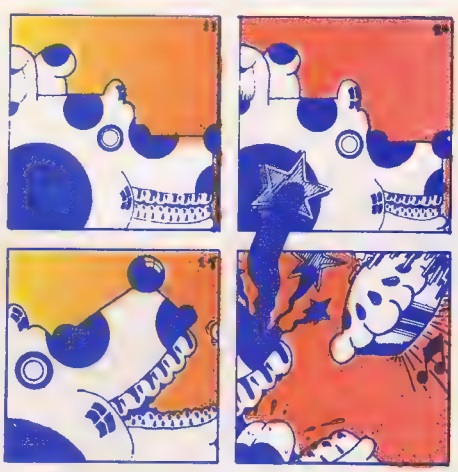
Flip, flip, flip, hourrah !...

Il se produit en général les premières fois où l'on fume. On ne supporte pas d'enfreindre un tabou ou l'on plonge dans les déséquilibres de sa propre conscience habituellement refoulés. Le Flip peut être riche d'expérience si l'on se décide à en faire vraiment l'analyse, une triste expérience si l'on n'arrive pas à l'assumer.

Le Flip peut être illusoire : un ami à nous a flippé parce qu'il avait lu dans les livres que la « drogue » engendrait des manies suicidaires : ayant fumé un soir un peu abusivement sans en connaître l'effet, le voilà qui s'interroge sur quelques pulsions profondes du genre « qui suis-je ? » et, se remémorant ce qu'il a lu, conscient de l'origine de ce souvenir, mais sans pouvoir non plus l'éliminer, il se dirige vers une fenêtre et scrute le trottoir. Il a peur car on ressent, dans ce cas, les moindres hypothèses. En même temps, il n'a aucune envie suicidaire. Pourtant il flippe, car cette sensation illusoire — sait-on jamais ? — elle est peut-être réelle, en fait. Intéressante question que ce débat ancien. Un vieux freak aurait ri.

Le Flip peut être le reflet d'un conflit interne, d'une division ou d'une immaturité du moi, ou l'expression de craintes sociales refoulées (voir bande dessinée p. 22-23). Un écrivain, arriviste qui a gagné durement de solides diplômes universitaires, s'accomplit dans le théâtre, partage sa vie entre plusieurs personnes, avec méthode, surcompense apparemment une enfance malheureuse : ayant fumé, il déclare : « Je n'aurais pas dû, c'est horrible, je vais être malade. » La maladie du tabou, le souvenir de ce qu'on doit faire, des claques de l'enfance, il faut être sage, arriver, etc.

Bref, voilà qu'il a besoin d'être materné, sécurisé, voire grondé. Une demi-heure après, toute conscience envolée il arpente les rues, en pointant le bras vers les gens, statue du commandeur sans pitié. On doit le **plier** pour le rentrer dans la voiture. Il n'est plus là ; il s'est enfui devant la vilaine action. Il se rentre



le pouce dans la bouche, les larmes coulent sur ses joues. On ne peut lui parler. Il ne répond pas. Ou lorsqu'il sort de sa prostration c'est, en enfant de trois ans, pour répéter tout ce que tu lui dis. Ça va ? Ça va ? Alors ? Alors ? Le feu est rouge, le feu est rouge, etc. Ce n'est pas son premier flip, il se refuse à l'assumer, à réfléchir sur ses motivations, l'origine de son ambition, cette trajectoire qui doit le mener, à tout prix, au succès social pour recevoir une récompense de son papa. Il va passer sa vie comme un examen. A cela rien de grave : une bonne nuit arrangera tout.

Le Flip, c'est aussi la parano : voilà le super papa, monsieur le gendarme, monsieur le juge. Ici la répression est plus grave qu'il n'y paraît, elle favorise le déraillement : c'est peut-être son objet. Cela dit, le Flip reste rare. Quelle qu'en soit la cause, toute perte du contrôle absolu que nous exerçons sur nous-mêmes révèle le domaine secret du refoulé. On appelle ça une psychanalyse. De toute façon quand le Flip arrive, c'est souvent aussi un malaise physique qui se calme avec l'affection d'un ami : consoler les gros chagrins, parler de petites fleurs, donner de la tendresse, essayer d'ouvrir les gens sur les bons aspects des choses, comme un enfant qui sort d'un mauvais rêve, ou une vieille dame angoissée.

LE DOCTEUR ANTI-FLIP

Claude Olievenstein s'est spécialisé dans le traitement des toxicomanes : une expérience difficile, ouverte, l'envers souvent sinistre de la fête psychédélique. Il guérit ceux qui veulent vraiment l'être et sait ce dont il parle — ce qui en ces matières reste hélas rare dans le milieu médical. Il reçoit à l'hôpital Marmottan (17, rue d'Armaillé, Paris (17e), 380-44-79) et garde à l'abri de la Préfecture les confidences et le nom de ses consultants.

Actuel : Un professeur de New York, Nahas, a récemment affirmé que l'usage de l'herbe affaiblissait les défenses immunologiques. Qu'en pensez-vous ?

Olievenstein : Avec tous les produits pharmaceutiques, même l'aspirine, la même conséquence est à redouter. Tout dépend des doses employées et de l'organisme qui reçoit. Vous savez, tous les travaux scientifiques sur le chanvre sont à la fois contradictoires, discordants et peu convaincants. Par exemple, le danger génétique de l'herbe, souvent évoqué, me paraît dérisoire. Aux Etats-Unis, douze millions de personnes fument. Certaines d'entre elles ont des enfants majeurs qui ont eu eux-mêmes des enfants. Toutes les générations se portent bien et ne présentent pas plus d'aberrations chromosomiques que les descendants des non-fumeurs. Mais fumer du chanvre, c'est encore sauter dans l'inconnu. Même les peuples où l'utilisation du chanvre est séculaire sont de piètres cobayes. Comment faire la part des choses entre les effets du chanvre et d'autres facteurs comme la malnutrition ou le manque d'hygiène ? C'est d'autant plus difficile qu'il existe au moins soixante-dix variétés de dérivés du chanvre, sans compter les mélanges purs ou impurs.

Actuel : Faut-il vraiment différencier tous ces produits ?

Olievenstein : On ne peut pas mettre toutes les herbes dans le même sac. Le « pot » qui est utilisé par les Américains donne une claque dix fois moins forte que la colombienne qui circule à Paris. Personne ne fume de la marijuana en France. Le produit le plus utilisé est le kif marocain. Mais d'autres substances circulent, et des plus douteuses. Paris connaît actuellement une variété d'herbe colombienne coupée d'amphétamines ou de cocaïne. La plupart des herbes orientales contiennent de l'opium, de la datura, de la noix vomique, de la jusquiame. Et le « Black Bombay » est un cocktail à base d'opium. De tels produits présentent des risques de dépendance. Je me souviens d'une fille, trafiquante chevronnée pourtant, qui s'était faite accrocher par de la colombienne. Elle présentait tous les symptômes du manque et ne comprenait pas ce qui lui arrivait.

Actuel : Beaucoup de fumeurs viennent-ils se faire désintoxiquer à Marmottan ?

Olievenstein : Non, à 98 %, nous recevons des gens qui se piquent ou qui utilisent des « downers », c'est-à-dire des barbituriques ou des dérivés de la méthaqualone.

Actuel : Tous vos malades ont commencé par fumer.

Olievenstein : Oui, mis à part certains drogués de Marseille qui se sont directement branchés sur l'héroïne, tous ont fait leurs premières défonces avec du chanvre. Mais les fumeurs de hasch ne deviennent pas tous des héroïnomanes ! Sinon, la France compterait deux cent mille toxicos. L'escalade n'est qu'un épouvantail agité pour effrayer les familles. En fait, les effets de l'herbe varient du tout au tout, en fonction de la substance employée, de la personnalité du fumeur, et du moment socio-culturel. Les gens qui flippent avec l'herbe auraient flippé avec toute autre substance interdite.

Actuel : Un jeune aujourd'hui doit fumer pour être accepté par un autre groupe que sa famille.

Olievenstein : C'est vrai. Dernièrement, une fille, qui résidait dans un foyer de

Drôle de stick

L'ampleur du phénomène affole les défenseurs de l'ordre. Rassurant comme un épouvantail, M. Marcellin parle de vingt mille intoxiqués. Allons donc : les tâteurs de joints se compte par centaines de mille. Hôpitaux et prisons n'y suffiraient pas. Alors on tape dans le tas, au hasard. Si le moins de vingt ans chevelu reste bien le gibier de choix des rabatteurs de la P.J., on voit s'agiter dans le panier à salade d'étranges personnages au-dessus de tout soupçon.

En décembre dernier, trois sergents aviateurs sont arrêtés à Ambérieu : ils fumaient dans leur chambrée. Une femme de 45 ans, maire de Barret-de-Lioure, un village de la Drôme, est écrouée depuis le 23 décembre à Valence : elle vendait du hasch aux hippies de la région dans l'arrière-boutique de sa nougaterie-pâtisserie. Autres fumeurs d'élite arrêtés : un ancien C.R.S., une avocate de Nice, et une institutrice de Niort. L'herbe déferle hors des terrains vagues de la société et la répression perd son meilleur alibi : le chanvre n'est plus l'apanage du marginalisme décadent, malgré les louables tentatives de la presse pour présenter tout fumeur comme un truand ou un assassin en puissance.

La police veut bien faire mais manque parfois de moyens. Un seul chien Labrador, renifleur d'herbe, pour l'ensemble du territoire. Le médor des narcotiques est en plus, comme tous ses congénères, incapable de travailler plus de trois heures par semaine. Mais, faute de bêtes, les hommes sont là. En quatre ans, la brigade mondaine anti-drogue est passée de sept fonctionnaires à plus de deux cents. Les douaniers s'entraînent à détecter les valises truquées. « Un très gros effort est fait pour former des spécialistes capables de repérer les valises à double fond », écrit sans sourire L'Aurore.

Depuis la fin de 1972, les vingt mille gardiens de la paix ont été éveillés aux choses de la drogue à l'aide d'un joli opuscule bleu. « Une substance suspecte, certains médicaments, des débris d'emballage, une pipe, des marques suspectes ou des abcès sur les mains, les bras, les jambes, un comportement d'ivresse alors que l'alcootest est négatif, des mots d'argot doivent éveiller votre attention », leur précise-t-on. « Il ne faut non plus jamais s'aviser de goûter, même en petites quantités, les substances découvertes. Ce test est inutile et dangereux. Il peut même être mortel. »

De sages et efficaces conseils. Durant le premier trimestre de l'année dernière, 418 usagers ont été interpellés — environ trois fois plus qu'en 71 — et 1 362 kg de cannabis saisis. Mais la police est naturellement vantarde. Les douaniers d'Orly se sont mis en grève en décembre 1972 pour le faire savoir : selon eux, trois-quart des saisies seraient faites en inspectant simplement les valises des voyageurs et non lors d'opportunes perquisitions policières.

Au-delà de ces querelles de famille, la répression anti-herbe compte de superbes envolées humanistes. Du libéralisme et une bonne conscience à peu de frais. En avril dernier, une circulaire du ministère de l'Education nationale recommandait aux proviseurs d' « éviter de créer le mythe de la répression. Le fait, par exemple, d'exclure de l'établissement un élève convaincu d'user de la drogue peut entraîner des conséquences graves pour l'adolescent en cause ». Les mêmes conseils de tempérance ont été donnés aux parents par le gouvernement. S'ils découvrent que leur enfant se drogue, ils doivent éviter de dramatiser la situation et aller voir leur médecin de famille. Le refrain, déjà entonné par la loi du 31 décembre 1970, est bien connu : le petit fumeur est plus un malade qu'un délinquant, les médecins le choieront dans l'anonymat. Les tartuffes jouent au ping-pong, M. Marcellin renvoit la balle à son collègue de la Santé. « On se hâte de se débarrasser du problème en le médicalisant ou en le pénalisant », note M. Susini, commissaire divisionnaire de la police nationale. Le petit fumeur n'est pas un malade. Les rares cures de désintoxication, prescrites par les tribunaux aux fumeurs de bonne famille, se réduisent à de navrantes formalités paperassières et font la hantise des médecins de Marmottan. Comme le note toujours M. Susini, « entre la biochimie et la morale pénalisée, s'étend toute la complexité des

jeunes travailleuses près de la Porte de Picpus, est venue nous voir : elle se croyait anormale parce que toutes ses camarades se défonçaient alors qu'elle refusait de le faire. Mais attention. L'herbe n'est pas la seule « défonce ». L'alcoolisme se développe de plus en plus chez les jeunes. Au cours des « boums », ils avalent des barbituriques et du whisky et rêvassent près de la chaîne stéréo. A Marmottan, nous connaissons bien, depuis un certain temps, les comas du samedi soir. De même, rue de La Huchette, l'alcool se boit de mieux en mieux : le climat du quartier a changé, il est devenu plus violent.

Autre point capital : la « défonce » en elle-même, et pas seulement celle au hasch, s'est prolétarisée et même sous-prolétarisée. Auparavant, les bandes de blousons noirs vomissaient les mecs qui se défonçaient. Maintenant, à la Porte Brancion, à Guy-Moquet, à Barbès, tous les types s'éclatent. Et un phénomène nouveau apparaît : la rencontre de la drogue et de la violence. L'herbe est chère et touche maintenant des milieux relativement pauvres. Un gros fumeur a besoin de trente à cinquante francs par jour. Alors, il est parfois plus facile de frapper que de payer. Les Hell's Angels ont fait une descente à Marmottan, à trois heures du matin, armés de badines.

Actuel : Quelle est la situation en province ?

Olievenstein : L'herbe, après Paris, s'est implantée partout. Je ne connais pas de petites villes où l'on ne fume pas.

Actuel : Pourquoi, selon vous, cet étonnant envahissement de l'herbe ?

Olievenstein : La jeunesse a un nouveau statut. Les types sont à la fois plus lucides et plus fragiles. Ils savent qu'ils peuvent accélérer le rythme de leur vie. Le satellite, la moto, l'électronique, tout s'emballe et pourtant ils doivent passer par chacune des étapes : être un nourrisson, un enfant, un adolescent et enfin un adulte. Pour eux, la drogue permet de débrayer et de passer d'un coup à une autre vitesse, hors de l'un des statuts pré-établis. Mais on file dans le futur ou on piétine dans son passé.

La « pop » est comparable à l'herbe. Elle est sauvage et archaïque, et, en même temps, prémonitoire et psychédélique. C'est la tribu ancestrale et l'annonce futuriste d'autre chose. L'herbe et la pop se recoupent très bien. La première permet d'individualiser les sons et les rend plus aigus, plus morcelés. Et la pop est justement une musique éclatée, qui n'est ni synthétique ni élaborée comme le jazz. La drogue et la pop sont les deux armes idéologiques et esthétiques de plaisir et de culture que se donnent les jeunes pour essayer de survivre.

La drogue est un chemin tout tracé pour une génération ébranlée. Les quatre-vingt mille héroïnomanes ou cocaïnomanes recrutés parmi les poilus de 14 l'ont déjà emprunté. Tout comme les mineurs anglais qui sniffaient de l'éther et avalaient des grains d'opium à la fin du XIXe siècle.

Actuel : Comment frappe la répression ?

Olievenstein : En nuances. A Paris, il y a une brigade des stupéfiants entraînée et qui connaît son métier. Elle fait la part des choses, s'intéresse au gros gibier et arrête rarement le petit fumeur. Il y a même une certaine tolérance : allez au Golf Drouot durant le week-end ou à un concert pop, ça sent le hasch. Et personne n'intervient. Au niveau du prétoire, c'est la même chose : dans les grandes villes, s'il y a un magistrat spécialisé, une tolérance s'installe et le fumeur arrêté alors qu'il portait une faible quantité est le plus souvent mis sous contrôle médical.

Dans la moyenne banlieue et les petites villes de province, en revanche, la situation se complique. L'herbe y est vraiment le diable. Et des adolescents ou des mômes vont parfois en prison parce qu'ils détiennent quelques grammes d'herbe.

Actuel : Ne vaudrait-il pas mieux légaliser l'herbe ?

Olievenstein : Je ne le pense pas. Mais je ne me range pas non plus dans le camp des répressifs. Je suis contre la pénalisation de l'usage de l'herbe, que ce soit par la prison, le contrôle judiciaire ou les cures de désintoxication. Je suis même contre la prise en charge médicale des gens qui fument, sauf lorsque le hasch sert de révélateur à leurs propres problèmes.

Actuel : la légalisation se prépare doucement aux Etats-Unis.

Olievenstein : Il est compréhensible que le capital et les grandes marques de cigarettes souhaitent mettre la main sur l'herbe. Elle pourra d'ailleurs peut-être jouer le rôle d'une soupape de sécurité pour les conflits sociaux, affectifs, sexuels, ou même idéologiques, d'un certain nombre de gens. J'imagine très facilement une société qui interdirait l'herbe du lundi matin au vendredi soir, et programmerait la défonce pour le week-end.

phénomènes sociaux ». Les magistrats, eux, simplifient à l'extrême. La détention préventive est fréquente pour les fumeurs sans « garanties de représentation — c'est-à-dire sans travail et sans domicile ». Le dealer écope de peines d'emprisonnement ferme. Et vogue la galère. On peut toujours lancer un petit voilier comme le « Bel Espoir » sur la grande mare de la répression.

La logique, on le sait, n'a jamais été une vertu chez le législateur. M. Pompidou fume, oui, mais des Winston, d'autres roulent sous la table lors de banquets officiels, inutile de s'étonner, de multiplier exemples et contradictions : c'est comme ça. Plus étrange est cette chappe de silence, cette complicité tacite dans la réprobation officielle qui règne chez les professionnels du non-conformisme. N'auraient-ils jamais tâté du chanvre ? Seraient-ils incapables de faire la différence entre l'eucalyptus et la marijuana ?

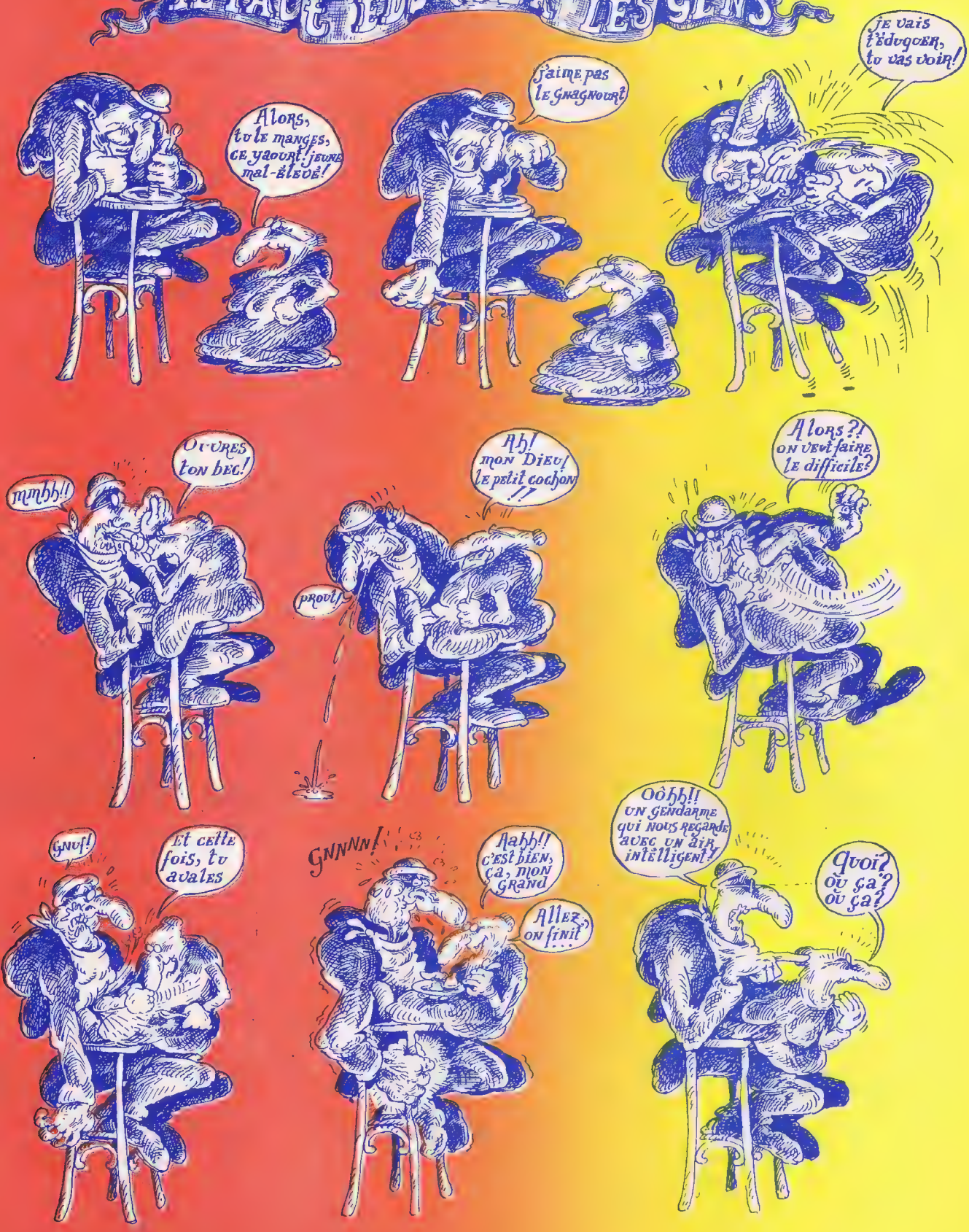
Tandis que Jean-Louis Bory affirme avec courage le droit à l'homosexualité devant dix millions de téléspectateurs, tandis que Simone de Beauvoir se réjouit de figurer dans la catégorie historique et flatteuse des salopes, militantes de l'avortement libre, quelle grande voix, à l'abri de sa notoriété, stratégiquement défendue par une chaire universitaire ou une dizaine de volumineux ouvrages, osera dire publiquement qu'au petit matin ou le soir, à l'instar de quelques dizaines de milliers d'honnêtes citoyens, il glisse quelques feuilles magiques dans sa pipe ou égrenne son quignon de népalais sur du papier à rouler, qu'il n'en ressent ni crainte ni honte, mais qu'en revanche il voit monter en lui une certaine colère à l'idée qu'Yves, à Limoges, ira, lui, passer en prison quatre mois de sa vie de garçon de vingt ans, pour dix-sept grammes de haschisch maladroitement dissimulés dans son slip ?

Non à toutes les répressions, disent-ils, mais risquer d'être traité de drogué, c'est trop. L'establishment est devenu un mot bien français alors que le bon sens cartésien s'est réfugié en Californie ou en Hollande. Verra-t-on ici, car après tout la loi de 1901 l'autorise, une association pour la légalisation de l'herbe ? Malgré son ampleur — de Marcellin à l'extrême gauche — le front commun de la répression ressemble étrangement à cette ligne Maginot, qui loin d'enrayer l'offensive, ne servit qu'à la déplacer sur d'autres points, infiniment plus dangereux : ici, la colle ou les détachants, ou l'héroïne ; — à Nantes, un garçon de vingt ans en est mort aux premiers jours de 1974.

John Demago.

Me Maurice Fillette, son avocat.

IL FAUT EDUQUER LES GENS



Le plan a réussi
allons voir ça avec nos yeux.
Enfin débarrassé de ma persécutrice. À moi les joies des confitures!
Damnation! me voilà trahi par une peau de banane
SPLATSH
Par le diable, qu'est-il arrivé? Tu t'es fait mal?
Non, non, au contraire
Tu m'as encore désobéi! Allez!.. au coin!
Non mais! qui c'est qui commande
VIVE LE ROI
Moralité: les gens désobéissants sont toujours punis.
F. Maire

LES LECTEURS

Eh bien voilà, c'était pas la peine de pleurnicher qu'il ne se passe rien dans ce beau pays, de baisser les bras dès la première peau de banane. Dans la boîte aux lettres d'Actuel ce mois-ci, plusieurs lettres de gens qui ont gardé le punch, qui commencent à construire quelque chose et qui voudraient bien partager. Le capitalisme flippe, les usines dérapent, les bagnoles manqueront bientôt de vitamines. Reconstruisons à côté, pas le palais de Cendrillon, on n'en a rien à foutre, mais la chaumière du Petit Poucet, c'est déjà bien pour commencer. Bonne année les communautés !

A parents marginaux, bebes freakies : si la création d'un réseau de solidarité pour une action éducative marginale vous intéresse, écrivez à Benoît Coignaud, 83, avenue du Général-de-Gaulle, 92 Neuilly. Des parents qui refusent l'école actuelle essayent de réunir du fric, des locaux, où les gosses puissent se retrouver. Avec, comme projet à terme, la création de centres d'éducation, animés par des équipes compétentes, une école parallèle quoi. Des réunions ont déjà eu lieu chez Lucile et Michel Perrot, rue O.-Allaire, Pavillon « Le Buisson », Saint-Léger-en-Yvelines. Tél. : 486-30-10.

Ah ! la vie paisible à garder les chèvres assis au pied d'un arbre ! Suffit Rousseau ! Lève-toi, regarde le monde, ouvre les yeux ! Ne te rasseois et ne sucre ton brin d'herbe que lorsque ton frère sera heureux !

Bon, assez chouette les potes, les deux encarts dans le dernier numéro, en ce qui concerne les adresses marginales en Charente, ça a été au poil. Beaucoup sont venus nous voir pour des adresses peut-être qui étaient à la porte de leur maison. Enfin, il faut pas critiquer. Pour les renseignements sur l'élevage des chèvres, c'est dur. La plupart des gens disent : « Je m'intéresse à l'élevage, dis-moi tout », putain les mecs et les nanas, rien à en tirer.

Alors, on les fait patienter. On va profiter de quinze jours de calme pour essayer de mettre au point quelque chose, une brochure sur l'élevage des chèvres en communauté la plus écologique possible.

Ce projet de village se construit petit à petit ; déjà six à huit adultes et trois enfants de sûr. Ce village, on compte l'implanter déjà dans une région où il y a d'autres communautés afin d'« essayer » (jusqu'à présent ça n'a guère marché) : l'entraide dans les gros travaux, le troc et les réalisations telles qu'« école parallèle ».

A.-M. et J.-C. Bastos
1, rue Paul-Gaugin
45000 Orléans.

Pour changer la vie, et quand on vit avec deux enfants, on ne peut pas se permettre de partir dans une communauté, comme ça, parce qu'on en a ras le bol.

Pour s'en sortir, il faudrait que des ou même deux familles avec enfant (c'est important pour l'équilibre de celui-ci) se retrouvent pour se donner les moyens de faire quelque chose.

Mais pourquoi chercher tout de suite une ferme avec beaucoup de terrain, au départ, un potager assez vaste suffit pour l'autoconsommation et, par la suite, il y a toujours moyen de s'agrandir au fur et à mesure des besoins. Pourquoi ne pas travailler à l'extérieur à tour de rôle, selon les possibilités et à mi-temps. Il faut faire du fric pour se donner des chances de réussite.

Quand on a des gosses, on ne peut les sacrifier pour instaurer une société nouvelle mais on n'a pas le droit non plus de laisser le système actuel les déformer. Avoir des gosses, c'est prendre la responsabilité de les éduquer pour en faire des hommes, pas des robots. La communauté groupant des familles avec des enfants est le meilleur moyen pour y parvenir, pour contrer le « savoir » de la société.

Sur le plan pratique, les familles se trouvant dans des villes de province sont les mieux placées pour rechercher une barraque. Nous sommes à Besançon et dans la région il y a possibilité de s'installer, il n'y a pas que le sud et la nouvelle culture doit se répandre partout. Que les familles intéressées nous écrivent, même pour une installation dans une autre région, on verra sur le tas.

Odette et Jean-Claude Vuillaume
58, rue de Chalezende
25000 Besançon

Xavier Soneck, dont nous avons publié dans le dernier numéro une lettre rendant compte d'une réunion intercommunautaire tenue à Metz, nous a écrit pour dire qu'il a reçu tout plein de courrier, que c'est formidable et tout. Il envoie les précisions suivantes :

Nous sommes une petite équipe et nous ne cherchons pas à créer quelque chose de plus vaste, ni à « recruter ». Simplement, nous avons des tuyaux pour aider les groupes et communautés à bouffer.

Nous pouvons procurer du travail au groupes ou communautés :
— Centre de dépannage en électricité, plomberie sanitaire, maçonnerie, menuiserie.
— Publicité : manutention d'expédition (enveloppes, adressages) à domicile — dessin publicitaire.
— Groupe show : groupe à former de musiciens, danseuses gymniques, présentateurs-vendeurs, mannequins capables de show-vente. Nous procurons des contrats à ce groupe, en saison pour des shows touristiques (hôtels, villes, plages, fêtes) ; hors saison pour shows commerciaux, bals de village, mariages, etc.
— Réseau de vente : travail pour représentants et représentantes pratiquant la vente professionnelle aux magasins — vendeurs et vendeuses organisant des équipes de vente directe.
Tous travaux conçus pour permettre une vie communautaire et un travail communs.

Nous pouvons assumer la vente des produits fabriqués par les groupes ou communautés dans les articles suivants :
— Elevage : 1) Lapins de boucherie ; 2) Diverses bêtes à fourrure.
— Travaux « à domicile » en sous-traitance pour différentes usines de mécanique, de tissus, d'électronique, etc.
— Création et réalisation des vêtements dits « hipples » en tissus africains et asiatiques, conçus en groupe. (Exclus bagues, bijoux, colifichets), peintures décoratives de meubles dits : « meubles peints ». (Si vous envisagez d'autres productions, nous consulter.)

Nous possédons des listes de terrains, maisons et ruines pour groupes ou communautés à des prix intéressants.
Nous nous chargons de trouver des crédits pour paiements échelonnés.
— Terrains et maisons dans le Gard, l'Aveyron et l'Ardèche.
— Terrains et ruines en Lozère, en Cévennes.
— FORMIDABLE ! Dix hectares maraîchers, prés et bois en bordure du Lot (avec 800 mètres de rivage devant plan d'eau permettant voile et ski nautique). Quatre bâtiments permettant logement de 60 personnes. Utilisable pour exploiter camping-caravaning très rentable en saison.
Deux projets grandioses demandant des adeptes.
— Groupe désire s'implanter dans grand terrain permettant exploitation d'un camping-caravaning en saison ; d'hébergement de convalescents hors-saison — élevages complémentaires en toutes saisons.
— Groupe désire créer centre de repos pour « inquiets » et « dépressifs » dans climat communautaire, avec techniques de libération de l'esprit par mime, réunions de groupe, etc.
Pour aider au démarrage des groupes et communautés.
Nous procurons des « jobs » salariés provisoires dans la région, permettant ainsi à certains membres des groupes de ramener un salaire capable de faire vivre le groupe en attendant que la communauté subsiste de sa propre production.
AVANT TOUTE DECISION : Il faut se mettre en rapport avec nous pour étudier le problème. Notre activité est uniquement consacrée à aider les groupes et communautés désireux de « vivre autrement ».

Xavier Soneck,
2, rue Boucarie,
30700 Uzès.

AUX LECTEURS

ENT

ET VIVE LA LOI ROYER !

Saint-Quentin : une ville où l'on s'occupe de nos enfants. Et surtout, venez à l'école, car, dans ses baraquements préfabriqués, c'est là que se trouve la S.E.S., ou Section d'Education Spécialisée. Cela veut dire que, jusqu'à seize ans, on apprend ici un métier. Au choix : maçon ou menuisier pour les garçons, cuisine et couture pour les filles. Tous ces écoliers sont bien contents. Ils deviendront tous de bons ouvriers avec des enfants qui comme leur père iront à leur tour au S.E.S. pour apprendre un métier.

Ne croyez pas qu'on ait oublié l'autre sexe : usée par ses travaux ménagers, la future femme apprend aussi à peindre son son visage pour camoufler sa fatigue et son flip de la semaine. La bonne écolière, enfin, se doit de faire des « stages de formation » dans différents centres. Elle peut se retrouver dans un supermarché, à l'hôpital, dans les lingeries ou à la cuisine. On leur affirme que c'est pour qu'elles puissent, plus tard, choisir un métier. Mais le choix, comme l'enseignement, est spécialisé donc restreint.

L'opération est surtout intéressante pour le patron pour qui la main-d'œuvre est plutôt bon marché, les employés jeunes donc malléables : on peut les commander comme des enfants ! A la fin du stage, le patron fera un rapport sur la conduite de la stagiaire, elle a bien lavé le parquet, bien remplit les rayons, bien lavé le linge des malades dans les hôpitaux.

Alors, ça a été, le boulot ? Oui, papa, plus tard je travaillerai dans un supermarché, je pourrai m'acheter un T-shirt Mike Brant et monter mon ménage. Plus tard, car pour l'instant je ne gagne absolument rien !

Patrick.

Depuis février 73, nous sommes propriétaires d'une très belle ferme en Dordogne. Mon mari et moi nous nous sommes lancés à cœur joie dans sa mise en culture mais c'est dur et la solitude nous pèse beaucoup. De plus, nous rêvons de loisirs pour ne pas nous fixer et nous anéantir dans notre univers de paysans. Nous avons mis des annonces dans des journaux agricoles pour trouver un couple et bien sûr nous avons reçu de nombreuses lettres mais elles n'émanaient que de techniciens, gens bien rangés qui rêvaient « pognon », « rentabilité de l'entreprise », etc. Ecœurés, nous avions abandonné et puis voilà qu'un autostoppeur est venu partager notre vie pendant une quinzaine de jours et nous a parlé d'Actuel. Voici donc notre annonce :

Avons ferme touristique + moutons, guère de fric mais de l'espoir. Aimons paix, vie saine, artisanat, enfants et amitié. Sommes un couple, en cherchons un autre (20-30 ans).

Abrisat Jacques
Le Gros St-Antoine d'Auberoche
24330 St-Pierre-de-Chignac.

ON VOUS L'AVAIT BIEN DIT !

Voilà, ça y est presque, notre société de consommation est en train de s'écrouler : stagflation, crise radicale de l'énergie, pollution galopante, menaces de récession, chômage à venir, etc. Même les supertechnocrates admettent qu'il faut « réviser nos valeurs », on reparle de « croissance 0 », des conclusions alarmantes du Club de Rome, petit à petit, on en revient aux « techniques douces », à la bicyclette (vieille idée des kabouters), aux petites économies, à l'énergie solaire, etc...

Petit à petit, les technocrates ex-triomphants vont devoir se tourner vers ceux qu'ils ont méprisés et raillés, parce que maintenant ces Prométhées aux petits pieds, ben, ils sont paumés, et ils ont même la trouille : les gens vont leur demander des comptes. Sauvez-les, les Enarques !... Avant nous étions des rêveurs, des fous, des poètes de l'impossible, des indécrottables inadaptés, nos paroles étaient œdipianisées, esthétisées ou récupérées, la radicale critique sociale, inhérente à notre discours, était toujours occultée, de même que l'alternative contre-culturelle que nous proposions point par point. Bref, nous étions tout, sauf graves.

Et, maintenant, voici que nos thèmes : écologie, underground, circuits parallèles, soft technology, retour à la campagne, au corps, aux choses simples, qui ne coûtent pas (aux valeurs d'usage plus qu'aux valeurs d'échange), voilà que tous ces thèmes constituent une des réponses possibles, et surtout cohérentes, à l'extraordinaire crise qui est en train de s'abattre sur le monde occidental.

Désormais, notre responsabilité est totale : en un sens, c'est un peu chiant, nous avions raison ! Désormais, « Ils nous regardent, ils n'osent plus trop gueuler du haut de leur monde, colosse aux pieds d'argile, car celui qui apporte un salut possible à la catastrophe future, avait déjà entrevu les solutions, et souvent les avait appliquées et vécues tranquillement depuis un certain temps : ce petit marginal à l'œil doux, réconcilié avec le corps et la nature, et qui cultive tranquillement son jardin !...

Un groupe d'enseignants, lecteurs d'Actuel.

Monsieur Ubu décidément continue à faire la loi en matière d'avortement. Tandis qu'à grand coup de formules les cinq cents mâles du Palais Bourbon dissertaient — pour rien — du sort de quelques millions de femmes, le juge Roussel convoquait en son cabinet les responsables des Editions Gît-le-Cœur, coupables d'avoir publié en février 1973 une brochure intitulée « Oui nous avortons ». Pauvre loi de 1920 violée chaque jour plus de mille fois, aux dires même du ministre de la Justice qui avoue n'en pouvoir mais, enfin il se trouve bon chevalier pour te défendre ! Partisans des méthodes frappantes, les nazillons de « laissez-les vivre » ont voulu à leur façon participer aux débats : ils sont allés couvrir de grossières insultes les domiciles ou permanences des militants du MLAC. Efficacité douteuse ; les permanences se multiplient. En voici une nouvelle pour le 14e arrondissement : Anne Chabert, 4, rue de Ridder, Paris (14e).

TROIS ANS DEJA

Quel trip, les copains ! Je viens de redécouvrir **Actuel**. Eh oui, c'est ma vieille qui en avait toute une collection et, comme ça, en regardant, je vois dans certains numéros des articles consacrés au rock ! Ça alors ! Je prends, et m'enferme dans ma piaule. Numéro 10/11 : « le rock des mâles. » Non mais vous vous souvenez la photo d'Iggy (We luv heem) que vous aviez mise ? Quel pied, tout ça en écoutant le dernier disque des New York Dolls, ils ont de l'avenir les petits ! L'article n'est pas terrible m'enfin ce n'est pas grave !

Numéro 13 : article de six pages sur le Velvet Underground ! De mieux en mieux ! Numéro 22/23 : « Cockettes en goguettes » : voilà que vous parlez de la décadence ! (when I say I'm in love, you'd best believe I'm in love, l-u-v Dolls). Ça progresse ! Numéro 24 apogée d'**Actuel**. Le seul numéro que j'aie acheté, les autres sont à ma mère. « Le rock très laid », article génial sur tous les adeptes du « fag rock », sur le dieu du rock funk et violent. Le culte d'Iggy, ceux de Bowie et des Roxies sont célébrés ! Une minute de silence pour ces dieux. Après les décibels criards des Stooges et du MC 5 à Detroit, voilà les lèvres maquillées et sophistiquées de Ziggy, voilà l'atmosphère spatio décadente de Roxy, vous parlez même des Dolls dans votre article ! C'est un mec bien ce Jean-Pierre Lentin. Et même de cet inconnu, Kim Fowley.

Mon ego se dissipe dans la brume du rock et de l'électricité de David. Oh, Frankenstein ! Do you think that you could make it with Frankenstein ?

Paul « shaggy hair » Mathias.

CALENDRIER d'ACTUEL

Les jours s'en vont et viennent, sous les ponts d'Actuel coule la scène, et les spotlights musardent sur quelques pieds choisis par nous. Nous avons fait ce mois-ci une sélection serrée, nous avons éliminé beaucoup de choses, parce que nous ne voulons pas devenir un catalogue de tout ce qu'il se passe, nous préférons oublier bon nombre de trucs qui ne nous plaisent qu'à moitié, au risque d'étaler un peu nos fantasmes personnels et d'être injustes ou partiaux. Cela dépend aussi un peu de vous : envoyez-nous vos trucs, ce que vous faites, ce qu'il se passe dans votre coin, ne croyez pas que nous allons expédier chaque mois un membre de notre frétillante rédaction dans votre bled pour nous renseigner. Ce calendrier sera le vôtre — comme on dit — mettez-y-vous, n'hésitez pas à téléphoner ou à écrire, et si nous ne parlons pas de vous la première fois, ne vous découragez pas, la prochaine sera la bonne. Allez, chers petits lecteurs, en route pour de nouvelles aventures culturelles ! Wao !

Paris

Jeudi 24 janvier

CINEMA

Pourquoi en ce premier jour du nouveau calendrier ne pas vous sentir une âme de perle noire emplumée pour descendre **Les 39 marches** qui est, comme vous le savez, un très bon film d'Alfred **Hitchcock** au final éblouissant. Ce film ayant débuté à 20 heures au T.E.P., qui se trouve toujours 17, rue Malte-Brun dans le 20e, métro Gambetta, tél. : 636-79-09, il vous suffira de ne pas quitter votre fauteuil, si la faim ne vous tiraille pas trop, pour assister à la projection de **Jeremiah Johnson,** le film grandiose de Sidney **Pollack,** qui débutera à 21 h 35 précises. (On n'y voit pas trop de scènes de bouffe.)

Münchausen est un film allemand de 1943, digne représentant de ce qui se faisait dans le bon genre à cette époque. Il passe à 18 h 15 et 20 h 30 au Centre culturel allemand qui se trouve 17, rue d'Iéna dans le 16e et dont le téléphone se prénomme 723-61-21. Votre porte-monnaie s'allègera de 2 F ou de 3 F si vous avez oublié votre fausse carte d'étudiant.

Il faut dire encore que **La montagne sacrée,** film de **Jodorowsky** est une sacrée montagne pleine de bruits et de couleurs. Relisez l'article sur Jodorowsky dans le numéro 36 d'Actuel. Vous pouvez voir ce film au cinéma Gaumont Champs-Elysées I et le revoir aux cinémas Hautefeuille I et Gaumont Convention (à signaler que ce dernier le passe, hélas, en version française).

MUSIQUE

Pierre Vassiliu, Claude Engel, Bernard Lubat et le groupe **Percussion Expérience,** depuis le 18, au Cyrano pour quinze balles, à 19 h 30. De l'improvisation et des invités-surprise. C'est bien. Puisqu'on vous le dit.

Samedi 26 janvier

MUSIQUE

Back Door Jug Band qui joue du folk irlandais et anglais espère être en forme à 15 h 30 car ils vous attend à la M.J.C. de Fresnes, 2, avenue du Parc-des-Sports où il y a le téléphone, 237-63-42, et un guichet, places à 5 et 7 F.

Los Calchakis, pour leur part seront à 20 h 30 à la M.J.C.-théâtre de Colombes, 14, rue d'Orléans, tél. : 782-42-70. C'est un groupe plutôt bien connu en France. Amérique latine quand tu nous tiens...

Dimanche 27 janvier

CINEMA

L'Action-République reprend les somptueux film de Robert Fuest : **L'abominable Dr Phibes,** avec son orchestre d'automates, ses décors empruntés à dix styles différents, son tango muet, un Vincent Price défiguré et impitoyable, ses dix plaies d'Egypte et ses effets spéciaux pas bâclés pour une fois par un cinéaste anglais de génie. 18, rue du Faubourg-du-Temple, pour un cycle fantastique qui dure jusqu'au 6 février. Renseignez-vous à VOL. 51-33.

TELEVISION

Grao, grao, voici **King Kong** en haut de son gratte-ciel au ciné-club de la deuxième chaîne à 22 h 35, dans un film qui, il faut bien le rappeler de temps en temps, est de Schoedsack et Cooper et non de Roux et Combaluzier.

Lundi 28 janvier

THEATRE

Au théâtre ce soir, seule et unique représentation de **Quelque chose qui sort de l'ordinaire** mais pas tout à fait des sentions Lafayette, comme chacun le sait, se trouve 9, rue Buffault.

MUSIQUE

L'Itinéraire est ce qu'on nomme un groupe de jeunes. Il a vieilli d'un an, plutôt bien, depuis sa création. Il jouera ce soir à 21 heures des œuvres d'Alban Berg, Gérard Grisey et Paul Méfano, Tristan Murail et Roger Tessier. Faites comme lui et rendez-vous ce soir au Carré Thorigny, 8, rue de Thorigny, 75003. Tél. : 277-36-39.

On ne s'étendra pas sur **Saravah** et **Pierre Barouh** car il y a trop de bonnes choses à en dire. Ils sont aujourd'hui au Théâtre Mouffetard.

Mardi 29 janvier

CINEMA

La Chine, de Michelangelo Antonioni au cinéma Palace de Brunoy à 21 heures, dans le cadre d'une semaine sur la Chine organisée par le Centre Educatif et Culturel de la Vallée de l'Yerres, 2, rue Marc-Sangnier, Yerres. Tél. : 925-38-91.

Les confessions d'un mangeur d'opium, avec Vincent Price à l'Action République, d'après De Quincey. Après la palpitante lecture du présent numéro d'**Actuel,** la vision de cet admirable film s'impose. Si l'on excepte quelques scènes ratées par manque de moyens, ce film est certainement l'un des plus fous jamais tourné sur un univers de fumée. Les scènes hallucinogènes sont presque plus vraies que nature et les acteurs sortent tout droit d'un cauchemar.

Mercredi 30 janvier

MUSIQUE

Quartet (l'ensemble d'Alain Pinsolle) et Stève Lacy à 20 h 30 à Jussieu, Amphi 24.

Banlieue

d'accord sur le talent de Truffaut. Faites-vous vous-même une idée là-dessus, ou allez voir autre chose.

Der Verlorene de Peter Lorre au Centre Culturel Allemand, 17, avenue d'Iéna. Tél. : 723-61-21 à 18 h 15 et 20 h 30. Le seul film d'un acteur marqué toute sa vie par son rôle dans **M. le maudit** de Fritz Lang.

Une vie de chien, Charlot soldat, Le Pélerin, à 20 heures, **Le Dictateur** à 22 h 10, un très bon programme de films de Chaplin au T.E.P., 1, rue Malte-Brun, 75020.

Vendredi 1er février

CINEMA

Main basse sur la ville, le meilleur film à ce jour de Francesco Rosi au Club Lionel-Terray d'Antony, 164, av. du Président-Kennedy. Tél. : 237-68-63. Tout le monde l'a vu, mais ce film garde, dix ans après, une actualité étonnante. Il se revoit bien, même trois ou quatre fois.

MUSIQUE

Gilles Servat à 21 heures, 107, bd du Gal-Leclerc à Clichy (Mo Porte de Clichy et bus 74). Un Breton assez méchant venu de sa province natale gueuler à Paris sa musique et ses paroles engagées (à gauche !).

Samedi 2 février

Soirée Lip à la M.J.C. de Fresnes en présence de Charles Piaget. Y viendra aussi une vedette de la chanson qui ne veut pas dire son nom (mais cherchez dans le bois...) à 20 heures, 2, avenue du Parc-des-Sports. Tél. : 237-63-42.

MUSIQUE

Tous les samedis, un trio de jazz formé (Nico Nissim, Duche et Jacques Mahieux)

Vendredi 25 janvier

CINEMA

Si vous vous sentez des fourmis dans les jambes, ça tombe bien, car il vous suffit de vous rendre à Malakoff pour danser avec la pellicule au son de la comédie musicale américaine. Aujourd'hui à 20 heures on vous mijote un film de **Busby Berkeley (Chercheuses d'or** ou **42e Rue)** et à 22 heures le couple **Fred Astaire** et **Ginger Rogers** vous éblouira une fois de plus. Au théâtre 71, place du 11-Novembre, tél. : 655-43-45.

MUSIQUE

Matchi - Oui Big Band, ou le gay-savoir de la musique, du bon Free Jazz au Centre Américain du 261, boulevard Raspail, à 21 heures.

tiers battus. C'est pas si mal et c'est du talentueux Michaël-Andrew Hentz, au lucernaire, 18, rue d'Odessa, 75014. Tél. : 326-57-23.

CINEMA

Si vous avez encore des soupçons en ce qui concerne le talent d'Alfred **Hitchcock,** il ne vous reste plus qu'à aller voir Cary Grant et Joan Fontaine dans un film qui justement a pour titre **Soupçons,** qui vous fera pardonner à ce cher Alfred d'avoir un soir d'ennui pondu le **Rideau déchiré** et vous préparera à voir **Lifeboat** du même Alfred qui sera programmé prochainement dans cette salle. C'est un film tourné un matin de génie en 1943 et qui vous aide à dériver avec cinq hommes et une femme dans un canot de sauvetage. Téléphonez donc un peu à TRU. 80-50. L'Ac-

Marc Ogeret donne un récital de chansons à 20 h 15 au Cyrano, 76, rue de La Roquette, 75011. Tél. : 700-91-89.
L'Octuor de la Philharmonique de Berlin à Pontoise. Tél. à la mairie de Pontoise : 464-01-52. Ils étaient hier à l'Espace Cardin.

Jeudi 31 janvier

CINEMA

Jules et Jim de François Truffaut à 20 h 30 au Théâtre Gérard-Philippe de St-Denis, 59, bd Jules-Guesde. Tél. : 243-00-59. Le meilleur film de Truffaut toujours bon à revoir ou à voir. C'est surtout une excellente occasion pour lire le livre, admirable roman de Henri-Pierre Roché, en Livre de Poche. La rédaction n'est pas

répète de 17 heures à 20 heures à la M.J.C. du 10e, au 4e étage du 31, rue de Château-Landon. Nico Nissim est un très bon pianiste free.

Dimanche 3 février

THEATRE

Histoire de sortir est une pièce sur les prisons, une prison comme celle de Fleury-Mérogis, et les jeunes. On l'avait déjà vue au printemps dernier. Nicolas Peskine et son groupe l'ont complètement refondue et la présenteront à la M.J.C. de Fresnes ce soir à 20 heures.

CINEMA

Le Studio Bertrand présente ces jours-ci (le 30 janvier, les 1er, 3 et 5 février)

CINÉMA

Presque tous les films sont merveilleux, et simplement ceci : « aller au cinéma », articuler cet alexandrin : « eh, dis donc, ce soir, on va au cinéma, oui ? », ça justifie zéro virgule zéro zéro zéro zéro un pour cent de nos petits rhumes de cerveau, et maintenant ça suffit, je bluffe, c'est pas sincère comme il faudrait, c'est de la nervosité.
Je voudrais arriver à dire vraiment ce que je pense, mais le cinéma c'est tellement subtil, ça échappe aux mots, c'est finalement ce qu'il y a de plus subtil, ça attrape des choses inconnues, ça joue avec notre système nerveux, c'est une drogue, oui, et il y a dix ans, les cinéphiles, les drogués de cinéma, les cinémaddicts, disaient : « Tu n'as rien vu à Hiroshima », mais aujourd'hui je dis : « Tu n'as rien vu à Londres », parce que n'ayant déjà rien vu à Paris le mois dernier, je suis allé voir à Londres où ce que j'ai vu, c'est rien. Que Janice de Joseph Strick soit mieux que son dégueulasse Ulysse, ça n'avance personne. Ni que la Grande Bouffe s'appelle là-bas Blow-Out et d'ailleurs, Blow-Up est-ce que c'était bien ? Avec The Sting, George Roy Hill a fait une merde interprétée par Paul Newman et Robert Redford, ce qui prouve que George a eu tort de laisser tomber Katherine Ross qui courait si joliment dans Butch Cassidy. Donc, après avoir vu une autre merde de Mike Nichols, une histoire d'amitié avec un dauphin (Kiki Caron aussi se faisait photographier en train d'embrasser des dauphins au lieu de montrer sa petite culotte dans Mouchette), et après avoir dormi dans un cinéma où on jouait A Touch Of Class que j'avais raté à Paris, j'ai fait 1) comme Ravi Shankar : je suis allé voir des films pornos dont un, en super-8, m'a donné envie d'apprendre par cœur Le Petit Prince, et 2) comme tout le monde : je suis allé voir des films anciens, par exemple La Règle du Jeu pour la onzième fois.
Il faut regarder les choses en face, notamment les films. Un tas d'autres trucs aussi, bien sûr. La vie ? La vie, c'est pas sûr. Mais par exemple une photo de Liv Ullmann page 81 du numéro de janvier de Cosmopolitan, revue plutôt pouette-pouette-teuf-teuf (l'édition anglaise).
Je propose un exercice pratique : détachez soigneusement la photo avec n'importe quelle lame de rasoir sauf la Gillette G II qui a le désavantage de ne servir qu'à raser. Punaisez la photo avec du Scotch adhésif transparent. Regardez la photo en face. Vous ne lirez pas l'interview qui accompagne la photo puisque vous aurez pris soin, auparavant, de vous servir du reste de la revue pour en faire un fond de poubelle. Donc, vous regardez la photo. Eh bien, vous m'en donnerez des nouvelles.
Vous connaissez le moine zen qui a regardé le même mur pendant neuf ans ? Sans ciller ? Eh bien, ses paupières sont tombées toutes seules et elles ont germé et c'est devenu des feuilles de thé.
Donc, vous regardez toujours Liv Ullmann. Imaginez une action qui se déroule avant la photo et se renroule après. C'est quand même mieux que d'aller voir des films dont on n'est pas sûr qu'ils seront bien.
Ensuite allez voir Le Privé, et vous verrez que c'est vraiment bien d'aller voir des films quand ils sont encore mieux que ce à quoi on s'attendait. Il ne manque pas grand-chose au Privé pour être un film important. C'est donc un film important. Tout : comment c'est photographié, comment c'est monté que ça raccorde toujours à des endroits impossibles, et comment c'est raconté qu'on s'y perd et en même temps on comprend parce que l'histoire n'a aucune importance et ce qui compte c'est la compréhension immédiate de ce qui se passe à l'instant même sur l'écran, c'est-à-dire (sans hausser la voix mais en reprenant un thème qui est mieux développé par Georges Bataille que par moi dans l'inédite Théorie de la religion à paraître ces jours-ci en « Idées ») : l'intérêt du moment présent prime et peut-être surpasse tout.
Refrain : Oui, c'est important d'avoir vu Le Privé, un film de Robert Altman d'après un roman de Raymond Chandler (traduit en carré noir : Sur un air de navaja), avec Elliott Gould assez sympa et Nina van Pallandt actrice dans un genre qu'on perd de vue : sérieux, qui ni ne se trémousse ni ne prend des mines pour faire psychologique bien senti - bien rendu. Le Privé, un film palpitant ? Mieux : un film qui palpite.
Quant à Charles S. Chaplin, revenons-y. Tout le monde aura conduit ses enfants ou filleuls ou enfants de la voisine voir The Kid et le film qui passe avant Le Kid et qui est de Chaplin aussi et avec Charlot et non seulement Charlot mais Chaplin jouant un deuxième rôle et c'est trop con que j'arrive pas et le type des réveils téléphonés non plus à nous souvenir du titre de ce film qui passe avant-et-avec Le Kid. Mais il y a deux « trouvailles » (en anglais : « gags »), pas génialissimes quoique géniales. Puisque c'est inracontable sans gestes, je me contente de les signaler ici et j'en ris encore et je ris parce que je confonds un peu dans mon antimémoire avec les Tex Avery, des dessins animés où la liberté dit son nom : Paul Eluard, ceci pour pointer un rien de poésie sur nos écrans. Dans les dessins animés où tout peut arriver puisqu'il suffit de dessiner, il n'arrive jamais rien sauf chez Tex Avery. Les autres, ils ont des complexes ou quoi, ils veulent faire comme les grands. Walt Disney dirige Bambi ou Blanche-Neige en se prenant pour Howard Hawks dirigeant Paula Prentiss dans Man's Favorite Sport, un film que j'avais adoré à l'époque et on pourrait en reparler si quelqu'un le sortait, disons à l'Olympic où sortent entre-temps deux films de Werner Schroeter, très excitants ou sexy à deux temps, œuvres où il y a plus de paresse que de trouvailles, mais la paresse est nécessaire à qui gâterait tout en travaillant trop. La Mort de Maria Malibran, c'est l'imagerie de notre désenchantement, ça pourrait s'appeler Les Désenchantées et Werner Schroeter n'est peut-être que notre Pierre Loti mais Pierre Loti ça tient mieux le coup qu'Anatole France, bref, images de Werner Schroeter comme on dit « images d'Epinal » ou « images saint-sulpiciennes », images à regarder comme on prend un bain. Dis-moi comment tu prends ton bain, je lirai l'avenir du cinéma allemand dans tes yeux fermés.
Yeux qu'il ne faut pas aller rouvrir à Paper Moon, film de gâtisme militant. Peter Bogdanovich est un prestigiditateur qui tend son gibus non pour en faire sortir des lapins mais pour nous en poser, des lapins. Nostalgie des années cinquante, mon cul ! Nostalgie de rien du tout et envie de faire du fric, ça s'arrête là.
Et Malicia ? J'aime bien le travail de Laura Antonelli. Parce que c'est du travail. Elle travaille. On la filme. Le film ? Bah... Les affiches font beaucoup d'effet sur les gens qu'elles décident à aller voir l'œuvrette en question.
La fois prochaine, j'expliquerai mieux pourquoi j'aime le cinéma.

Rue des Grands-Manteaux.

PETIT RAJOUTIS

Quand il a débarqué aux Etats-Unis, fraîchement immigré, le jeune Bertrand Castelli — le papa de Hair — a éclaté de rire en regardant la télé : un comique s'y produisait, le jeune secrétaire d'Etat Richard Nixon. Allez donc voir Richard, ou l'épopée du comique troupier qui a manqué sa voie. En devenant président des Etats-Unis, Nixon ne fait plus rire personne. Ne manquez pas non plus La Montagne Sacrée, sur laquelle il faudra bien un jour ou l'autre que nous délirions : Jodorowsky le mérite, en attendant El Topo, promis pour bientôt. Allez en confiance savourer Les Corps célestes de Gilles Carle, avec l'ébouriffante Carole Laure (La Mort d'un Bûcheron), la stupéfiante Micheline Lanctot (La vraie nature de Bernadette) et l'excellent Donald Pilon (Les Mâles, La vraie nature...). Vous pouvez même vous extasier sur les vingt premières minutes de la Salomé de Carmelo Bene : au-delà les yeux fatiguent, mais c'est bougrement beau et truffé de trucs de montage.

Le Gaucher, d'Arthur Penn (avec Paul Newman) que pas mal de gens tiennent pour un des meilleurs cinéastes de sa génération et **Gros Coup à Dodge City** de Fielder Cook avec Henry Fonda et Joanne Woodward. Du meilleur western pour un dimanche pluvieux.

TELEVISION

La Fiancée de Frankenstein de James Whale au ciné-club de la 2e chaîne à 23 heures avec Boris Karloff... (cycle cinéma fantastique). Nombreux sont ceux, à la rédaction, qui tiennent ce film pour l'un des plus beaux jamais tournés. En tout cas, le chef-d'œuvre du cinéma fantastique. Il est dommage que la télé ne programme pas le **Frankenstein** du même Whale, dont il est la suite et qui est presque aussi beau. Ne pas rater la scène où Dwight Frye remonte sa chaussette dans l'escalier, ni celle de la petite fille à la fleur. Ce film vous consolera des reprises ratées du personnage par les gâcheurs anglais.

Lundi 4 février

MUSIQUE

Le forum de musique contemporaine de ce mois est consacré à **Ligeti** ; on y entendra, analysera, débattra de la musique d'aujourd'hui en général et de ce compositeur en particulier dès 18 h 30 au Centre Culturel Allemand, 17, avenue d'Iéna, 75016. Tél. : 723-61-21.

CINEMA

Ne ratez pas la sortie, plusieurs fois différée, du second film d'animation de Ralph Bakshi, **Flipper City,** un peu partout dans Paris — Ça vaut bien Fritz le chat.

Mardi 5 février

CINEMA

L'Institut de l'environnement présente tous les mardis des films qui ont à voir avec l'architecture et l'urbanisme ; se sont souvent de bons films et c'est gratuit. Comment se priver d'aller aujourd'hui à 20 heures voir **Paris d'hier et d'aujourd'hui** de Marcel Gibaud et **Paris 1900** de Nicole Védrès, cela se passe 14-20, rue Erasme dans le 5e. Tél. : 325-42-61.

MUSIQUE

Alfred Denoudent, un groupe folk flamand qui chante en flamand et joue en flamand. C'est tout en rose à 21 heures à la Vieille Herbe, 12, rue Censier, 75005. La Vieille Herbe est un club de folk qui présente des groupes chaque mardi à 21 heures.

Mercredi 6 février

MUSIQUE

Alain Pinsolle Ensemble. Cela ne vous dit peut-être rien, mais si vous vous pointez ce soir à 20 h 15 au Cyrano, vous en parlerez demain à vos amis et connaissances. Le Cyrano se trouve 76, rue de La Roquette dans le 11e et son téléphone est ni plus ni moins que 700-91-89.

Le charmant duo de Folk Hollandais **Alexander and Astley** se produira ce soir à la M.J.C. du 20e qui se trouve rue du Borrégo, 75020 Paris évidemment.

Vendredi 8 février

MUSIQUE

Un bon concert de jazz électronique (si, si !) avec **Joe Gallivan** et **Charles Austin** à 21 heures au Centre Américain du bd Raspail. Le premier joue du synthetizer et du générateur à percussion, le second de la flûte électrique, du piccolo, du hautbois, autrement dit deux artistes de la bouche et du pied.

Depuis le 25 janvier, un vendredi sur deux, donc aujourd'hui c'est bon, on peut apprendre la **danse africaine** avec le groupe Moulba de Guinée. Ça se passe à la M.J.C. de Fresnes à 20 heures, au 2, avenue du Parc-des-Sports. Les gens qui n'aiment pas le tam-tam peuvent apprendre le menuet, mais il faut beaucoup insister.

Samedi 9 février

CINEMA

Depuis le 10 janvier se déroulait à la Cinémathèque de Chaillot un **cycle de cinéma japonais.** Vous qui ne lisez qu'Actuel, vous avez pratiquement tout raté. Oshima, Ichikawa, Imamura, Teshigahara ne sont pas pour vous ? Vous ne savez pas ce que vous perdez. Pour en avoir une faible idée, précipitez-vous sur les derniers du programme, où se mêlent érotisme, violence et délicatesse dans la lenteur coutumière aux Japonais.

Dimanche 10 février

MUSIQUE

Les **Who,** à 17 heures, à St-Ouen, au Palais des Sports. Tout autre détail est superflu. Wao !

L'Art Ensemble of Chicago sera ce soir au studio 104 de la Maison de l'O.R.T.F. Woa !

Un **MINI-BUS** de
JERICAL « Expéditions »

Part pour **DELHI (INDES)**

— Le 15 février 1974
— Arrivée à Delhi :
le 8 mars 74.

PRIX : 850 FRANCS ! ! !

Pour Renseignements,
Inscriptions,
S'adresser à :
JERICAL « Expéditions »

113, rue de l'Ouest
75014 PARIS - Tél. 306-42-17

Mardi 12 février

MUSIQUE

Le Groupe de Recherches Musicales de l'O.R.T.F. animé par François Bayle, présente dans les murs de l'Espace Cardin (encore lui !) des **œuvres électro-acoustiques** de Bayle, des **pièces de piano** de Ravel, Stockhausen, Messiaen, Debussy recueillies sous le titre : **Piano références.** A 19 heures et 20 h 30, 1, avenue Gabriel. Le 19 et le 26, autres concerts. Téléphoner au G.R.M. au 224-34-51.

CINEMA

A l'Institut de l'Environnement (si, si !), suite des projections : **Posters** de Chauvin, **Les murs du silence** de Clovis Prévost, **Connaissez-vous les statues de Paris** de Gastyne et **Vel d'Hiv'** de Frédéric Rossif. A 20 heures, voir au 5 février pour le reste.

Mercredi 13 février

MUSIQUE

Un groupe de musique hébraïque et moyen-orientale, **Maray,** composé d'un violon, d'un luth et d'un tambourin, se produit au Cyrano, 76, rue de la Roquette, 20 h 15. On n'a pas une grande idée de ce que ça peut donner, mais nous changera sûrement, c'est pas souvent qu'on entend ça.

Tous les mercredis, donc aujourd'hui, à 20 h 45, un hootenany ouvert à tous au Centre Américain : **Super Hoot.** Les meilleurs groupes de folk connaissent bien le 261, bd Raspail. Si vous voulez savoir si vos préférés sont là, c'est le 033-99-92.

CINEMA

Au T.E.P., 17, rue Malte-Brun, **Rendez-vous à Bray** d'André Delvaux et **Images** de Robert Altman peuvent faire une bonne petite soirée à partir de 20 heures.

Jeudi 14 février

CINEMA

Toujours au T.E.P., une autre bonne petite soirée peut réunir **Le corrupteur** de Michaël Winner et **Les innocents** de Jack Clayton. Le mélange des titres, déjà, est amusant, et ne manquera pas de faire rire nos fidèles lecteurs.

Vendredi 15 février

CINEMA

Valery Inkijinoff était un acteur très curieux qui est mort il y a quelques mois. Son grand rôle restera **Tempête sur l'Asie** de Poudovkine, qu'on voit rarement. Bonne occasion donc, de courir à la M.J.C. Jean-Vilar de Marly-le-Roi, allée des Epines. Tél. : 958-74-87 à 21 heures.

THÉATRE

C'est très dur de faire un tri dans l'avalanche de programmes de théâtre qui se déverse sur notre petit bureau, d'autant plus que nous n'avons pas le temps d'aller voir le quart de ce que nous recevons.

Ce mois-ci, peut-être voudrez-vous emmener vos enfants se cultiver un peu : le Théâtre pour Jeunes, 74, rue Mouffetard (336-02-87) accueille la Compagnie de l'Araignée qui joue Faut pas se laisser faire, **de 2 auteurs allemands. C'est pour enfants à partir de huit ans. La pièce a eu un succès considérable en Allemagne. Des séances de répétition spéciales seront données pour les éducateurs et enseignants. Renseignez-vous.**

L'an dernier, le Théâtre 173 nous a joué Profit soit-il. **Cette année il nous propose** Dorénavant ce sera comme d'habitude, **au Biothéâtre, 4, rue Marie-Stuart, 75002 ; tél. : 508-17-80, à 22 heures. Série de sketches sur tous les sujets du moment, mais bien entendu tout est dans la manière de le traiter. Chez Pierre Cardin, la pièce descendue en flammes par tous les journaux** La chevauchée sur le lac de Constance **de Handke, avec Seyrig, Depardieu, Lonsdale et Jeanne Moreau, par Claude Régy. La meilleure façon de savoir si les journaux racontent des conneries, c'est de retenir sa place au 266-17-30, et d'aller voir.**

Il y a deux ou trois ans, le Phénoménal Théâtre nous avait présenté L'apologie au milieu duquel un mec se levait pour hurler dans une grande crise des slogans à la gloire du guépéou, avant de se rasseoir, calmé. **Ce mec, Jean-Paul Farré, a le culot rare de créer un one-man-show intitulé** J.-P. Farré avec un accent aigu **au Théâtre Mécanique, 35, avenue Rapp, pour 12 F, vers 22 h 30. Un petit tour au spectacle de ce sympathique garçon pourrait réconcilier nombre de nos lecteurs avec la fréquentation assidue des cafés-théâtres. Il faut quand même aller voir la pièce de Confortès,** Le marathon **et ne pas se contenter de visiter l'expo. Elle se joue à Aubervilliers, au Théâtre de la Commune, 2, rue Edouard-Poisson (tél. : 352-64-83 ou 352-63-95). Les 3 comédiens courent du début à la fin de la pièce, ou presque, et le jeu consiste à parier le premier qui va tomber. C'est le petit blond à gauche en entrant.**

Le 15, au Palais des Sports, Porte de Versailles, débute le spectacle du « Alvin Ailey American Dance Theatre », troupe américaine noire qui vous fera peut-être oublier une bonne fois pour toutes le « West side story » de vos 15 ans. Le prix des places varie de 15 à 40 F. Choisissez une place à 15, c'est moins cher.

Philippe Adrien a adapté un texte de Bataille, L'excès, **qui se joue à l'Atelier, place Ch.-Dullin (tél. : MOM. 49-24) à partir du 23 janvier. Ça coûte dix francs quand on se fait passer pour un étudiant, 20 F si on ne sait pas faire. Le thème tourne**

CINEMA

Oh ! mes enfants chéris, on se retrouvera tous ce soir une fois de plus à l'Action République qui nous promet **2001 Odyssée de l'espace**, en V.O., dans sa version 70 mm (grand écran et son stéréophonique), quelle valse ! le monsieur responsable de ce monument se nomme **Stanley Kubrick**, comme vous le verrez sur le générique au 18, Fg-du-Temple, dans le 11e. Tél. : VOL. 51-33.

Jeudi 7 février

CINEMA

Le seul son à entendre en ce triste jour est celui des **Cloches de Silésie**, dans un film de **Peter Fleischman** qui passe à 20 h 30 au Théâtre Gérard-Philippe de St-Denis. Voir l'adresse de ce théâtre à la date du 31 janvier. Le film fourmille de jolis plans et de travellings chiadés.

TELEVISION

La marque du vampire de **Tod Browning**, qu'on ne voyait qu'à la cinémathèque, au ciné-club de la 2e chaine. Avec Bela Lugosi, pour la première fois au petit écran, ainsi que l'incroyable Carol Borland. La fin du film fera sauter plus d'un d'entre vous. Le coupable, c'est le valet de chambre.

Lundi 11 février

MUSIQUE

Pierre Cardin ne se refuse rien : il fait venir **Ella Fitzgerald** dans son Espace. Ce n'est pas évident qu'Ella revienne un jour à Paris, à l'âge qu'elle a. Faudrait peut-être pas la rater, elle chante de plus en plus bath plus elle vieillit. Dans sa tombe, elle chantera encore.

Et si vous avez raté les **Who** hier soir, vous pouvez vous rattraper aujourd'hui, mais c'est la dernière fois toujours à St-Ouen, mais cette fois à 20 h 30.

Samedi 16 février

MUSIQUE

Du free-jazz, du free-jazz ! Le **Cohelmec Ensemble** revient, à la M.J.C. de Marly-le-Roi lui aussi, à 21 heures.

A celle de **Boulogne-Billancourt**, 152, rue de Silly, tél. : 605-65-05, de la musique ou du théâtre selon les soirs. La municipalité, qui n'aime guère la culture et la joie, leur a retiré toute aide et ils sont en procès. Cela peut faire un spectacle de plus.

Dimanche 17 février

TELEVISION

Pour rien au monde ne sortez de chez vous si vous avez un récepteur. Si vous n'en avez pas, retournez chez vos père et mère poser votre cul devant l'appareil. Ce soir, le Ciné-Club, source décidément de bien des joies nocturnes, nous offre une merveille : **La nuit du chasseur**, seul film réalisé par le génial comédien Charles Laughton, avec Robert Mitchum dans l'un de ses rares bons rôles. Ce film ne ressemble à aucun autre et s'impose lentement, insidieusement, pour longtemps. Un grand pied. Sur la 2e chaîne, vers 23 heures.

Lundi 18 février

Aujourd'hui, jour maigre, vous n'avez guère de choix : rendez-vous donc au **Musée National d'Art Moderne** qui vous ouvre les bras pour vous blottir au centre des toiles de **Richard Lindner** : c'est un Allemand exilé aux U.S.A., ami de Steinberg. Il a peint la rue, la ville, la femme dans la ville avec des couleurs violentes et contrastées. Son style est au confluent du cubisme, des naïfs et du pop-art. Il est fasciné par les objets, la femme elle-même est un objet, fasciné aussi par la pop-music. Sur la couverture de « Sgt. Pepper's », entre Dylan et W.-C. Fields, Richard Lindner pointe son nez. C'est un bien bel hommage.

Mardi 19 février

CINEMA

L'Institut de l'Environnement, voir plus haut, nous offre ce soir à 20 heures, **Hôtel des Invalides**, documentaire passionnant (si, si !) et cruel de l'antimilitariste Franju, suivi de l'étonnant **Prise du pouvoir par Louis XIV** de Rossellini, un des rares films historiques qui évitent le poncif.

THEATRE

Premier jour (demain et jeudi 21, ce sera encore bon), du **Précepteur** de Lenz revu par Brecht, par la Comédie de Caen, mise en scène de Michel Dubois, au Théâtre Jean-Vilar de Suresnes, place Stalingrad (tél. : 506-57-18).

Bande dessinée et dessin animé

Les amateurs de petits-mickeys vont être comblés ce mois-ci : expos, salons, projections, rencontres se bousculent devant leurs regards éblouis.

La F.N.A.C. ouvre le bal à partir du 15 janvier et jusqu'au 9 février, à la galerie Marquet (7, rue Bonaparte), au théâtre d'Aubervilliers, et aux magasins F.N.A.C. (Châtelet et F.N.A.C.-Sport). Elle expose en effet les gravures et sérigraphies tirées pour la pièce de Claude Confortès Le marathon. **Les dessins sont des dessinateurs d'Hara-Kiri (qui ont déjà gueulé contre l'utilisation par la F.N.A.C. de leurs dessins), Topor, Sempé, Siné, Folon, etc.**

Le Centre Culturel Américain est aussi de la partie (3, rue du Dragon ; tél. : 222-22-70 et 71), du 23 janvier au 28 février. Il organise une exposition sur la B.D. américaine des origines à nos jours. **Claude Moliterni et Pierre Couperie, infatigables, ont sélectionné ce qu'ils avaient de mieux dans leurs tiroirs. Espérons qu'ils auront pensé à rajouter de l'underground, qui leur faisait défaut dans leurs expos précédentes. De plus, les 21 et 28 janvier on y verra une sélection de films sur la B.D. Téléphonez pour avoir des détails.**

Le 2 février, les Falatoffiens et la Maison des Jeunes de Soisy-sous-Montmorency récidivent : après les deux remarquables soirées de dessin animé qu'ils nous ont offertes en décembre, ils nous proposent vingt films parmi les plus chouettes des nouvelles tendances : Masse, Otero, Hubley, Dopf, Palacio, Prochatska, Sutter, etc. La soirée est conçue par Pink Splatch Productions, la compagnie de Paul Dopf dont on vous a parlé dans un récent numéro. Manuel Otero, ce génie méconnu, présentera la soirée et causera avec vous. Des vedettes empliront la salle comme les fois précédentes. On peut téléphoner à S. Insergueix au 989-12-71, mais sachez déjà que ça coûtera 8 F, sinon 18 F pour 3 séances, car ils remettront ça le 22 avril et le 22 juin. Tout ça aura lieu à Loisirs et Culture, 22, avenue du Général-de-Gaulle à Soisy-sous-Montmorency, à 21 heures. Pour trouver Soisy, prendre Porte de la Chapelle et c'est tout droit.

A partir du 15 février et jusqu'à fin avril, on pourra enfin voir, au Musée des Arts Déco (107, rue de Rivoli), la fameuse expo sur les Dessins du New York Times, **que les Bordelais ont vue en octobre. 120 dessins de 40 dessinateurs humoristiques, les meilleurs caricaturistes et dessinateurs politiques, parmi lesquels, Topor, Ungerer, Gorey, Blechman, Folon, Searle, Sempé, Chaval, S. Chwast, etc. Pour avoir d'autres renseignements sur ces graphistes de l'op-ed (opposite-editorial, c'est-à-dire la grande page en face du grand édito), téléphonez au 260-32-14.**

La banlieue suit, elle aussi ; le fanzine Schroeder **(un des mieux faits) organise une** Quinzaine de la B.D. à Melun, **au Centre Culturel. Il y aura des dessinateurs, des stands, des signatures, et tout ce qu'il y a habituellement dans ce genre de manifestation. Les dates : du 9 au 24 février. Tout autre renseignement au 439-10-95.**

Quant à la lointaine province, elle n'est pas en reste. A Angoulême, **à partir du 25 janvier, jusqu'au 27, se tiendra le** Salon de la B.D., **équivalent, espérons-le, de celui de Lucca en Italie. Gigantesque manifestation où se retrouveront des dizaines de dessinateurs, en tête desquels Harvey Kurtzman, débarqué des U.S.A. pour l'occasion. Ceux qui ont l'occasion de faire un petit tour dans le sud-ouest ne devraient pas manquer ça, celà risque d'être le plus intéressant « jamboree » de la D.D. avant celui de Toulouse au printemps prochain.**

Si vous préférez la solitude à ces joyeuses réunions, il ne vous reste guère le choix : courrez acheter le superbe album Freak Brothers d'Actuel **et lisez-le tout seul chez vous.**

autour du thème du désir et du manque, thème qui colle parfaitement avec celui de ce numéro d'Actuel.

A partir du 29 février, on peut voir des Belges à Paris, spectacle toujours drôle : le Théâtre laboratoire vicinal jouera à la Resserre, à la Cité Internationale, sa pièce, Chaman Hooligan, dont le titre est tout un programme. Le T.L.V. a joué partout dans le monde avec un égal bonheur : les hooligans yougoslaves et les chamans iraniens ont été ravis. On ne va pas être plus cons que ces gens-là.

De Nice, nous arrive Jean-Claude Bussi, qui nous joue L'invisible à la Cité Internationale, apparemment tout seul. Si le spectacle est mauvais, il ne faudra vous en prendre qu'à lui. S'il est bon, c'est sûrement grâce à son manager. Si vous n'aimez pas la foule, allez jeter un œil. Tél. : 589-38-69, à partir du 1er février.

Les bons spectacles à la Gaieté Lyrique sont rares ces temps-ci. Il ne faut donc pas rater la version de Lucian Pintilie de la Princesse Turandot d'après Puccini et Gozzi. Pintilie, Roumain, est connu aussi comme cinéaste (La Reconstitution), Puccini est connu aussi comme Italien. Gozzi comme parolier. L'actrice principale, Andréa Ferréol, comme grande baffreuse, grande poseuse de grand cul sur grande tarte dans « La grande bouffe ». Avec tout ça, si Pintilie a raté son coup, c'est vraiment à désespérer du théâtre. Heureusement il y a plein d'autres choses chouettes dans notre superbe calendrier.

Mercredi 20 février

MUSIQUE

Du folk, du folk, du folk ! Cette fois c'est de l'Irlandais qu'on nous propose : **Tim Lyons** et son groupe ; accordéon, tin-whistle, guitare. A la Vieille Herbe, 12, r. Censier.

Francesca Solleville et Mouloudji à Pontoise. Ça vous reposera un peu du rock. On aime bien ce vieux Mouloudji qui chante ses cinquante ans comme personne ne chante ses vingt ans. Se renseigner à la mairie de Pontoise. Tél. : 464-01-52.

Jeudi 21 février

Levez-vous tôt. Marchez longuement sans but. Levez la tête. Regardez Paris, ou votre ville de province. Il fait beau. Vous êtes heureux mais pas tout à fait satisfait. Vous aimeriez bien faire quelque chose d'intéressant. Tournez-vous vers la gauche : un kiosque à journaux vous attend. Approchez-vous. Le nouveau numéro d'**Actuel** tout neuf est arrivé. Alleluiah ! Sortez vos derniers 4 F de votre poche. Vous l'avez en mains, vous êtes sauvé : un nouveau calendrier s'offre à vous pour remplacer celui-ci sur les murs de votre chambre. Encore un mois de bons spectacles. Merci, Actuel !

Province

AIX-EN-PROVENCE

Cinéma : Théâtre du Centre, 27, rue du 11-Novembre. Tél. 26-34-55.
6 février à 21 h : **Le Journal d'une Femme de Chambre** de Luis Bunuel.
20 février à 21 h : **La Petite Lise** de Jean Grémillon.
Studio 24, 24, cours Sextius.
Du 12 février jusqu'à la fin du mois : **« Français, si vous saviez ».**
Prix des places : 6,50 et 7 F.
16/35, 29, place Miollis. Tél. 27-40-08.
Première semaine de février : **« The travelling executionner »** de Jack Smith.
Séance tous les soirs à 20 h 15 et 22 h 30.
Prix des places : 5 F.
Arsenal, tout à côté du 16/35 : **« Brewster Mac Cloud »** de Robert Altman.
Débat : A la toute nouvelle et non moins remarquable librairie **L'Antidote**, Robert Lafont (Clefs pour l'Occitanie, etc., etc.) présentera son dernier bouquin au début du mois de février. Soyez vigilants ! Nous, on n'a pas pu avoir la date exacte.
Pour ce qui est des activités de cette librairie pas comme les autres, on vous en parle ailleurs dans **Actuel**.
Théâtre : Après le gala annuel des gardiens de prison, le Centre Culturel accueillera au Théâtre du Centre (adresse ci-dessus), **Dialogues d'Exilés** de Brecht. Sur scène, les gens du Théâtre de Nice.
Le spectacle se jouera le 21 et 22 février à 21 h. Prix des places : 8, 10 et 12 F.
Musique : Grand concert de **Magma** le 25 janvier à Aix. Un grand pied.

ALBI

Musique : En principe le groupe **Gong** devrait donner un concert le 17 février à 16 h au Théâtre Municipal. Il y a un grand point d'interrogation. Vérifiez.

ALENÇON

Musique : Le groupe **Mona Lisa** donnera un concert le mercredi 30 janvier à 15 h à la M.J.C. d'Alençon, pour la très modique somme de 5 F.

ANNECY

Musique : Le chanteur **Jean-Guy Barkan** en compagnie des Troubadours présentera son spectacle de folkeries le 1er février à la M.J.C. des Marquisats.

ANGOULEME

Bande Dessinée : Les 25, 26 et 27 janvier se tiendra à Angoulême le 1er **Salon International de la BD**, l'équivalent français de Lucca. Une foule d'invités de marque français, belges, italiens. Fanzines, revues, stands, foire, rencontres, etc., enfin comme tous les salons de la BD. Une bonne occasion de vérifier si les marchands de petits-mickeys auront eu le culot d'augmenter encore les albums de Bécassine qu'ils ont fauchés dans la collection de leur mémé.

AURILLAC

Musique : Luttes occitanes et bretonnes avec **Joan Pau Verdier et E. Kirjhuel** à Aurillac et dans sa région vers le 20 février.
Théâtre : Une pièce de Obaldia sur l'école sera jouée en février par de jeunes lycéens et travailleurs.

AVIGNON

Musique : Musique de l'Inde avec **Naranda Batasy** (sitar) et **Krisna Govinda** (tabla) le mardi 29 janvier à 21 h au Théâtre du Chêne Noir. **Gong** donnera un concert le dimanche 24 février à 16 h au Théâtre du Chêne Noir.

BESANÇON

Théâtre : L'Histoire du Soldat de Stravinsky et Ramuz, vous sera contée le vendredi 8 fé-

« elosegi », « amalur », « pelotari »..., un montage audio-visuel sur l'Ostréiculture en Bretagne et la participation de René Vautier.
Places : 6 et 8 F.

CHALON-SUR-SAONE

Théâtre : D'Artagnan Amoureux de Philippe Dauchez d'après le roman de Roger Nimier. Où l'on voit d'Artagnan réconcilié avec Richelieu courir à Rome pour y recevoir des mains du pape Urbain VIII un traité de paix pour trois siècles ne comportant pas moins de 17 200 articles.
Le dimanche 27 janvier à 16 h 30 à la Maison de la Culture, 5, avenue Nicéphore-Niepce. Tél. 48-48-92.
Cinéma : Key Largo, avec Bogart, le mardi 19 février à 22 h, Maison de la Culture.
Places : 5 et 8 F.
Musique : Alan Stivell vous embretonnera à 20 h 30 le mercredi 20 février, Maison de la Culture. Téléphoner pour le prix des places à 48-48-92.
Colloque : La Maison de la Culture de Chalon-sur-Saône organise, le samedi 23 février à 20 h 30, un colloque sur le thème : **Roman policier et Société.**
Ce colloque clôturera une semaine consacrée au film policier.

CHAMBERY

Musique : Vendredi 25 **janvier** à 19 h et lundi 28 **janvier** à 20 h 45. Le **Quatuor Lowenguth** interprétera des quatuors de Beethoven au Théâtre Charles-Dullin. Tél. 33-25-19.
Places : 9 F.
Théâtre : La Dispute de Marivaux, montée par Patrice Chéreau avec des beaux décors et tout et tout.
Le mercredi 6 février et le vendredi 7 à 19 h 30. Le samedi 8 février à 20 h 45.
Prix des places : 10, 12, 15 et 20 F.

CHERBOURG

Musique : Le groupe **Mona Lisa** donnera un concert à la M.J.C. de Cherbourg le mardi 29 janvier pour la modique somme de 8 F.
Gong sera, lui, le 9 février dans vos murs.
A voir en priorité.

CLERMONT-FERRAND

Musique : Enfin de nouveau de la Pop avec **Agitation Free** le 25 janvier à 20 h 30 et **Hugh Hopper et Contrepoint** le 15 mars.
Luttes occitanes et bretonnes avec J.P. Verdier et E. Kirjhuel vers le 15 février.
Théâtre : Miss Madona mi-février par le Théâtre du Chêne Noir.

DIJON

Cinéma : Une semaine du **cinéma indien** se tiendra au Cinéma Eldorado de Dijon, du 30 janvier au 5 février. 6 longs métrages et 9 courts métrages. Voir le programme détaillé à Nevers.

DOUAI

Musique : Léo Ferré ramènera sa grande gueule le lundi 28 janvier à 20 h 30 à l'hippodrome municipal. Place du Bariet. Tél. 88-70-74.
Places : 9, 13 et 20 F.
Cinéma : Le film un peu long, pesant, mais superbe de Jean Renoir **Le Fleuve** passera au cinéma Le Colisée le mardi 12 février à 14 h et 20 h 30. Places : 5, 6 et 8 F.

GRENOBLE

Cinéma : Depuis le 14 janvier se déroule à Grenoble la **Quinzaine de la Censure cinématographique** ; ce qui vous permet de voir les films suivants :
Le vendredi 25, à la nouvelle cinémathèque à 18 h 30 **La Règle du Jeu,** à 20 h 30 **La Religieuse** de Rivette, et à 21 h à la Maison de la Culture, un film sur la censure réalisé par la revue « Cinéthique ».
Le samedi 26 au cinéma **Le Club** à 14 h 30 **Je suis curieuse.** Il y aura une table ronde à 15 h avec les revues de cinéma au Centre Culturel cinématographique.

LYON

Musique : Concert aléatoire à la M.J.C. Etats-Unis le 30 janvier entre 14 et 16 h avec les groupes suivants :
Bécassine, Oleagine et du Free-Jazz et même un soupçon de théâtre. L'entrée c'est 5 F. Les groupes qui veulent se joindre à ces festivités peuvent écrire à J.-P. Ramus, 25, rue Fabia, Lyon (8e).
Les **Who** donneront un concert également à Lyon le 24 février à 17 h au Palais des Sports.

LONS-LE-SAUNIER

Musique : Alan Stivell sera sous le chapiteau Bernard Prodier le 16 février.

LUMIGNY

Musique : Grand concert de **Magma** le 24 janvier.

LUÇON

Musique : Le groupe **Defi Science Mental** donnera un concert à la M.J.C. de Luçon le 27 janvier à 20 h 30.

NANTILLY

Musique : Le samedi 2 février à 21 h au Parc des Loges de Saint-Berthevin, près de Laval (53) grande nuit celte avec **Alan Stivell** et, toute la nuit, tous les Bretons qui savent chanter. Crêpes, cidre à volonté.
Entrée : 15 F la nuit et Stivell compris et le lendemain, une Journée d'Artisanat.

MACON

Musique : Les samedi 26 et dimanche 27 janvier à 20 h 30 à la M.J.C. de la rue de l'Héritan, **Festival « Rock-Music »** avec les groupes **Présence** et **Poing** et un concours de groupes amateurs.

METZ

Cinéma : Ciné-Metz organise le 26 janvier à la Maison Rouge un **Midi-Minuit du film policier** avec 7 longs métrages de 13 à 1 h du matin. Il suffit de donner 12 F à l'entrée.
Le 23 février autre Midi-Minuit avec 6 réalisations de réalisateurs italiens de **La Strada** à **Zabriskie Point.** Enfin **On n'arrête pas le Printemps** de René Gilson sera projeté le 18 février.

MARSEILLE

Cinéma : Vous aurez droit au Cinéma Festival de Marseille à une **semaine du cinéma indien** du 21 au 27 février. Voir à la ville de Nevers le programme détaillé.
Musique : Le groupe **Agitation Free** donnera un concert à Marseille le 27 janvier à 17 h
Places autour de 10 F. cherchez le lieu.
La veille, le 26 janvier, vous aurez eu droit à un grand concert de **Magma.**

MONTAUBAN

Musique : Grande fête de la musique indienne avec **Naranda Batasy** au sitar et **Krisna Govinda** au tabla le jeudi 31 janvier à 19 h au Centre Culturel de Montauban.
Gong, quant à lui, donnera un concert à Montauban le 19 février. Vous êtes gâtés.

MONTPELLIER

Musique : Concert du groupe **Agitation Free** le 30 janvier à 20 h 30 à Montpellier.
Places : autour de 10 F.

NANCY

Musique : On signale un grand concert des **Who** à 20 h 30 le 22 février au Palais des Expositions.
Mime : Le groupe de mime la **Re-Création** se produira à l'Ecole de Mime de la ville les 24, 25 et 26 janvier.

NANTES

Musique : Gong donnera un concert à Nantes le 7 février. Ne le ratez pas ! Auparavant le groupe **Agitation Free** sera passé chez vous le 24 janvier à 20 h 30 et vous aurez trouvé l'endroit tout seul. Places autour de 10 F.

NEVERS

Cinéma : Semaine du cinéma indien à la Maison de la Culture, du 23 au 29 janvier. Au

mière partie vous aurez droit à un petit groupe local. Tout ça pour 10 F.

ORLEANS

Musique : On signale un concert du groupe **Mona Lisa** avec **Chrysalis** en première partie le 1er février à 21 h à Orléans. Les places sont à 10 F. Branchez-vous pour le lieu.
Gong donnera un concert à Orléans le 12 février, c'est plus important.

OYONNAX

Musique : Grand concert de **Magma** le 27 janvier à Oyonnax. A voir et à entendre.

POITIERS

Musique : Ne manquez pas le concert que **Gong** donnera à Poitiers le 11 février, ni celui que les **Who** donneront le 15 février à 20 h 30 aux Arènes.

RENNES

Musique : Le groupe **Gong** donnera un concert à Rennes le 5 février. Branchez-vous.

RODEZ

Musique : Agitation Free donnera un concert le 26 janvier et **Gong** le 15 février à 21 h à la M.J.C. de Rodez. Courez vite.

SAINT-ETIENNE

Cinéma : La Bombe, le film ahurissant de Peter Watkins sera projeté le 1er février à 20 h 30 rue d'Alsace-Lorraine à la M.J.C. de Saint-Chamond.

STRASBOURG

Musique : Ella Fitzgerald donnera un récital le 30 janvier dans le hall du Tivoli. Branchez-vous.
Magma donnera un concert à Strasbourg le 1er février. Voyez les affiches.

SURGERES

Musique : Le groupe **Defi Science Mental** sera le 26 janvier à 20 h 30 à la M.J.C. de Surgères.

THONON-LES-BAINS

Musique : Free Jazz ; la formation **Art Ensemble of Chicago,** composée de Lester Bowie, Roscoe Mitchell, Joseph Jarman et Malachi Favars, sera, le 12 février à 20 h 30, à la Maison des Arts et Loisirs, avenue d'Evian. Tél. 71-39-47. Il vous en coûtera 14 ou 20 F. Cela vaut le coup de voir où ils en sont.
Si vous n'avez pas dépensé vos derniers sous le jeudi 7 février à 20 h 30 où vous aurez pu entendre **Alan Stivell** pour le même prix.
Théâtre : Le jeudi 21 février à 20 h 30 dans ce même théâtre vous verrez Rufus dans **300 dernières** pour 9 ou 14 F.

TOULON

Cinéma : Johnny Guitare de Nicholas Ray sera visible le 4 février à 20 h 45 au Centre Azur de Sanary-sur-Mer, avenue du Nid. Tél. 74-18-87.

TOULOUSE

Musique : Naranda Batasy au sitar et **Krisna Govinda** au tabla au Théâtre du Taur le 1er février à 21 h. **Batasy** est un disciple de Ravi Shankar qui s'est fait remarquer au festival de jazz de Nancy. De la bonne musique indienne.
Gong donnera un concert à la salle des fêtes de Toulouse-Colomiers le 16 février à 21 h. Location, 32 rue des Lois, Toulouse.
Les **Who** donneront aussi un concert à Toulouse le 17 février à 17 h. Guettez l'endroit.

TOURNAI

Exposition : Une exposition **Andy Warhol** se tiendra du 24 janvier au 17 février de 14 h à 19 h au 1er étage de la Halle-aux-Draps, sauf le lundi.

VALENCE

Musique : Le 12 février à 21 h soirée de Blues avec **Mickey Baker** à la guitare sèche. Prix des places : adhérents et collectivités 7 F. Individuels 12 F.
Cinéma : Le 7 février à 18 h 30 et 21 h le film de **Robert Manthoulis** et **Claude Fleouter :** « Le Blues entre les dents » en présence de **Robert Manthoulis** qui parlera de son film.

Théâtre : L'Histoire du Soldat de Stravinsky et Ramuz, vous sera contée le vendredi 8 février à 20 h 30 au Théâtre Municipal.
Musique : Pour les amateurs, **Julien Clerc** passera ses chansonnettes le 11 février à 21 h au Théâtre Municipal. On le signale une fois en passant, comme ça ! ! !

BREST

Cinéma : La Salamandre de Alain Tanner avec Bulle Ogier sera projetée à 21 h le 26 janvier au Palais des Arts. **Le Sang du Condor**, le film bolivien superbe de Serge Sangines, le 29 janvier à 21 h et **Une journée dans la vie d'Ivan Denissovitch** de Casper Wrede (Norvège) le 31 janvier à 21 h : c'est un chef-d'œuvre, personne ne le sait.
Musique : Gong donnera un concert à Brest le 6 février. Ouvrez l'œil.

BORDEAUX

Musique : Une seule chose à Bordeaux, mais de taille, le concert que **Gong** donnera dans votre ville le 13 février.

CAMBRAI

Musique : Les **Who** donneront un concert à Cambrai le 9 février à 17 h.

CHATELLERAULT

Cinéma : Les 24, 25, 26 janvier à 21 h au Centre Culturel : Cinéma des minorités, documents bretons, basques, occitans... (Projection de courts et longs métrages.)
Sont prévus : **Groupe Torr e Bon** « cinéma occitan » avec **Moline**, les films basques, 15 h avec les revues de cinéma au Centre Culturel cinématographique.
Lundi 28 à 18 h 30 à la nouvelle cinémathèque **Nuit et Brouillard** d'Alain Resnais, **Cuba Si** et **Les Statues meurent aussi.** A 20 h 30 **Le Petit Soldat** de J.-L. Godard.
Mardi 29 à 21 h au ciné-club des étudiants des films diffusés par le cinéma libre.

LE MANS

Musique : Concert de **Gong** le 8 février.

LIMOGES

Musique : Maxime Le Forestier vous rendra visite début février au Grand Théâtre Municipal — on ne sait pas la date exacte. Le prix des places sera autour de 10 et 12 F.
Cinéma : Tous les films suivants passent à 17 h 45 et le prix des places est à 6 F.
Husbands de John Vassavetes le mardi 29 janvier au cinéma Omnia et le jeudi 31 au cinéma Star. Super, super.
Adalen 31 de BD Widerberg le lundi 18 février et le mercredi 20 à l'Omnia.
Ne pas rater le **Conformiste** de Bertolucci le mardi 19 février à l'Omnia ou le jeudi 21 au Star.

LILLE

Musique : Concert avec **Blue Grass Connection, Dadi, Laurent Jérôme et Jean Milteau,** le 22 février à la M.J.C. de Lille, 36, avenue Marx-Dormoy. Téléphonez pour horaires et prix à 54-24-05.
Le groupe **Gong** donnera un concert à Lille le 1er février. Guettez les affiches.

Cinéma : Semaine du cinéma indien à la Maison de la Culture, du 23 au 29 janvier. Au PROGRAMME : dix courts métrages et longs métrages :
Garam Hawa (Vent chaud), de **M.S. Sathyu** 1973.
Bhuvan Shome (Monsieur Shome), de **Mirinal Sen** 1969.
Samskara (Rites funéraires), de **P.R. Reddy** 1970.
Uski Roti (Le Pain d'un Jour), de **Mani Kaul** 1970.
Sara Akask, de **Basu Chatterjee** 1969.
Maya Darpan, de **Kumar Chahani** 1972.

NICE

Musique : Claude Nougaro en entier sera le vendredi 1er février à 21 h au Théâtre de Nice. Il vous en coûtera de 12 à 25 F.
Musique : La Re-Création, ce qui se fait de mieux dans le mime, se jouera les 15 et 16 février au Café Théâtre des Mille Pattes (dans le palais de la Méditerranée).
Cinéma : Du 13 au 19 février se tiendra, au cinéma Actuel (M.J.C.) de Nice, une **semaine du cinéma indien** avec 6 longs métrages et 9 courts métrages.
Programme détaillé, voir Nevers.

NIORT

Musique : Le groupe cosmique **Appian** jouera dans le modulo Bulle dans la forêt d'Hermitan (près de Niort) le 9 février à 21 h. En pre-

« Le Blues entre les dents » en présence de **Robert Manthoulis** qui parlera de son film.
6 F. Le tout à la M.J.C. de Valence, 32, rue Georges-Clemenceau. Tél. 43-13-26.

VITRY-LE-FRANÇOIS

Musique : Grand concert de **Magma** le 31 janvier à Vitry. Vite, courez.

TOURNEES

Alan Stivell sera le 1er février au Mans, le 2 à Laval, le 3 à N.-D.-de-Gravanchon, le 4 à Evreux, le 5 à Hénin-Beaumont, le 6 à Amiens, le 8 à Sochaux, étant entendu qu'il fait relâche le 7, le 9 à Nancy, le 10 à Esch-sur-Alzette, le 11 à Thionville, le 12 à Strasbourg, le 13 à Besançon, le 14 à Dijon, le 15 à Autun, le 16 à Lons-le-Saunier, le 18 à Saint-Etienne, le 19 à Nevers, le 20 à Chalon-sur-Saône, le 21 à Clermont-Ferrand et le 22 à Lyon.
En ce qui concerne le duo de Folk Hollandais **« Alexander and Astley »**, ils seront le 1er février au foyer Albert-Camus de Sens, le 3 à Ghenove, le 12 au Bateau Ivre d'Orléans, le 13 au Beffroi de Tours, le 15 au Centre Culturel de Toulouse-Mirail, et le 20 à la Maison des Arts et Loisirs de Gelos.

L'Art ensemble of Chicago sera le 26 janvier à la Maison de la culture d'Amiens, le 2 février à la Maison de la culture de Mulhouse, le 7 à Rennes, le 12 à Thonon-les-Bains, le 14 à Annecy, le 15 à Sochaux.

mosik

Images de saxophonistes maudits dans les caves de Harlem, Brian Jones enregistrant des musiciens marocains, Jimi Hendrix allonge un solo torturé, les groupes de rock allemand à la recherche de la note la plus longue, La Monte Young installant sa musique sur la modalité produite par le moteur d'un frigidaire : la marijuana n'est pas absente de toutes ces démarches pourtant bien distinctes. En élargissant l'oreille vers l'aigu et le grave, en ralentissant la perception du temps, en plongeant l'auditeur dans la musique comme au creux d'un sofa, la marijuana a joué un rôle important dans la construction musicale, en Orient, en Afrique, mais aussi dans le progressive rock ou aux quatre coins de la musique contemporaine.

Pas de doute, du moins pour les experts, quant à la musique arabe, cette progression en spirale, ressentie par l'ignorant comme une répétition peu imaginative — mène peu à peu, si l'on s'y glisse sans réserve, jusqu'à la satisfaction des sages. La musique indoue ou la musique balinaise produisent avec des nuances les mêmes évolutions.

Les musiciens de rock et de jazz connaissent bien ces rythmes, ils en viennent. La grande explosion psychédélique a développé leurs recherches hors des voies traditionnelles de la musique orientale — dans trois directions si l'on se contente d'une classification grossière :

● Terry Riley, La Monte Young ont transcrit pour l'orgue ou le violon électronique les rythmes de Bali, de l'Inde ou des chamans de l'ancienne Perse ;

● Le Pink Floyd, Soft Machine, Kevin Ayers, Klaus Schulze, Kraftwerk et Neu, de leur côté, ont intégré pour une large part les trouvailles de Terry Riley ou des compositeurs de musique électronique à leur sauce rock, produisant un mélange qui se tient : progression lente et majestueuse, montée imperturbable vers les glaciers comme dans l'**Irrlicht** de Klaus Schulze. Récit géant entrecoupé de chutes soudaines ou de bruits de guerre, de quoi réveiller ou étonner, **Ummaguma** de Pink Floyd ou les **Sonic Seasonings** de Walter Carlos ;

● Enfin les grands débiles, ceux qui utilisent tous les trucs, qui vont jusqu'au bout du clin d'œil. Disques enregistrés avec des ralentissements ou des accélérations, fausses rayures, chutes de sonorité, comme dans le dernier disque de Neu, tout ce qu'il faut pour vous faire rire ou sursauter. D'autres musiques sont traitées pour provoquer des effets « secondaires » : ritournelles de radio qui grésillent, vieilles musiques écossaises, braillements d'homme de Néanderthal (Cromagnon).

Voici une liste approximative de disques qui ressortent tous, à un titre ou à un autre, de la culture de l'herbe. Encore une fois, comme pour tous les sens, l'expérience de l'audition « stoned » reste une sorte d'acquis, élargissement calme et humour qui se ressentent fort bien sans aucun maléfice. Il y a mille manières d'entrer ou de rester derrière ce qu'Huxley appelait les portes de la perception.

LE ROCK BIZARRE

Pink Floyd, « The piper at the gates of dawn » (Pathé). **Soft Machine**, le premier album (Probe - import. Givaudan). Les deux groupes ne retrouveront jamais la grâce et la folie de leur premier disque, quand ils pouvaient encore tout oser.
Gong, « Angel's Egg » (Virgin - Import. Givaudan). De quoi de quoi, les pot-head pixies, Hashman, le comte Bad de Grasse, les théières volantes, la planète verte et le banana nirvana ? Allez, on a compris.
Can, Neu, Kraftwerk. Le rock allemand n'hésite pas à faire peur en simulant la rayure, ou à rendre malade le flippé en ralentissant certains morceaux. Une répétitivité énergétique (United Artists, Philips) Pour écran large et en couleurs.
Mike Oldfield, « Tubular Bells » (Virgin, à paraître bientôt chez Barclay). Le dernier né des albums planants, le retour vers la grande mère nourricière : la musique classique.
Walter Carlos, « Sonic seasonings » (C.B.S.). Les quatre saisons, le bruit de la mer, les oiseaux, un orage, la pluie, le vent, les loups, les insectes et la musique électronique. La ferme dans le pavillon de banlieue.
Igor Stravinsky, « Le Sacre du Printemps », « Petrouchka ». Si on veut vraiment fermer les yeux et voir des paysages déments, rien ne vaut encore le père Stravinsky. Il déverse les couleurs par hectolitres.
Pharoah Sanders, « Tauhid » et « Karma ».
Albert Ayler, « New Grass ». Les premiers flippés mystiques du free jazz. Plane très haut vers l'Afrique mystérieuse, l'Orient mystérieux et le cosmos mystérieux. Ecouter aussi **Don Cherry**, « Relativity Suite » (J.C.O.A. records).

L'EXTASE

Klaus Schulze, « Irrlicht » (Ohr - import. Music Action). Musique « cosmique », ou plutôt musique de méditation. Se déroule très lentement et emmène très loin. Le disque que les vilains drogues écoutent à cinq heures du matin en allumant leur trentième shilom.
Terry Riley, « Rainbow in curved air » (C.B.S.). Les délices de la répétition, par le grand hypnotisé de la musique contemporaine. La découverte majeure de tous les défoncés des années soixante.
La Monte Young, (import. Givaudan).
Olivier Messiaen, toute l'œuvre pour l'orgue. Attention, danger ! Plus d'un flippé y a rencontré Dieu.

LES DEBILES

Best of the Andrews Sisters (M.C.A. - import. Givaudan). Elles pétillent, elles sautillent, roucoulent, elles sortent tout droit d'un cauchemar de Robert Crumb endormi devant sa télé pendant le show Walt Disney.
Holy Modal Rounders, « Indian War Whoop », **Godz** et **Cromagnon** (E.S.P., import. Music Action ou Givaudan). Le stade ultime du délabrement psychique, trois disques à faire écouter aux enfants des écoles pour leur faire peur. Ces musiciens-là ne sont même plus humains, ce sont des **bêtes !**

LES EXOTIQUES

Bismillah Khan, « Shyam Kalyan » (E.M.I. - import. F.N.A.C.). **Bismillah Khan** et **Vilayat Khan**, « Duets » (Pathe). **Pandit Pran Nath** (Shandar). Les vieux sages de la musique indienne ne se défoncent pas, mais les jeunes Occidentaux qui les écoutent sont souvent dans de bien tristes états.
Joujouka (Rolling Stones Records). La musique des fumeurs de kif marocain, enregistrée par un ingénieur du son en plein trip. Vive la transe.
Hamza el Din, « Escalay, the water wheel » (Lyrichord - import. F.N.A.C.). La plus moelleuse des musiques arabes, de celles qu'on joue des heures sans s'arrêter et sans changer de rythme.
Barong, drame musical balinais (Vogue). Oh là là, la musique libanaise ! Pour montrer à quelles aberrations mentales mène l'herbe du diable. Ecoutez dans votre état normal, et crachez vertueusement sur cette lente cacophonie, mais autrement...
Musique du Burundi (Ocora). Quand l'herbe empoisonnée vous tient, elle ne vous lâche plus : elle vous entraînera jusqu'aux musiques de nègres, tambours cataclysmiques, hululement de Pygmées cinglés, trompes éléphantesques, balafons, instruments à cordes bondissantes, berceuses, ooga-booga : vous avez atteint le fin fond de l'abjection, n'espérez plus jamais retrouver votre santé.

LES SACREES

Bach à l'orgue, les musiques dévouées à Vishnou, ou les sacrements des temples tibétains (Tibet, C.B.S.), les musiques sacrées ont d'étonnants pouvoirs.

POUR SE REPOSER

Tout le rock « cool » de la côte ouest : American Beauty du Grateful Dead, Crosby Stills Nash, ou les derniers albums de Soft Machine ou de Kevin Ayers.

Le fond de l'encre est frais

Bailly, Buin, Welter, Sautreau, c'est un groupe et ce n'est pas un groupe. Bailly, Buin, Welter, Sautreau, ce sont des Beatles séparés qui, réunis autour d'une table pleine de mots, les épluchent et les font résonner, les cuisinent, les échangent et les goûtent. Affinités dans le langage, amitié surtout, direction commune sans doute qui les fit signer ensemble un Manifeste froid **qui est, bien entendu, tout ce que l'on veut excepté un manifeste. Chacun de son côté œuvre sur le verbe, groupés néanmoins au sommet du même iceberg qu'il s'agit de découvrir dans son entier. Puis, dans un second temps, qu'il s'agit de faire fondre.** Manifeste froid **est sorti en 10/18. Un** Jean-Pierre Duprey **de Bailly dans « poètes d'aujourd'hui » chez Seghers, et une collection frileuse enfin, sous le pavillon Seghers encore, qui nous promet des textes d'abordage signés Bailly, Buin, Welter et Sautreau.**
Comme Yves Buin passait par là, nous l'avons attaché devant un magnétophone. Ecoutez un peu, jeunes curieux, ce qu'il nous a raconté.

Actuel . — Pourquoi la poésie ? Tu as été longtemps politicard et théorisant, aujourd'hui les théoriciens t'emmerdent.
Yves Buin. — Un militant peut aussi traverser la politique avec une vision poétique. Politique et poésie sont deux leviers pour soulever le monde, mais la poésie est totale, et soumise au plaisir. Certains cherchent à tout ordonner, accouplent chaque chose avec son contraire. Exemple : poésie contre théorie. Alors que toutes deux sont également dissoutes dans cette obsession de l'ordonnancement, cette force de régence qui donne les clefs du nouveau manichéisme : ça c'est bon, ça c'est mauvais, ça c'est intéressant. Qui rétablit les couples antinomiques, ignorés par la poésie. La poésie, elle, fonctionne comme principe de non-contradiction, sa seule limite est le langage, qu'elle n'a pas choisi. La « police théorique » épaule l'ordre dominant. Pour un Foucault ou un Deleuze, tu rencontres cent bonshommes qui pensent dans le gauchisme et agissent comme des réactionnaires. Pouvoir-Savoir-Capital, disait le slogan. Le savoir s'impose, du haut des tribunes universitaires et politiques, système paranoïaque qui broie l'individu. La poésie bien sûr n'est jamais entrée à l'Université.
— Tu es marxiste. Le marxisme se complait dans le manichéisme.
— En effet, j'interroge **mon** marxisme, son rapport à Marx. Marx me séduit quand il se laisse aller, le visionnaire d'avant le **Capital.** Un discours d'une violence irréfutable. Je suis pourtant devenu non-violent, et convaincre m'ennuie.
— Avoir un idéal est la chose la plus sinistre qui soit.
— On pourrait parler de la production poétique que vous envoient les lecteurs...
— Nous pensons parfois que les lecteurs écrivent en vers parce que c'est plus **facile.**
— Assez. Tu renvoies là à je ne sais quelle morale de l'effort.
— Pas une morale. Un résultat. Une pénible alchimie est nécessaire pour coller ton texte à ta pensée.
— D'accord : ces balbutiements sont surtout le journal intime de l'adolescence, quand le corps se cherche. Mais le fond de tes remarques dénote une méfiance envers ceux qui parlent au nom de la poésie. Et je pourrais aussi bien remplacer ce mot : **poésie,** par cet autre : **la vie.** Chacun des protoplasmes doués de la vie, que nous sommes, reçoit et émet des messages codés ; la poésie est l'un de ces codes.
— Comment se porte votre groupe...
— Tu sais très bien que ce **groupe** n'existe pas. Bailly, Sautreau, Welter et moi avons la prétention d'être des individus. Notre corps, notre vie : une unité singulière. Je sais par exemple que je traverse une phase de jubilation, de narcissisme sans doute, inévitable et bien nécessaire. Nous unit un fond subversif : à **la** Science, à **la** Politique, à **la** Poésie, nous opposons la multiplicité de la vie quotidienne.
Les modèles de fonctionnement de la société littéraire, de sa reproduction, ne nous favorisent pas. Mais nous savons que la reconnaissance par un public large ne dépend pas de ces mécanismes, ni de l'écrivain.
— Comment expliques-tu le succès de Dumas ?
— Quoi ?
— Oui. Alexandre, le père. La mort de Porthos, qui succombe quand enfin il se met à **penser,** est une des plus belles pages que j'ai jamais lues. Dumas racontait merveilleusement des choses simples, encore tapies dans les cœurs.
— Ce débat, sur les mécanismes de la culture, est filandreux. A ce titre, Guy Descars, Peyrefitte, Simenon, Cesbron, deviendront peut-être les créateurs les plus importants de notre époque. Par contre, je n'ai connu Reich que dix ans après sa mort. Avant moi, il n'avait pas été traduit en France. Et Vian ! **L'Ecume des jours,** en 1947, mis au pilon dans les entrepôts Gallimard, 127 exemplaires vendus ! Contre sept cent mille, vingt ans après.
— Quels poètes encensez-vous ?
— Tu veux nous coincer dans une grille culturelle, non ? Bon. La beat génération pour moi. Les surréalistes, Jean-Pierre Duprey, pour mes copains. Sans d'ailleurs que la complicité avec tel ou tel force notre écriture. Pas de fusion homosexuelle. Tu es toi, et n'y échappes pas. Pas plus que tu n'échappes aux lois de ta langue maternelle. Subversion ne signifie pas bouleversement du langage. Rien de plus classique que l'écriture de Kafka, qui portait l'angoisse de toute son époque. Nous ne sommes pas des iconoclastes. L'invention à tout crin est un nouveau formalisme. Sans doute, dans nos textes, le réel vacille-t-il quelque peu. C'est tout.

Ça va, Lennon pas mal et toile à matelas

Actuel : Je te pose, John, la question que tout le monde doit vous poser en ce moment : allez-vous refaire un disque en Beatles ?

John : Ouais ! tu parles du disque de Richie. Tu sais, on n'a jamais dit que les Beatles se « séparaient ». Chacun a fait ses disques, c'est tout. J'ai connu le Plastic ono band, les flux fiddlers et

Un petit tour dans Paris

A la sortie du concert, je descends faire un tour dans les égouts, ou dans les catacombes. Puis, avec ma mobylette, je tourne jusqu'à la panne sèche, le nez au vent, sous la Tour Eiffel. J'attrape de sérieux torticolis à dévisager les bulles dorées qui surmontent les tours des églises russes de Paris, 12, rue Daru et 15, rue Jean-Goujon. Puis je me balade la nuit de préférence, aux Galeries Vivienne et Colbert avec, sous le bras, l'excellent petit guide de Louis Aragon, Le Paysan de Paris (Le Livre de Poche).

Au Musée Grévin, je m'interroge dans la cellule de Louis XVI, je tremble avec Marat, et je m'envole au Palais des Mirages, jeux de glaces et de lumières, forêts de papier qui tombent du plafond, oiseaux, statues tournantes. Assis dans le cabinet fantastique, je regarde fixement les manches gonflées de colombes de l'illusioniste. Un agent de cire me surprend tandis que je regagne les boulevards et l'imbroglio de ces ruelles qui descendent vers la Seine, hantées par quelques concierges suivies d'une meute de chats noirs. Je m'extasie devant les vitrines à l'enseigne desquelles on peut lire Les Savoyards Réunis ou La Licorne. La tenancière du magasin Au Cœur Immaculé de Marie, 6, rue des Petits-Pères me parle de ses Bibles, crèches, croix, santons ou cartes postales.

L'heure tardive et le froid ne gênant en rien ma longue marche, je regarde dans le bleu des cieux le cheval en pierre de Louis XVIII place des Victoires. Et puis un peu plus loin au 20, rue Etienne-Marcel, tel Jean Marais, avec ma longue cape de velours, j'escalade la barrière qui me sépare de la Tour Jean Sans Peur édifiée à la fin du XIVe siècle. L'escalier qui y monte est une des seules parties de la tour qui ne soit pas écroulée. D'étranges personnages fantomatiques dérivent dans les trous béants du parquet.

Au 121 de la rue Saint-Honoré, je m'extasie devant une galerie où les cadres dorés n'encadrent aucune toile. Plus loin le « Centre de lutte anticafards et pour la destruction des animaux nuisibles » expose quarante rats empaillés alors qu'ils sont pris au piège, ainsi qu'un renard sanguinolent la patte coincée dans une énorme machinerie métallique. A l'intérieur gisent pêle-mêle mouches ou moustiques ressemblant à des lustres en plastique, pièges à guêpes, mort aux rats et grains du diable.

Au cul du Grand Palais, le Palais de la Découverte mérite bien son nom. Le Planétarium, c'est un peu le cœur de la grande pyramide, avec un martien métallique au centre qui envoie des étoiles sur une voûte noire. En un quart d'heure, l'air frais des espaces infinis me passe dans le cou.

Attiré depuis toujours par Constanti-

invisible strings, Paul a fait Wings avec Linda, George a surtout suivi la ligne de « love you too » avec, notamment, Shankar, Ringo, lui, a moins opté pour un style. Un charmeur... Là, justement, on a tous fait des chansons pour Ringo, et il les chante bien, je trouve. Appelle ça des retrouvailles, si tu veux, mec.

Comment te définis-tu ?

Anarchiste, c'est le seul mot qui vaille, a-ppro-xi-ma-ti-ve-ment.

Après plus de dix ans de chansons, tu n'en as pas marre ?

Yoko intervient : Moi, il y a cinq ans que je chante, et j'en ai de plus en plus envie...

Ouais, moi aussi, dit John. On évolue tellement, tu sais, que la chanson n'est plus la chanson. De « Please, please me » à « Mind games », il n'y a pas que des notes... La chanson n'est que l'exutoire... privilégié de ce qui se passe dans la tête du bonhomme... Je ne suis pas vieux, quand même...

Tu connais les chanteurs français ?

Je ne comprends pas, presque pas quoi ! le français, mais j'aime vos chanteurs : Brassens, Léo Ferré (on le comprend rien qu'à le voir ; on l'a vu à San Rémo), Nougaro et, surtout, Jacques Brel, que j'ai vu à Londres il y a quelques années. Par contre, votre pop music me semble assez plate.

Pourquoi habites-tu maintenant aux Etats-Unis ?

C'est là qu'il se passe des choses... Marx n'a-t-il pas dit (il éclate de rire) que tout viendra des pays les plus industrialisés ? Et puis nous sommes mieux là-bas qu'en Angleterre.

Yoko : Ouais, à Ascott, on est toujours emmerdés par des fans en rut (elle éclate de rire).

Quel est ton L.P. Beatles préféré ?

Le prochain.

Hein ?

A toi de voir si j'allume. Disons que j'aime aussi vachement « Let it be » et « Help ».

Help ?

Ouais... c'est là qu'on est devenus nous-mêmes.

Est-ce que tu chanteras bientôt à Paris ?

J'aimerais, mais où ?

Est-ce que tu aimerais que je te pose une question précise ?

Ouais, deux (il se marre) : si on gagne quatre fois moins depuis qu'on est séparés et...

Je te la pose !

Je... je peux pas te répondre, il y a peut-être des micros dans la moquette !

Et l'autre question ?

C'était : « Est-ce que tu aimerais que je te pose une question précise ! »

Ici Radio-Hooligan

Les policiers russes se gratouillent l'oreille. Quand ils reçoivent des messages-radio, ils entendent en même temps des slogans contre la politique gouvernementale et des airs de pop-music. Les radio-amateurs hooligans pullulent depuis peu en Union Soviétique. Dans une région industrielle du Caucase, la police en a repéré 115 en moins de cinq heures. Largement inexpérimentés, les radio-amateurs sèment une véritable panique en utilisant des longueurs d'ondes réservées aux communications officielles. Les pilotes soviétiques reçoivent ainsi du Dylan au moment de l'atterrissage. Pour éviter d'autres déroutages plus sérieux, la police pourchasse les radio-amateurs, le code russe interdisant comme il se doit toute « agitation ou propagande antisoviétique ». Les trois stations radio de Baku — le « Squelette volant », le « Chat noir » et le « Parasite » — ont déjà été vigoureusement fermées.

En Tchécoslovaquie, ce sont les maisons de disques qui sont frappées. Le gouvernement vient d'interdire à la vente plus de 1 000 enregistrements. Les petits enfants tchèques ne pourront plus écouter l'histoire de « Blanche neige et les sept nains » ni apprendre à parler français, russe ou chinois avec les disques Berlitz de leur pays. Quant aux grands, ils seront privés de pop et des joyeuses œuvres historiques comme la « Trahison de Munich » ou « L'insurrection du peuple de Prague ». Les surboums tchèques ne vibreront plus aux très planants « Chants de synagogue » et « Chants du ghetto ». L'hallucinante « Messe clagolitique » de Janacek est également bannie. Les enregistrements des « Séquestrés d'Altona » de Sartre, et de « La Maladie blanche » de Karel Capek, un auteur de science-fiction, suivent le même destin tragique.

Ça branle dans les savanes

Tristement affectés par un total refus de service de leurs organes génitaux, les habitants mâles de Kadurna, dans le centre du Nigeria ont enfin trouvé le nœud du problème : une société secrète aurait livré à ses membres le pouvoir redoutable de rendre les hommes impuissants en leur serrant la main ou en leur frappant l'épaule. Deux de ces dangereux rigolos ont été battus à mort ces jours-ci ; cela porte à dix-sept le nombre des sorciers maléfiques exécutés par la foule. La police s'en inquiète : la phobie collective sert de couverture à de sombres règlements de comptes.

Examinés de très près par des médecins, quarante-cinq des prétendues victimes se sont avérées en excellente forme ; il leur faudra trouver autre chose à raconter à leurs épouses trop exigeantes.

nople, je me perds dans le quartier de la Goutte d'Or : tissus, turbans, chéchias et musique orientale, menthe fraîche et thé vert, sans oublier les bains-douches pour sentir bon le sable chaud. Un peu lassé par les pâtisseries orientales, je me risque rue des Rosiers, dans le Marais, pour croquer sans hésitation un gâteau au pavot, du strudel roumain aux noix, ou le Sucher viennois au chocolat. J'arpente au hasard la Bastille, la rue de Lappe et les flons-flons du bal à Jo me bercent mollement.

Même le Quartier Latin comporte encore quelques ruelles maléfiques — et qu'elles s'appellent Visconti, Furstenberg, de Nesles ou de Nevers, les mêmes esprits les habitent.

Tôt le dimanche matin, quand il fait beau, j'examine la couleur de la feuille des arbres Parc Montsouris, square Vilette devant le Sacré-Cœur ou aux Buttes-Chaumont, à une heure où la foule bruyante et enfantine ne les ont pas encore envahies. Quelques serres touffues du Vivarium du Jardin des Plantes, où jaillit une véritable forêt vierge exotique, valent le déplacement ainsi que le Lac des Cygnes et la Pyramide du Parc Monceau. Pour trouver cette dernière, il suffit de partir de la Rotonde, de prendre l'allée principale, puis la seconde allée principale à gauche, puis le second chemin à droite et là, perdu dans les feuillages, se dresse ce monument du haut duquel tant de siècles nous contemplent.

Quand les roulottes envahissent le terre-plein du boulevard de Clichy, mon attention aiguisée s'éveille. Car en plus des traditionnels stands de tir et des voitures tamponneuses, mes pupilles se dilatent devant « la femme la plus grosse d'Europe », « le train fantôme le plus terrifiant », « la femme insensible » et « les strip-teaseuses de Satan ». Au fond de leurs sombres roulottes, pour quelques francs toujours, une septuagénaire cartomancienne, ou quelques gitanes aux grandes facultés médiumniques, lisent dans ma main, décrivent mon passé, mon présent et parfois mon futur et devant leur boule magique me disent gravement : « Je vois du blanc, rien que du blanc. »

Puis pour finir en beauté, je fais un tour dans un des plus merveilleux endroits de Paris, le Musée Gustave Moreau, 14, rue de La Rochefoucauld. Le musée fut installé par le peintre lui-même, à l'époque où il l'habitait comme hôtel particulier. Et ce n'est qu'après sa mort qu'ont été installés ses grands placards qui cachent des centaines de dessins et d'aquarelles montées sur charnières ; elles se lisent comme de somptueux albums. Sur deux étages une centaine de tableaux, d'où s'échappent licornes, chimères, narcisses, Salomés perverses, Lédas, Cygnes et Centaures, recouvrent presque entièrement les murs mauves et bruns des très hautes salles.

Pour terminer, ma devise : « Marcher fidèlement sur la trace de mes pas et il m'arrivera de grandes choses. »

Paul Zombi.

Scènes de fesse à Hambourg

« Ceci est mon nez en trompette, ceci est ma main droite, et ceci, hop, c'est mon cul ! » Dorothée rose, Dorothée dégrafée, Dorothée épinglée, curieuse, studieuse, filmeuse, court dans Hambourg super-huit au poignet : « L'amour, pour vous, vieux cochon, qu'est-ce que c'est ? » Sur un canevas modèle courant de film en fesses-color, Peter Fleischman et son complice Jean-Claude Carrière ont grincé et bouffonné à la fois. Les aventures de Dorothée au pays des grands sexophobes tristes nous font glousser et trépigner : un père sacré luron de sacs-à-rire, une mère qui bridgouse à l'étage de l'hôtel voisin, un lycéen bonnasse à cheveux gras, le professeur amoureux qui se pend dans un autre siècle, tous ceux-là composent le décor ordinaire de Dorothée, un décor de carton peint, triste et gentil, ponctué d'horribles grimaces et d'une volée de rires verts. Et puis, au cours d'un safari traversin, tout le cortège des laids habituels : masos, ringuards, lesbienne en cuir noir, cage de fer, limousines aux volets clos, prince vénézuélien vicelard et tocquard, pas un ne manque.

On s'étonne. Fleischman, c'est le grave auteur de **Scènes de chasse en Bavière** et des **Cloches de Silésie ?** Se serait-il perdu dans le cinéma des petits sujets, disait le père Chabrol à l'époque où il tournait des films cons sur la connerie : la Révolution française ou une querelle de voisins, l'apocalypse de notre temps ou l'engrossement d'une servante d'auberge, ce ne sont guère plus que des sujets. Seul importe qui les traite ou les maltraite. Et Fleischman n'est pas précisément un tâcheron. Allez donc traîner sur les boulevards, abîmez-vous dans Max Pecas ou dans Benazeraf : pas la queue d'une idée, pas une idée au bout de la queue. Fleischman, lui, truffe son film d'astuces comme une dinde de chair à saucisse. La dinde n'explose pas, mais on la mange avec satisfaction.

« Quelle est ta place dans le cinéma pornographique ?

— **Dorothée** est une caricature d'un quelconque **Journal intime d'une collégienne**, d'un de ces objets de série où l'on montre une jeunesse qui n'arrête pas de baiser, des gamines folles de leur cul. Pour faire baver les vieux, l'industrie cinématographique allemande « fait dans le jeune » : une image fausse bien sûr de l'adolescence.

Ancré dans le fric et une industrialisation forcenée, le film porno vole très bas. C'est une forme d'expression anonyme : on ignore le nom des acteurs, des réalisateurs. Du travail mal foutu, qui coûte cinq sous mais qui rapporte, qui sort dans les salles minables pour les rentiers et les deux millions de travailleurs immigrés turcs. Une exploitation sinistre de la misère. Un des points de départ de **Dorothée** fut **Palais d'amour,** un reportage de Solange Michoulier sur un de ces grands bordels de Hambourg, ces buildings de quatre cent chambres dont les propriétaires sont des hommes d'affaires fort riches et fort connus. **Palais d'amour** expose sans détour les laideurs de l'industrie du sexe.

Dans les Eros Center, pas d'autre logique que celle du cynisme : le client est bousculé, des chiens policiers dressés pour interrompre la passe au bout de dix minutes, des sonneries d'alarmes dissimulées partout.

Dorothée est cernée : d'un côté cette misère, de l'autre le spectacle de l'échec amoureux de ses parents. 80 % des jeunes avec qui nous avons tourné expliquaient que papa maman avaient tout raté. Enrobant le tout, ces chansonnettes dégluties à la radio, où le mot « amour » est exploité et dévalué. A tel point que peu de jeunes Allemands osent encore le prononcer. Dorothée ne rencontre que des misérables : un aliéné, un client de bordel qui la fouette, des photographes de mode libidineux. Mais elle est jeune, optimiste, sent qu'il doit y avoir quelque chose au bout du tunnel, et multiplie ses expériences.

— Tu n'abordes pas du tout les tentatives de libération sexuelles, extérieures aux névroses bourgeoises.

— Le film aurait pris un autre sens. J'ai voulu rester simple, démonstratif. Du réalisme symbolique. Le moteur de **Dorothée,** c'est l'Allemagne transformée en marché du sexe. Je dis : « Vous ne voulez faire que du sex-film ? D'accord, je vous prends sur votre terrain. » La scène du professeur, qui détaille les positions 436 et 437 de l'amour, est une parodie directe de ces pornos qui, pour passer la censure, font toujours tout expliquer par un « professeur », caution scientifique et même progressiste.

— En fait, tu montres peu de sexe.

— Non, on ne voit jamais Dorothée faire l'amour. Mais l'ambiance est telle que bien des spectateurs jureront que si.

— Et ces trois sexes en érection que la censure française veut te faire enlever ?

— Une mise en boîte de la virilité, avec en fond sonore le Te Deum de l'Eurovision. Ah... si je les avais enveloppés de brume, de flou artificiel, la censure aurait sans doute été moins sévère. Mais ils sont crus, ces sexes, bien rouges, tout sauf excitants.

— Tu fais du réalisme. Ce n'est pas la tendance dominante dans le jeune cinéma allemand...

— **Dorothée** est traitée comme une bande dessinée. La BD a profité du cinéma, il est temps que le cinéma réapprenne de la BD. Couleurs rudes, montage plat, saccadé : un prof, une salle de classe, l'école, en plans fixes. Clac ! clac ! clac ! Le charme naïf du film d'amateur. Naïveté voulue par le scénario d'ailleurs : j'ai tourné avec des jeunes, qui n'étaient pas des acteurs professionnels, et ils se sont amusés. Les jeunes s'amusent toujours, même si le monde est triste.

Werner Schroeter, Rosa Von Proheim, Syberberg : le cinéma allemand se donne à l'esthétisme, le maniérisme et l'expressionnisme. L'apolitisme aussi, après les essais de 1968. Ce formalisme renvoie aux rapports malades que les Allemands entretiennent avec la réalité. Les Français sont des visuels, les Allemands des auditifs : leur sensibilité ne s'inscrit pas dans l'espace.

— Que signifie la dernière scène de **Dorothée ?**

— Dorothée est heureuse, à la campagne, avec ses amis. Ils dorment nus, trois dans le même lit, et se battent avec la confiture du petit déjeuner. Mais cette scène-là appartient à demain.

Faites le plein de Super-8

« Il ne s'agit plus de donner des coups de pied dans les réverbères devant les écoles de cinéma en braillant : je veux faire du cinéma différent. Avec le super-huit, on le fait. » Dix balles la minute de film, des caméras de qualité pour mille francs : le cinéma devient le fait du livreur de journaux, de l'employé des P.T.T. d'élèves de C.E.T.

Au Ranelagh, du 7 au 23 décembre, festival du super-huit. Le ciné officel y était lourdement présent, référence quasi obligatoire. Le super-huitiste se débarrasse de sa cinéphilie paresseuse en se lançant à caméra perdue dans la parodie du thriller, du fantastique et du burlesque. Un exemple : **Les Filles du Lot,** sex-vampyr de la plus pure veine expressionniste, de l'érotisme kitsch sur du Terry Riley et du Pink Floyd. Kriss exorbite nos pupilles glacées par la morbidité : son **Adolf** célèbre en messe noire les retrouvailles d'Hitler et d'Eva dans un bunker du Bois de Boulogne. Le **Rêve interrompu** et le **Rêve insolite** caricaturent les vieux thrillers, **Justa by accident** pastiche les **Incorruptibles.** Clin d'œil.

Ils disent, en chœur et satisfaits : « Le super-huit, c'est la fin de l'idéologie. Parce qu'il permet d'échapper à l'appareil de production-distribution, qui impose formes et contenus aux films. » Ouais. L'idéologie, comme on sait, règne surtout dans les cervelles. Et la production du festival n'a guère exprimé que de l'angoisse fort petite-bourgeoise. Celle du serpent marginal qui se mord la queue : que faire, retourner vers l'immense douceur du foyer, glisser vers la **planète** de la communauté. Exhibitionnisme d'ailleurs sans honte : « Ce qu'y a de chouette avec le super-huit, c'est qu'on peut **s'exprimer**. Dire ce qu'on veut librement. »

Spleen dans **La blessure.** Folie dans **Le Horla.** Obsession de la femme inaccessible dans **L'intruse.** L'auto-censure avait frappé : peu de sexe dans tout ça. Sauf dans **Boxing Match.** Mais alors là... devant un public de travestis, les deux boxeurs se masturbent au lieu de s'envoyer des beignes, Ils se branlent dans leurs gants de boxe, à la courbe si pure, au grand dam de leurs supporters et de l'arbitre.

Hermétisme et complaisance, vous revenez au galop. Tout comme la **tranche de vie : Bouche de chaleur** narre la dure existence du clochard. Et le film sur les C.E.T. (enfin vus de l'intérieur) mélange l'analyse et la revendication, à partir de la description minutieuse d'une journée de travail.

Un document vraiment convaincant : les prisons mexicaines, par deux taulards à qui on avait clandestinement passé une caméra.

Le super-huit est un attribut indiscutable de l'underground. C'est évident, quoi. Réalisation marginale, petit budget, expression ésotérique de tourments personnels, diffusion confidentielle, en direction des intimes. D'où les risques de rupture. Au Ranelagh, bien des films ont dû subir de ricanants lazzi. Certains, franchement ringards, les méritaient. Les autres n'ont pâti que de leur ton trop personnel : dans une salle classique, le public restait classique et attendait les clichés, ou simplement la syntaxe du langage cinématographique traditionnel. Par contre, tous les policiers, fantastiques et comiques, nourris de citations, ont connu le succès. Ce ne sont pourtant pas les réalisations les plus intéressantes. Une leçon prévisible.

Seule une distribution de masse, oui mon camarade, pourra dissiper les malentendus. Des réseaux déjà s'esquissent. Les organisateurs du festival du Ranelagh ont créé une association pour aider la diffusion, au besoin donner un coup de main pour la finition, le montage sonore. Ils préparent pour le mois de mai prochain un festival international à Paris. Envoyez vos films. Leur adresse : 5, rue des Vignes, Paris 16e - Tél. : AUT 6444. (Pour le Ranelagh, ils en avaient reçu 250 !). L'APIC (6, rue des Canettes, Paris 6e) prête du matériel en vue réalisation films militants. L'association **Musidora** (8, rue des Carmes, Paris 5e) cherche en ce moment à rassembler tous les films **tournés par des femmes,** quel que soit le format, en vue d'une rétrospective en avril.

Cette mise en place inquiète, en haut lieu. Les RG étaient présents au Ranelagh, et menaçaient de saisir les films « pornos ». Les réalisateurs installés craignent la concurrence. Marker, Klein, Polac, sont eux séduits par le petit format. Le CNC rappelle avec angoisse l'obligation d'un visa de censure pour toute projection publique. Son angoisse semble légitime : comment visionner chaque bout de pellicule, quand des légions de cameramen sortiront leur arsenal. Impossible à endiguer. Hé ! Hé ! D'autant que, pour une fois, tous ces marginaux pourront compter sur le soutien, intéressé mais pas négligeable, des industriels fabricants de zooms, de compensateurs de couleurs et autres grand-angulaires.

Léo Narguilé,
Dominique Groumbiar.

Court-circuit

Le petit monde du dessin animé décidément se remue. L'association Court-Circuit (André Skola, 32, rue Pouchet, Paris 17e) tente de rassembler les dessins animés éparpillés dans les maisons pour les passer massivement dans certaines salles de Paris. Court-Circuit prépare un festival international du dessin animé à l'Olympic. Plus de soixante dessins corrosifs, qui vont des oscillations électroniques des courts métrages canadiens aux simples poupées animées des pays de l'Est. Court-Circuit cherche d'autres salles et du matériel pour que tous les dessinateurs français puissent enfin réaliser leurs propres courts métrages.

Enragez-vous

Le Groupe d'Insoumission Totale de Lyon vient de sortir un canard : « Enragez-vous. » Une bien jolie mise en page pour du ra-gna-gna peu renouvelé : la dénonciation de toutes les institutions du pays et surtout, bien sûr, celle de l'armée. Enfin, le G.I.T. a besoin d'abonnés enragés et de sous. Les bonnes âmes adresseront leur obole au G.I.T., BP 608 RP 69221, Lyon Cedex I.

UNITED Artists a imprime ses autocollants « Rock allemand » en caractère gothique, pour décorer le dernier Amon Düül 2, qui, pendant ce temps, arrive aux stades ultimes de la décomposition. Le groupe est dissout, quelques procès sur les bras pour rupture de contrat. Des réunions éphémères de trois ou quatre musiciens font parfois une apparition écourtée et maussade. On comprend un peu les raisons en écoutant l'album, Vive la Transe (United Artists) : pas mauvais, mais médiocre, banal, insignifiant. Rien de brûlant, d'inquiétant ou d'excitant. Une longue série de platitudes correctement fabriquées, des textes parfois acerbes démentis par un traitement tristement routinier.

La fin d'une époque ? Amon Düül 2 servit longtemps de porte-drapeau au rock allemand en pleine métamorphose. Mais le rock allemand n'a plus besoin de porte-drapeau. D'ailleurs, d'autres ne demandent qu'à remplir le poste vacant. Can garde de solides prétentions au titre, Faust et Tangerine Dream, tous deux sous la houlette des excentriques malins de Virgin Records, se taillent une solide assise en Angleterre. Kraftwerk prend son temps, mais reste indéracinable, on les verra peut-être en mars à l'Olympia. Reste Agitation Free, un groupe berlinois de retour en France en Janvier, une tournée que Rézozero pensait proposer à Amon Düül 2, sur les traces de Can. Agitation Free 2nd (Vertigo) développe et raffine la démarche de Malesch, le premier album. On retrouve le même alliage du rock et de l'électronique, les moments de recueillement ou d'attente inquiète peuplés par les bruitages électro-acoustiques. Les guitares s'y glissent avec précaution et donnent le signal de dix minutes de balancement régulier, l'envol massif des rythmes rock et des solos charnus, qui se résorberont à nouveau dans le magma.

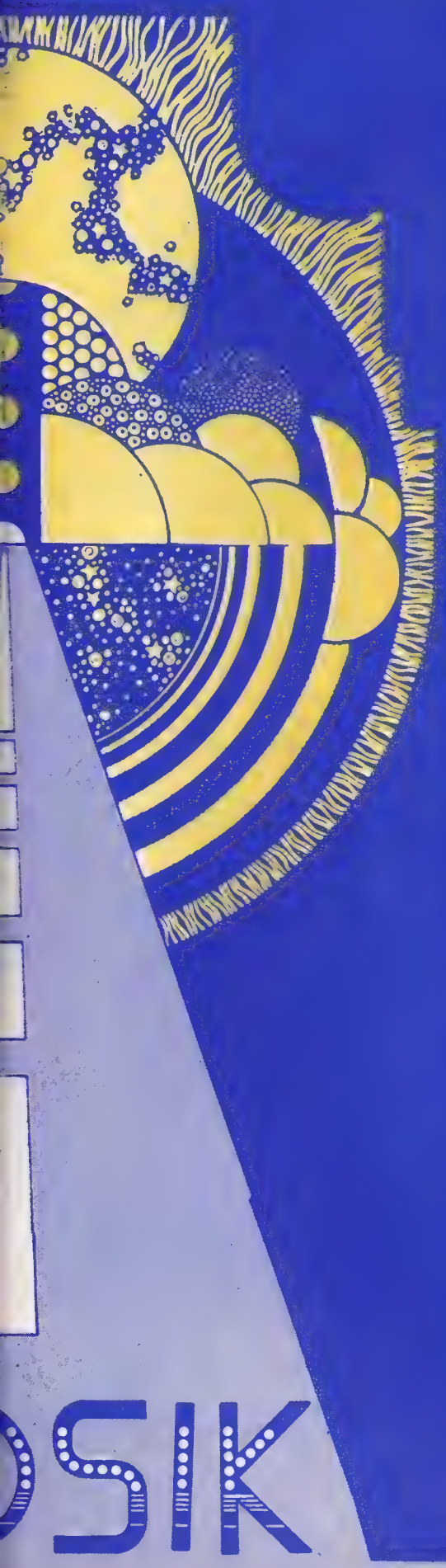
Quand Virgin n'était encore qu'une chaîne de magasins de disques, elle importa la première les albums allemands en Angleterre, et leur réputation fit boule de neige. On vendit vingt-cinq mille exemplaires des disques de Tangerine Dream, un chiffre sans commune mesure avec le tout-venant des importations. Virgin la marque de disque en tire ses conclusions : elle signe Faust, puis Tangerine Dream. Richard Branson, pourtant, ne s'enthousiasme guère pour le « son allemand » « Un jour, j'ai rassemblé une trentaine d'albums allemands et j'ai passé un après-midi à les écouter. J'ai eu la plus cuisante migraine de ma vie. »

Curieusement, au moment même où l'on fait affaires, tout ne va pas pour le mieux entre Virgin et le principal responsable de la production allemande, un petit homme au profil napoléonien, au nom impérial de Rolf-Ulrich Kaiser. Ce dernier, producteur de Tangerine Dream, Ash Ra Tempel, Klaus Schulze, Popol Vuh, a inventé la marque de fabrique « kosmische musik », dont il semble très fier. Il tient absolument à voir figurer sur ses albums des stickers « cosmic », ce à quoi Virgin, anglais et sensible au ridicule, se refuse toujours. La deuxième manche est engagée. Virgin a soufflé à Ohr son meilleur groupe, Tangerine Dream, que le verbiage publicitaire effréné de Kaiser commençait à indisposer. Ce dernier, au contraire, a décidé d'enfoncer son clou et frappe à coups redoublés. Il rebaptise son label « Kosmische Musik the sound of the cosmic couriers ». Dans sa pléthorique littérature publicitaire, Kaiser ne craint pas de brosser, en mauvais anglais, cette fresque grandiose : « En 1970, le producteur Peter Meisel et le critique de rock Rolf-Ulrich Kaiser, qui avait déjà publié dix livres, fondèrent Ohr Produktion Gmbh à Berlin, pour créer le rock allemand. Ils sélectionnèrent les musiciens les meilleurs et les plus prometteurs. (...) Le 18 mai 1973, la fille des étoiles Gille (c'est la digne compagne de Rolf-Ulrich, douce présence effacée, souriante et maternelle dans le coquet pavillon de Rolf-Ulriche à Cologne) et le Courrier Cosmique Rolf-Ulriche Kaiser achetèrent les parts de Peter Meisel et préparèrent la création du nouveau son. Le magazine Jasmin estima le prix à un demi-million de marks allemands. (...) Avec la quadriphonie nous nageons dans le son. Nos mélodies volent à travers les sphères, nos rythmes foncent dans les mondes étoilés de la science fiction. (...) Le designer d'élite Gille, qui fait aussi le design de la nouvelle Mode Science Fiction, et le producteur cosmique Rolf-Ulriche Kaiser écoutent leur musique dans des casques quadraphoniques. Ils portent des vêtements électriques. Ils donnent à leur concert un design cosmique. Ils donnent à leurs amis le courage de développer leurs propres fantasmes. La musique cosmique est en train de créer un nouveau combinat pop, spécialement pour les jeunes. De nouveaux magazines. Une nouvelle musique. »

Bref le trip mégalomane. Rassurez-vous : Kaiser a plus de bagoût qu'il n'a de pouvoir réel, il ne deviendra pas le Big Brother des nouvelles générations.

Mais « Kosmische Musik » peut-elle vraiment soutenir ses prétentions, celle qui en ferait « le phénomène le plus important depuis les Beatles », et tout le bavardage sur les années soixante-dix, la conquête de l'espace et les aventures galactiques qui nous attendent ? L'étiquette « cosmique » se réduit parfois à un pur tour de passe-passe publicitaire quand on l'applique à un groupe pop banal comme Wallenstein ou à deux chanteurs gentillets comme Witthüser und Westtrupp. D'autres « messagers cosmiques » n'ont pas traversé sans dommage les espaces infinis. Ce pauvre Florian Fricke commence à nous faire de la peine, et achemine Popol Vuh vers les marécages de l'ennui. Les deux premiers albums faisaient un excellent usage des instruments électro-acoustiques. Avec les deux suivants, Popol Vuh rejette l'électricité avec dégoût et fabrique un ersatz très mou de musique classique, tout pénétré d'un mysticisme béat qui réconcilie les philosophies orientales et la tradition chrétienne. De Hosianna Mantra (Ohr - import. BASF) à Seligpreisung (Kosmische Musik), nous tombons de Charibde en Scylla. Salut Popol, on t'aimait bien.

Reste Klaus Schulze, le Chopin de la musique électronique. Pour beaucoup, son Irrlicht (Ohr - import. Givaudan ou Music Action) représente la limite ultime de l'extase en trente-trois tours et en stéréophonie. La nouvelle livraison, Cyborg (Kosmische Musik) est un double album de bonne qualité qui ne fera pas oublier Irrlicht. Schulze explore les mêmes idées avec moins d'ampleur. Le grand bourdonnement métallique continue à résonner dans les graves, les accords mélancoliques de l'orgue et les échos de violon dérivent toujours aussi paisible-



ment. Le temps s'épaissit, la musique exige la disponibilité d'une fin de nuit. Ecoutée à la mauvaise heure, elle paraît visqueuse, ou même franchement immobile.

Tubular Bells est enfin sorti en France, chez Barclay, qui semble n'y croire qu'à moitié, bien à tort. On vous aura prévenus à l'avance depuis longtemps : Tubular Bells est un petit chef-d'œuvre, un travail d'orfèvre de la Renaissance, délicatement ciselé dans le détail, solidement charpenté dans sa conception d'ensemble. La musique ne prend pas d'assaut à la première écoute : tout y paraît trop joli, trop harmonieux, à la limite de la banalité. Puis les mélodies s'insinuent, commencent à trotter dans la tête. On se prend à admirer de plus en plus ce génie de la transition qui fusionne en un flux sans brisure des parties totalement dissemblables, qui vont d'une suave répétition à la Terry Riley en guise d'ouverture à des riffs épais de guitare rock ou à des épanchements romantiques barbouillés de chœurs et de mandolines caressantes.

Virgin continue à braver la pénurie de vinyl avec un album tout frais, le nouveau Gong, Angels Egg (Virgin - import. Givaudan). Au même moment, Byg sort l'album précédent, Flying Teapot. Ces albums forment les deux premières parties d'une titanesque trilogie intitulée « Radio Gnome invisible ». Le premier volume décrit l'arrivée sur terre des habitant de la planète verte Gong, les pothead pixies, et leur rencontre avec les t e r r i e n s soigneusement sélectionnés. Pour le second volume, le mouvement s'inverse. Les hommes découvrent la planète Gong et le Banana nirvana. Le second disque est plus dense et plus fou que le premier, mais le premier est un excellent hors-d'œuvre. Pour le second, le groupe a passé plus de temps, et laisse moins de part à l'improvisation. Les seize pages de livret, dans le grand style divaguant et déconnant propre à Daevid Allen, rassemble les fils épars et révèle tous les détails de l'histoire. L'univers de Daevid Allen y prend une cohérence que l'on ne pouvait que deviner vaguement à travers les albums précédents, les passages sur scène ou les interviews, et la musique de Gong prend figure de bande dessinée sonore, ou plutôt de dessin animé sur disque. Pour leurs exercices « cinématographiques », Lou Reed ou Pete Townshend manient le mélodrame hollywoodien et la tragédie néo-réaliste. Daevid Allen, lui, fait du cartoon, du Tex Avery mystique et utopiste.

Ils commencent à se manifester en rangs serrés, les rénégats du rock. On dirait même un lent mouvement d'encerclement. Ou bien l'exode de vieux rusés qui quittent le navire pourtant si prospère. Une nuit, deux musiciens de deux groupes de « rock » déjà pas vraiment rock se retrouvent et enregistrent des bandes chez eux. L'un s'appelle Robert Fripp et mène les destinées de King Crimson, l'autre, Eno, joue encore les brillants seconds chez Roxy Music. Ensemble, Fripp et Eno laissent loin derrière eux Crimson et Roxy, et lorgnent avec insistance du côté de Terry Riley, toujours lui, ce guru tranquille auquel il devient de plus en plus difficile d'échapper.

Il y a quelques années, ce genre de divertissement restait dans une armoire, et personne n'en entendait parler. Mais les limites du marché s'élargissent. Island possède avec Help une sous-marque consacrée à la musique expérimentale, elle y a fait apparaître Yamash'ta, John Surman ou des cloches tibétaines. Et aujourd'hui Fripp and Eno (no pussyfooting) (Help - import. Givaudan) s'étale, pimpant et luxueux dans sa superbe pochette, la photo de deux musiciens au milieu d'un labyrinthe de miroirs. Eno fournit le fond sonore cristallin et répétitif, Fripp y ajoute des solos majestueux et arabisants. On attend à présent l'album solo d'Eno, avec une curiosité revigorée.

Parmi les disciples de Terry Riley, James Brown reste le plus méconnu. A moins que Riley n'ait pompé ses idées sur James Brown, c'est au choix. Comment ne pas retrouver la même démarche, la monotonie délibérée, la répétition fascinée d'un riff, l'hypnose de l'entrelac des rythmes qui rebondissent les uns sur les autres ? Certes, Terry Riley n'a jamais scandé une opinion sur les grands problèmes de l'heure par-dessus sa musique, un bon point pour Terry Riley. Mais James Brown swingue, un bon point pour James Brown. Le dernier album s'appelle The Payback (Polydor), il est double et plus cool que les autres.

Quoi d'autre ? Du bon gros rock, pas malin mais juteux et rauque à souhait, Pink Fairies, Kings of Oblivion (Polydor). Des mélodies traditionnelles françaises par le pilier du Club du Bourdon, Catherine Perrier (Chant du Monde) : agréable mais moins que le Pierre de Grenoble (Barclay) de Gabriel Yaccoub et Malicorne. Un Alsacien en colère qui chante en alsacien, Roger Siffer, Kandiratong ? (Prodisc). Le premier album de Zao (Phonogram), mais je ne l'ai pas reçu. Un groupe français fort estimable, qui le sera un peu plus quand il aura dépassé l'influence de Soft Machine : Axis (Rivera). Un groupe français pas triste, ça n'est pas si courant, il est inutile de les présenter, on les applaudit bien fort : Au bonheur des dames, l'album se nomme Twist (Phonogram). De vieilles bandes de Van Morrison, T.B Sheets (Bang - import. Givaudan), la première version de « Madame George », mais sans la démesure et les boursouflures d'Astral Weeks. Et des soldes chez Givaudan, à trente francs l'album : tous les albums de Love, Steppenwilf, Tim Buckley et quelques-uns des Stooges, MC 5, Lifetime, Todd Rundgren. Toujours chez Givaudan, quelques pirates, Bowie, Who, Beatles, Stones. Tiens, des pirates, je croyais qu'on n'en fabriquait plus. Et Dylan est en train d'accomplir sa grande tournée américaine, six semaines, vingt-quatre villes et six-cent mille spectateurs. Les tickets valent entre quarante et soixante francs. Ça vous excite, vous, la grande tournée de Dylan ?

Pssst ! Vous voulez savoir ce qui m'excite ? C'est le Relativity Suite de Don Cherry JCOA - import. Givaudan), un vaste carrefour où soufflent des vents venus d'Afrique, d'Inde et d'Extrême-Orient, et tout le lyrisme exubérant de Don Cherry. Relativity Suite domine la production de ces derniers six mois. Si l'on songe qu'Escalator over the Hill dominait déjà celle de l'année dernière, on regarde avec un certain respect le Jazz Composers Orchestra. Ses animateurs, Carla Bley et Mike Mantler, préparent un album pour Island en compagnie de Jack Bruce. Voilà qui me semble justifier un léger frisson dans nos cœurs endurcis et nos esprits blasés.

AINSI LISAIT HYMA

AH ! l'effrayant spectacle ! Une Hyène Purpurine écrasait sa trente-cinquième gauloise dans un cendrier en bataille, criant à tue-cerveau : « Heu miser ! Pompinœud le Mauvais frapat again in litteraturum ! Heu ! Heu ! » Et quand elle se réfugia au pied de son lutrin démoniaque, arrachant son pelage par bouquets entiers, ses disciples s'approchèrent à pas menus, farcis d'inquiétude :

« Hors ça, Vénérable Maître, d'où naquit ce courroux ?

— Ah ! si tu savais, Joyeux Insouciant...

— Quoi ? Tu devrais te réjouir : José Arthur t'a louée en son Pop Club Aviné...

— Ce n'est pas cela, mais une immense douleur.

— Je veux savoir, Grand Estimable.

— Charles Baudelaire et Aldous Huxley viennent d'être chassés des anthologies et des bibliothèques, avec tous les écrivains qui usèrent, pour pousser leur œuf, d'adjuvants fumables ou ingurgitables, ces produits sataniques que l'homme utilise pour se façonner un paradis en chambre.

— Mâtin ! quels ilotes ! Et qui sont ces lascars ?

— Tout d'abord ceux qui ont pour coutume de « doper le cheval », comme disait François Nourrissier, aujourd'hui repenti. C'est Baudelaire et les « moyens de fuir » ; ses paradis artificiels sont en livres de poche ; c'est Antonin Artaud dans ses œuvres complètes dont on attend depuis trois ans la fin (Gallimard n'est qu'un escargot) ; c'est le Vailland d'avant l'écriture, « comptable en pipes, rond-de-cuir de l'opium » ; c'est Jean Cocteau quand il s'observe « à vol d'oiseau » dans Opium (Livre de poche).

— Mais ce sont des drogues anéantissantes, qu'en est-il des fumeurs d'herbe ?

— Gautier ? Ses contes fantastiques viennent de paraître en 10/18. Alexandre Dumas ? On s'arrache son Monte-Cristo, dont on a fait un grand classique génial.

— Ce qu'il est, Crétin des Livres.

— D'accord. Mais Monte-Cristo ne cesse de plonger sa cuiller dans de la confiture de haschisch.

— Incitation ! Incitation ! hurla le sergent Roger, présent dans l'assemblée.

— Hé oui ! Il faut l'interdire au plus tôt.

— Qui d'autre ?

— Tous ces exotiques, tous ces auteurs fin de siècle qui suivaient les traces de Loti et de Claude Farrère (Fumée d'Opium). Par maladie comme Maupassant...

— A la porte, Maupassant !

— Par curiosité comme Charles Cros (Le coffret de santal, Poésies - Gallimard). Par névrose comme Jean Lorrain (Histoire de Masques. Poche Club). Par luxe comme Apollinaire.

— A la porte ! à la porte les détraqués !

— Par goût, comme Arthur Rimbaud.

— Ah, le voilà, le bougre, le voyou, le chenapan, le propre-à-rien !

— Même Paul Claudel n'a pu réussir à le remettre dans le droit chemin.

— Jetez ce drogué de Rimbaud !

— Et puis, il ne faut pas oublier tous les expérimentateurs de notre siècle. Tous les psychédéliques. A commencer par Daumal et Gilbert-Lecomte, que le juge Breton — un brave homme celui-là, qui eût pu faire carrière dans la magistrature — exclut avec fracas. Restent les deux pionniers du délire moderne, Huxley et Michaux.

— A la porte ! à la porte ! Pourrisseurs de jeunesse !

— Le premier, dans les Portes de la perception, petit livre toujours cité et rarement lu car jamais réédité en France, Pays Pur est un véritable et honteux manuel de promenade à la mescaline.

— Provocation ! provocation !

— Il faut le voir décoller de son pli de pantalon pour aboutir, imperturbable, à la peinture de la Renaissance, qu'il reconstruit en fonction des drapés. Mais dans le genre, son bouquin le plus achevé, c'est Ile (Plon) : on y voit une humanité idéale et sage qui vit d'extase et de champignons.

— Voilà qui est dégoûtant.

— Fort heureusement, il est peu lu et coûte 17,10 F.

— Passons à l'autre.

— Michaux ?

— C'est cela.

— Michaux, c'est la lutte avec la mescaline, le voyage d'étude où il arrive que le praticien soit agressé par les substances hallucinogènes : il découvre la création brute, mais il la maîtrise en ingénieur.

— Des titres !

— Misérable miracle (Ed. du Rocher), Connaissance par les gouffres, La vie dans les plis (Gallimard), etc.

— Cet etc. me glace.

— Et puis les cow-boys, les beatnicks. Kaddish de Ginsberg en 10/18, Kerouac, Ferlinghetti, jusqu'à Burroughs, L'Anthologie de la poésie beatnick, de Jean-Jacques Lebel, jamais rééditée par Denoël.

— Mais en quoi les hallucinogènes peuvent-ils aider ces gens ?

— Je l'ignore bien. Mais pour Clara Malraux, ils sont un « accès à un autre rapport avec les sens ». Elle connut le haschisch en Orient, avec son compagnon d'alors qui devint même ministre de la Culture.

— La Culture de l'herbe ?

— Pas vraiment. Passons. Je parlais bien de Burroughs ?

— Oui, entre autres choses...

— Révolution électronique (Champ Libre) sort de l'imprimerie. Cet individu y prêche l'illusion comme une arme révolutionnaire. Descendez dans la rue, dit-il, répandez des fausses nouvelles, apprenez à discréditer vos adversaires, organisez la pagaille, cachez des micros partout, et des haut-parleurs : « des bandes de rire, dit-il, d'éternuements, de hoquets, de toux pourraient-elles provoquer

LA HYENE

des rires, des éternuements, des hoquets, des toux ? »
— Cela nous éloigne fort heureusement de l'herbe mauvaise.
— Le panorama est sommaire, voyez-vous. Il faudrait citer Albert Cossery, Mendiants et orgueilleux (Livre de poche), Alan Watts (tout Alan Watts), Leary (tout Leary), Carlos Castaneda (tout Castaneda). Nous n'en finirions pas. Quant à Mahabalipuram de Jacques Brosse (Fayard), nous tenons au frais une intervouve expérimentale...
— O Hyma, s'il te plaît, enchaîne !
— Oui, enchaîne !
— Sur quoi ?
— Sur les livres du mois.
— Soit. Je commencerai par le plus important, La politique de la folie (Lutter/Stock 2,20 F) de Bernard Cuau et Denise Zigante. Voilà une arme d'utilité publique que chacun doit lire, même s'il est tragiquement mal écrit.
— Que dit-on, dans Politique de la folie ?
— On y pose aux psychiatres une foule de questions gênantes.
— Bravo.
— Il y a 115 000 internés adultes dans les asiles d'Etat. Leur maladie ? Ils l'ignorent. Leurs dossiers ? Comme ils ignorent leur maladie, pourquoi voulez-vous qu'on leur en parle ? Les fous sont des cons, en fait, ou traités comme tels. Le placement volontaire ? Une plaisanterie douteuse, un mensonge. Comment devient-on aliéné ? Par délation.
— Quel est l'objectif du livre ?
— « Il entend seulement donner des armes aux fous pour leur permettre de retourner aux psychiatres leurs questions. Car l'enjeu est bien là : faire que ce ne soient plus les fous qui toujours répondent, mais les psychiatres qui enfin s'expliquent. »
— Et si nous déclarions Politique pour la folie d'intérêt public ?
— Avec joie.
— Quoi d'autre ?
— Deux livres d'amour.
— Oui, oui.
— Commençons par Les Faiseurs d'univers de Donald Wollheim (Laffont). Un auteur de Essèf s'interroge joliment sur son métier, sur les premiers avions et sur les galaxies interdites, sur la bombe atomique et sur ses compagnons de voyage : une histoire de la Science-Fiction vécue du dedans.
— Et le second livre d'amour ?
— Vive Joseph Delteil de Jean-Marie Drot (Stock 2 - 28 F, 260 pages avenantes brisées de photos). C'est l'assemblage écrit de deux émissions de télévision consacrées au grand-père Delteil, ce Raimu maigre, l'ami d'Henry Millet et des vignes. On se souvient de ses démêlés avec André Breton, qui lui écrivait : « J'ai fort à faire en ce moment avec toutes sortes d'emmerdeurs parmi lesquels depuis quelques mois j'ai le regret, Joseph Delteil, de vous compter. »
— Et l'emmerdeur n'était pas celui que l'on disait ?
— C'est cela. Il se fit même casser la gueule par des surréalistes nouvelle-vague, il y a quelques années.
— Pourquoi donc ?
— Il avait insulté le grand poète Benjamin Péret — qui insulta naguère, pourtant, et fort bien, à peu près tout le monde.
— Sautons à pieds joints sur ces laideurs, qui ne sont pas vraiment à l'honneur du surréalisme.
— Oui. Delteil n'a qu'un mot en tête : le bonheur. Sans doute a-t-il raison de dire : « Je serai compris dans trente ans, quand reviendra le règne de l'Instinct. »
— Le brave homme.
— Maintenant, jetons un œil sur Baudelaire et les voleurs de Jean-Marc Roberts (Idée fixe, Julliard). L'auteur des Petits Verlaine, qui nous avait alertés, possède l'écriture simple et ronde d'un promeneur des lettres, sans effet et sans effort, fluide, à la limite du sans-style. Il est si familier des fantômes de Rimbaud et de Baudelaire qu'il les surprend à la terrasse de la Boule d'Or, devant un café crème.
— Cela m'a l'air bien sympathique.
— Et c'est ainsi qu'il faut le lire.
— Ah ! l'admirable saga des auteurs simples, qui nous la contera ?
— Richard Brautignan, peut-être. Sucre de pastèque vient de sortir chez Bourgeois. Ici, tout est clair et délicat. Rien n'accroche, rien ne heurte, tout passe et jamais ne lasse, tout est toujours neuf, plane, chaud. La mort même : « Elle s'est pendue à un pommier avec son foulard bleu. » Et savez-vous ce que dit le frère de la suicidée ?
— Il trépigne et pâlit.
— Pas du tout, il dit : « C'est mieux ainsi. Personne n'a rien à se reprocher. Elle avait le cœur brisé. »
— Mais c'est très beau, dites donc.
— Je vous avais averti. Attendons la traduction du meilleur bouquin de Brautignan : A General Confederate from Big Sur (chez Bourgeois).
— Tout ceci est parfait, O Hyma, Hyène-Grande-Goûteuse des Délices-Ecrits. Mais achevons cette chronique, il est temps.
— Reste Derrière le néant chez Marabout, un recueil des nouvelles de Essèf parues entre 1971 et 1973 dans l'Aube Enclavée : c'est un voyage au pays des hypothèses en compagnie de Ballard, Moorcock, Silverberg et quelques autres fantassins de nouvelle écriture.
— Qu'entends-tu par hypothèses ?
— Zelazny, par exemple, remplace le toro de combat par une Ferrari grand sport. Et il torrée.
— Pas mal.
— N'est-ce pas ?
— Et puis ?
— Pour la fin, j'ai gardé le numéro 2 de la revue nouvelle de notre copain Sternberg : Mépris. Ça coûte 9 F et c'est rigolo. Cette vipère joyeuse de Sternberg s'est amusé à chercher dans le bottin à la rubrique « Homme de lettres ». C'est édifiant, sidérant, attristant, cocasse et tocard. Si vous en connaissez un, vous avez gagné l'estime de Jacques Sternberg, ou de Kesselring, l'éditeur qu'il a embarqué dans l'aventure.
— C'est tout ce que tu as lu ce mois, Hyma ?
— C'est tout.
— Bien.
Et chacun courut chez le libraire.

Petites annonces

Nous insistons : nous espérons être informés d'un maximum de projets et tentatives, de préférence en voie d'aboutissement : crèches, écoles parallèles, concerts, expos, tout ce qui peut changer de la grisaille et de l'écroulette. C'est la raison d'être des petites annonces gratuites. Les annonces « contact », « négoces » et « messages » ne passeront qu'en mesure de la place disponible. Nous ne pouvons faire suivre le courrier, nous sommes trop peu nombreux, indiquez une adresse ou une boîte postale. Ecrivez très lisiblement. Pour qu'une annonce paraisse dans le prochain numéro, il faut qu'elle nous parvienne avant le 3 février. Inscrivez « petites annonces » sur l'enveloppe S.V.P.

Privilégiées

PRIVILEGIEES : Artiste peintre cherche pour montage photo tout portrait de monstre, enfants, adultes, animaux. Urgent. Tania Mouraud, 62, rue de Montreuil, 75011 Paris.

COQUELICOT : Ouverture du centre culturel populaire « La Commune ». Le centre est ouvert tous les jours à partir de 20 heures et tous les weekends à partir du vendredi soir 20 heures. La librairie du centre est ouverte au public tous les samedis de 14 heures à 16 heures. Le centre culturel populaire « La Commune » est ouvert à tous ceux qui désirent des changements radicaux dans notre société et recherchent des camarades intéressés par la photographie, la recherche musicale, le dessin.
Le centre culturel populaire « La Commune » vous propose d'éditer et de diffuser (à ses frais) les poèmes, chansons, écrits, films, photographies, etc., concernant vos luttes quotidiennes. Annick Roulet, centre culturel populaire « La Commune », 49220 Thorigné-d'Anjou.

DU H A FUMEL : Cherchons pour soirées des orchestres, spectacles. Envoyer prix et tous renseignements sur les possibilités que vous pouvez offrir. Les organisateurs de soirées peuvent également nous écrire, nous leur donnerons des tuyaux sur des orchestres, etc. Joindre si possible timbres pour réponse. Point H, Boîte Postale 20, 47500 Fumel.

OXALIDE : « La Pieuvre », association à but non lucratif ouvre ses portes à la presse parallèle dans son local. Devenez membre de l'association contre 50 F, ainsi vous bénéficierez des achats en groupe (papier, machine) pour lutter contre la hausse des prix. On distribue tous les canards, avec un pourcentage de 30 %, 15 % pour les membres. Des concerts seront organisés, déjà prévu Altair, et bien sûr, ça sera gratuit. Ecrire à : Richard Jamin, 22, rue A.-France, 93170 Bagnolet. Tél. : 203-79-09, poste 241, jours impairs, le matin à Serge Fanardjis.

JACOBINE : J'objecte de conscience et avant l'OMF ou la taule, j'aimerais trouver dans Paris une piaule, petit loyer, pour faciliter rencontre avec celle que j'aime. Ceux qui n'ont pas de piaule à me proposer peuvent toujours m'envoyer de quoi payer un petit bout de loyer. Yvon Gauchot, 10, Grande-Rue, 91260 Juvisy.

Messages

BEUDEU BEUDEU : Urgent, deux mecs, dessinateurs B.D., cherchent piaule (2 à 3 pièces), région parisienne, loyer max. 300 F. Avisseal Fabienne, 77, rue Michel-Colombe, 37 - Tours.

VIENS MON KIKI : Serge, viens faire un tour dans le 19e, Pierre, Sylvie, et tous les copains te réclament. Caron Didine et Pat, 40, av. Secrétan, 75019 Paris.

MONTMARTRE : Vends orgue Philips électronique, 1 clavier, excellent état, 2 000 F (à débattre). Grenier Yves, 23, rue des Orchidées, 75013 Paris.

Y EN A PAS : Urgent : 2 mecs, cherchons boulot pas con dans la belle région de Bordeaux. Constant Claude, 19, rue Carle-Vernet, 33 - Bordeaux.

ILE D'AMOUR : Michelle Folip à Paris, écris-moi please. Paul. Ajaccio.

CODE CODETTE : L'autre moitié de fouille-bohême se languille de petite sœur muette. Téléphone au 633-21-43, chez moi. Fini cache-tampon pour fugue en route majeure Solidaire. Adresse non divulguée sans consentement. Iehl Annie, 87, avenue Denfert-Rochereau, 75014 Paris.

NYMPHO : « Oye, oye », avis à la populas, Corinne, vacancière de Kervoyal, à côté de Damgan, aimerait bien avoir des nouvelles de Christian, Michel, James, les trois chers Parisiens, une petite lettre ne serait pas de refus. Basille Corinne, 41, rue des Tuliplers, 76610 Le Havre.

LOUE SOIT-IL : Châlet collectif à Vars loué de décembre à avril. Participation aux frais : 150 F + 15 F par jour pour la nourriture. Enfants bienvenus. Tél. : 921-12-54. Ecrire, Boule de Neige, 29, av. Lénine, 91 - Morsang-sur-Orge. Frossard Renaud.

AUTEL : Veut des nouvelles de Jeanne d'Hôtel rencontrée à une audition du « Club des Poètes ». Debremon Eric, 87, bd Suchet, 75016 Paris (AUT. 12-41).

TRISTE : Jean-Luc Remy... ou si tu le connais, écris ou téléphone, on s'inquiète... Urgent. Mitchell Ayres, 4, rue des Ursulines, 75005 Paris. Tél. : 633-12-95.

SŒUR ANNE : Si t'as vu... ou si tu trouves sur ton chemin Guy Pierre..., dis-lui que même après un an perdu au bidasse-club qu'il a « quitté », je sais toujours écrire. So I'm lookin for news ! Prou Hervé, 173, bd du Massacre, 44100 Nantes.

COLIN BAVARD : P'tit gars, dit Patrice Colin, la nouvelle adresse de Brigitte Denis, Ka, Georges et Jean-Marc à Grenoble. Ecris ou passe quand tu veux. Allabert Brigitte, 38, quai Perrière, 38 - Grenoble.

LIBIDINŒUD : Pour livre sur séquences et essais photographiques, cherche filles belles, très typées ou plus qu'originales (toutes nationalités). Modèles bénévoles, mais dossier agrandissements gratuit (suis pas radin sur ce point) ; un détail : suis ni frimeur, ni escroc, Good vibrations garanties. Ecrire seulement (suis rarement là), avec photo (retournée). Michel Geslain, 27, rue Léon-Savoye, 93270 Sevran.

POETE MAUDIT : Toujours endetté, il faudrait que 10 personnes m'envoient mille balles pour le recueil de poèmes, l'éditeur, J.-P. Oswald, s'obstine à faire le fossoyeur. Les mille premiers acheteurs ont gagné, les autres aussi. Mot d'ordre : à l'aide ! breton, à toit ! Philippe Guilhon, 42, bd du Midi, 93 - Le Raincy.

O.V.N.I. QUI MAL Y PENSE : Nous cherchons correspondants(tes) ayant vu ou s'intéressant aux O.V.N.I. afin de correspondre. Ecrivez et envoyez tous documents à M. Blanc Marc, 17, route du Portel, 62230 Outreau.

NECRO : Qui est-ce qui connaît Claude Moyou et Sylvain Dionnet pour avoir leur adresse et nouvelles. Ils sont peut-être encore à Berlin-Ouest. Important. Fages Marie-Pierre, Ecole de Malagny, 74580 Viry.

ANGELUS : A Noël 70 à Prémontré on s'est perdu de vue (suis myope) ; on fait un collage : Alain P., où as-tu décollé, où as-tu atterri ? Millet Marie-Françoise, 02000 Merlieux et Fouquerolles.

SOPHIA : Thierry, j'aimerais de tes nouvelles, ze zuiz de plus en plus baumée (raz) floralgressivement votre Lorraine. Tél. : 797-36-21. Geoffroy Lorraine, 21, rue de la Cour-des-Noues, 75020 Paris.

CASSE : Toi, la belle rencontrée chez François Brinon à Joux le 16 juin, souviens-toi du dead et de catharsis. Tu habites Versailles mais tu es partie au petit matin sans me dire ton prénom ni ton nom. Profites-en pour me l'apprendre, ça serait chouette de se revoir, non ! Please, drop me a line... Paris n'est pas gai en hiver ! Noizette Eric, 12, rue de Seine, 75006 Paris.

MESSAGE BIBLIQUE : St Simon recherche Ste Sylvie Marie des Invalides rencontrée au quartier latin. Vite, je meurs. Suicide. Amen. Bensimon Henry, 5, impasse Charles-Quennoy, 94000 Créteil.

OBJET TROUVE : Patrick Morizot de Paris, perdu dans une gare en Suède. Gilles et Gysèle aimeraient nouvelles. Si tu voyage, passe nous voir. Marinet Gilles, tour A, place Henri-Dunant, 01200 Bellegarde.

MONS ET MERVEILLES : Recherche « Peace Man » saddhu rencontré une nuit devant l'église de Montpellier (5-6 sept. 73), on a parlé de mystique et du cerveau. Mons Pierre, résidence Universitaire V 3 C 311, 33 - Pessac.

LE GRAND LAC : Oh ! désespoir. Depuis un moment dans la grisaille, cherche fille sympathique pour sortir de son cafard. Chétrit Claude, cité Caron-Yaurés, 92 - Suresnes.

LES CONDITIONS ? : Peut-être est-ce de l'utopie, aimerais recevoir propositions boulot sympa, intéressant, utile et intelligent, à Paris. Laurent Jérémie, chez M. Longot, 59, rue des Batignolles, 75017 Paris.

CHEF DE GARE : Envisage création librairie parallèle, si possédez idées aménagement, si avez expérience d'une telle entreprise, envoyez nombreuses idées, merci. Sonnier Michel, gare S.N.C.F., 07370 Sarras.

SAC POSTAL : Virgile, Nadège et moi voudrions avoir de tes nouvelles le plus tôt possible. Pour ton sac, écris-moi. Brengues Maurice, La Roque-du-Truel, 12430 Villefranche-du-Panat.

PAS POUR RIGOLER : Le C.S.O.C. de Cahumont informe les objecteurs, sympathisants, militants, etc., qu'il existe. Ecrire ou passer. Cherche contacts avec objecteurs et militants. Rigolos s'abstenir. Clément Jean-Paul, 6, rue Girardon, 52000 Chaumont.

COUÇA : Cimaise. Je cherche boutiques ou galeries pour exposer mes toiles. Coussy Philémon, 19, rue Fabre-d'Eglantine, 75012 Paris.

MACRIMONIAL : Etud. 21 ans, cherche nana sympa dans son coin aimant la pop. Réponse assurée. Macri Michel, 12, rue Devéria, 75020 Paris.

ETC. : Je cherche une amie. J'écris des histoires. J'aime Wings, Zappa et Rimbaud. Terone, 1 bis, r. de la Tranchée, Poitiers.

FENETRE OUVERTE : Bidasse occitan, libéré fin janvier, quitté fac, ex. instit., ex. militant, rien, commence bosser P.T.T., veut plus étouffer dans studio, ch. Paris et prox. appart., pavillon, colocation, urgent. Serrano François, 35e R.I., méca., 3e cte, 3e stion, quartier Friedrichs, 90016 Belfort.

SECTAIRE : Désirerais correspondre avec adepte Krishnamurti. Helsly Marc, cité Jean-Médecin, ch. 5 230, 06200 Nice.

TRANSFO : Mec super branché courant 220 volts, recherche mecs ou filles pouvant me convenir ayant des idées démoniaques et révolutionnaires et foutre le camp avec le vent de la liberté. Référence : ayant beaucoup voyagé. Dumouli Xavier, 37, rés. du Pré-Martint, C. 25, 60 - Beauvais.

PARANO : 18 ans, indéfini, doutant de tout, cherche nana 17-18 ans, pas conne, habitant Lyon pour discussions, sorties, amitié, répondrai à toutes les lettres. Pagano Aimé, 28, rue Villeroi, 69003 Lyon.

QUICHOTTE : Aimerait échanger des idées avec filles et garçons aimant la musique, la nature, la liberté, ne trouvant pas sa place dans la société. Sanchez Micheline, 10, rue du Perthus, Moulin à Vent, Perpignan.

ARC-EN-CIEL : Groupe composé de mâles, femelles et un petit, cherche à sortir de la grisaille en fondant une communauté, soit en étant accueillis dans une communauté. Envoyer idées, propositions à Durand Patrick, 57, bd Pasteur, 83120 La Courneuve.

CANNIBALE : Une bouche me dévore le ventre. Un regard s'enlise dans ma bouche. Et le ciel se couvre de mon être. Gens normaux s'abstenir. Caninier Libs Serge 2e batterie, S.P. 69451.

CHORON : Mec cherche nana 18-19 ans pour lier amitié et tendresse sincères dans Paris. Réponse assurée. Bernier Philippe, 87, rue des Rigondes, 93170 Bagnolet.

PETITS PARTAGES : Mec de 26 ans, paumé plus ou moins, cherche mec moins de 25 ans, partageant idées pour amitié et sorties. Ecrire très vite. De Maury Claude, 55, square de l'Avenue du Bois, 75016 Paris.

L'ILE DU DOCTEUR : Garçon, 23 ans, cherche jeune fille 20-23 ans pour vivre dans maison rurale, travaux divers, poterie, moutons, etc., et aussi pour amitié. Moreau Valentin, 64, chemin des Maines, 94360 Bry-sur-Marne.

Route

SNIF : 22 ans, poète, ralbol et tout, cherche compagne gentille et douce pour partir en communauté ou en Inde, en stop, dès l'été, sans idée de retour. Lionel Valéry, 1, rue André-Chénier, 92160 Antony.

PREVOYANT : Cherche correspondants du monde entier pour préparer route. Ai 20 ans. Nunez Yves, 60, rue Pierre-Brossolette, Ris-Orangis.

COMME UN GARÇON : Nana, genoux écorchés, cherche nana semelles de vent pour route vers Inde fin juin, début septembre. Ecrire ou venir. Martin Pascale, 26/28, rue du Collège, 59 - Roubaix.

COMBINARDS : Aimerais avoir combines, renseignements, adresses pour contacts en Italie, Yougoslavie, Autriche, Allemagne, Hollande, Grèce (bouffe, argent, musik, baise). Devèze Jean-Jacques, 1 F 4 D. Etude 5, bd de Caux, 19300 Egletons.

CAROLINE S'EN VA : Cherche pour été 74 groovy petit job dans Record studio aux U.S.A. ou à Londres, et tuyaux pour U.S.A. : voyage, logement, contacts, etc. Eades Caroline, 114, av. Foch, 78100 St-Germain-en-Laye.

DANS LA MANCHE : Cherche tuyaux pour partir en Angleterre : charters, piaule, héberge, ou prendre un pied super. Pas cher. Thank. Sémel Véronique, 10, villa Véronèse, Epinay-sous-Sénart, 91800 Brunoy.

SENS UNIQUE : G. 22 ans, cherche g. ou f. pour tour de la terre, durée indéterminée. Départ août-septembre 74. Gossens Pierre, hôtel du Roi Doré, 5, rue du Roi-Doré, 75003 Paris.

CLUB MEDITERRANEE : Overland : balades en « Lands » dans le sud marocain, les oasis sahariennes, le Sahara, etc., durée 3 semaines et plus, départ Paris tous les mois pour mecs et nanas sympas (t'as pas un timbre pour la réponse ?). Eric, 9 ter, rue de Rouvray, 92200 Neuilly.

CHEF SCOUT : Ras l'bol de tout, déjà vécu en Amérique du Sud avec les Indiens, cherche filles, garçons et couples avec enfant pour former petit village en brousse, départ avril. Par pers. 4 000 F minimum. Terrier Daniel, 15, bd J.-S.-Bach, 72100 Le Mans.

ARBRE EN FLEUR : Cherche tout renseignement sur Japon, thank you. Delarbre Michel, 47, rue Montorgueil, 75002 Paris.
SKOL GIRL : J'ai un voilier, de l'expérience et j'ai besoin d'une f. sportive et sympa pour me seconder pour une longue croisière à Ibiza (Baléares). Skol Jean-Paul, 10, bd Michelet, 31000 Toulouse.
SORDIDE : Pauvre esclave des temps modernes, martyr et tout, cherche une douce enfant simple et libérée pour m'accompagner quelque temps aux Indes et vivre ensuite en communauté en France. Allez, il serait temps de vivre un peu, you know what I mean ? Richard J.-Jacques, 10, rue A.-Bézines, 91100 Corbeil.
PARIS-PARIS : Débile cherche 1 f. en vue de voyage autour du monde, si possible habitant Paris. Ibanez Alain, 9, rue des Trois-Bornes, 75011 Paris.
DIDE LON LAINE : J'suis bidasse. Pour m'aider à ne pas flipper et pour rêver à ma prochaine virée, balancez-moi des tuyaux pour aller et survivre en Afrique et les coins où l'on peut prendre son pied ! Didelon Serge, S.P. 69029/C.
LA DILIGENCE : Cherche mec ou nana pour Maroc en janvier 74. Martin Michel, chez M. Migné, 10, r. de l'Hôtel de Ville, 30300 Beaucaire.
ROSIERE : Aimerait avoir tuyaux sur les Indes (hébergement peu onéreux). Peux donner renseignements sur Canada. Lestremau Denis, 25, rue Boileau, 33600 Pessac.
DOUR-DOUR : Cherche quelqu'un pour partir avec moi en Inde pendant 6 mois à partir d'avril. Dour Michel-Yann, 14, rue A.-Blanqui, 93 - Bagnolet.
A CHEVAL : Couple 22 ans, partirait pour tour de la terre été 74 (temps illimité), cherche renseignements ou gens intéressés avec qui discuter ou écrire. Pas beaucoup d'argent. Départ si possible voilier ou sinon moyen de locomotion quelconque. Ecrire, répondrai à toutes lettres. Méry Philippe, 6, pl. du Gal-de-Gaulle, 77320 La Ferté-Gaucher.
PAPOTAGE : Mec et nana cherchons embarquement sur voilier en vue perfectionnement connaissances. Durée maxi 15 jours. Envoyez tous tuyaux. Papot Annie, 3, place de la Canourgue, Montpellier.
LA ROUTINE : Pour les amateurs de voyages : débats, projections, rencontres, information, documentation, week-end, voyages, nous attendons les idées de tous. Réunion tous les jeudis à 20 h 30 dans les locaux d'Athanor, 74, rue des Saints-Pères, 75007 Paris. Permanence documentation le samedi de 14 à 18 heures. Tél. : 344-18-75. Fun-Club Partir, 74, r. des Sts-Pères, 75007 Paris.
CHERCHE PANCARTE : Mec intenable, aimant les longs voyages en stop, cherche nana ayant les mêmes goûts ; si possible envoyer photo et adresse, urgent. Norbert Christian, 37, r. Mourmant, 59 - Lille.
ALLIBERT SE LIBERE : Mec cherche nana Amérique latine, U.S.A., minimum 1 an, départ janvier 74. Allibert Patrice, 5, place Louise-de-Bettignies, 59000 Lille.
SNOUF-SNOUF : Une (vieille) 2 CV recherche quelqu'un pour le Maroc début 74. Chailly Jean-Marc, 47, bd de Strasbourg, 94 - Nogent.
SIMPLET : Tour du monde, cherche équipière de 18 à 21 ans, aimant la voile, l'aventure simple, gentille, en vue voyage sur voilier. Joindre photo. Vergoz Patrick, villa « La Roseraie », hameau de la Vieille-Route-des-Barthes, 40220 Tarnos.
SENS INTERDIT : Y a-t-il quelqu'un qui désire se balader avec moi en stop début janvier ? Pour voir la vie (sans date de retour). Debaisieux Eric, rue du Mal-de-Lattre-de-Tassigny, Champ-Rolland, 02 - Hirson.
LELEU STORY : Cherche tuyaux pour me tirer aux U.S.A. et adresses de mecs sympas là-bas, départ prévu vers février. Leleu Philippe, 76450 Cany-Barville.
CEINTURE : Donne tuyaux Afrique, îles océan Indien ; cherche tuyaux U.S.A., Canada, hébergement, communautés, contacts, jobs, etc. Sinturel Alain, 14, rue Copernic, 75016 Paris.
NEGATIF : Mec 18 ans, dingue de la photo, cherche adresse où loger quelques jours, en vue faire connaissance avec un photographe dans la région de Romorantin à Celle-St-Denis - Sologne. Ecrire à Barailler Dominique, 12, cité de l'Aulne-Dineault, 29150 Châteaulin.
PAS BEAU : Existe-t-il une fille sensible (qui puisse sentir une présence, sentir l'univers) qui aime l'amour, le silence, et qui veuille partir avec l'espoir de trouver une raison de vivre quelque part ailleurs loin là-bas. Vilain Eric, Kleinenbergstraat 86, 1 940 Sint-Stevens-Woluwe (Belgique).

Journaux

ELAN : Elan poétique, littéraire et pacifiste, entre, en 1974 dans sa 20e année (déjà). En préparation, numéro spécial Maxime Le Forestier. Spécimens « Spécial Larzac » contre timbre à Louis Lippens, 31, avenue Foche, 59126 Linselles. Tél. : 20-78-30-68.
L'HYGIENIQUE : Journal entièrement fait à la main pour se torcher le cerveau avec les pieds. est au surréalisme ce que l'absurde est au baroque, au fantastique ce que l'érotisme est à la monomanie. 4 numéros parus. Le numéro : 2 F, 3 numéros : 4,50 F, 4 numéros : 5,50 F. Chèques ou timbres. Merci.

L'ECCHYMOSE : L'Ecchymose publie gratuitement à l'encontre des « Editeurs-à-pognon », l'Ecchymose se révolte contre le système « Littérature-fric ». L'Ecchymose publie les auteurs de science fiction fantastique, poésies, nouvelles, contes et articles divers et d'actualité. L'Ecchymose n'est soumise à aucun style, elle doit changer et prendre forme constamment, l'Ecchymose est une galaxie ! Ecrivez à l'Ecchymose, Art-Informations, Boîte Postale 164, 14015 Caen. Abonnement de soutien : 15 numéros pour 20 F, tous règlements à l'ordre de Didier Bidard, C.C.P. 2315 22 E Centre Rouen.
LES BARBELES SONT POURRIS : 3,50 F en timbres ou chèque ou mandat. Peace and Love. Laurent Rabez, 2, rue Saint-Servan, 14000 - Caen.
L'ARTICHAUT : L'Artichaut numéro 2 vient de paraître. La revue la plus satirique et la moins polluée... Des articles terrifiants qui disent tout haut ce que tout le monde cache. Pas de timbres S.V.P. G.-A. Blanchet, 77, rue de Bayeux, 14000 Caen.
APINIOU : Touille ! Nouille ! Et pouille ! Ouille ! Ouille ! Ou'ils vont être ravis, les collectionneurs de bandes dessinées ! Le premier album de la sublitoresque revue chpeuneuneu Apiniou est paru ! 112 pages de bédés, de Rick Griffin à Cl-Git, de Moscoso à Veeska, de Peter Loft à Sarehau, de Schrier à Mako, de Desvaux à Volny, toute la krème de l'underground français et amérikain ! Des infos pour l'an 01 et le plézir, le plaizir, le plaisir partout ! Tout ça pour 12 F port compris. Chèque bancaire ou postal au nom de Gérard Veillet, C.C.P. 33 584 95 La Source, à renvoyer à Apiniou, 11, rue Brière-de-Boismont, 94160 Saint-Mandé.
Y'EN A QUI : Y'a un marasme ! Y'en a qui partent, y'en a qui s'flinguent, y'en a qui s'intègrent, y'en a qui... Moi, je voudrais écrire dans un journal parallèle. Si t'as un « canard », si t'en connais un, tu me fais signe, j'arrive. Michel Oger, résidence « Port-Durand », 44 - Nantes.
LA LUMIERE GALOPANTE : Numéro 1 Biga, Bouchard, etc. (5 F + 1 F port), numéro 2, parution février : soutien à Eric Losfeld, J.-E. Collon, Ancienne Ecole, 50130 St-Martin-d'Audouville.
PRESSE LIBRE : Cherche collaborateurs (dessins, scénarios) filles et garçons (phallocrates s'abstenir). Ecrire ou passer (de préférence !) avec dessins, idées ! Olga, 35, rue Palu-Bert, 31400 Toulouse.
L'ACIDULE : Désolé, l'Acidulé numéro 4 est épuisé mais il reste encore quelques numéros 1 et 3, toujours en vente à 100 balles, et d'une valeur historique. Claude Gindre, 38, rue Taillefer, Paris.
CLUB DE L'AMITIE : Contre 2 timbres à 5 F ou un coupon-réponse international, envoi d'un exemplaire gratis de revue. Cherche photos d'enfants (de 4 à 14 ans) tous formats pour exposition sur l'enfance et la jeunesse (photos ne seront pas retournées). Celles qui veulent aider l'enfance abandonnée, inadaptée et handicapée peuvent nous écrire. Club de l'Amitié, B.P. 9-6238, Luttre (Belgique).
AMERIANE : Le numéro 7 est paru. Spécial André Breton et le surréalisme + mini entretien avec Pierre Suragne, écrivain de S.F. qui monte. 3 F, 28 pages. Jean-Marc Léger, 10, rue L.-Thévenet, bloc 1B, 69004 Lyon.
LES POETES CELESTES : Organisent un concours de poésie. Règlement : 2 timbres à 50 cent. Les Poètes Célestes, 38, rue Georges-Bizet, 21000 Dijon.
LA TAUPINIERE : Librairie souterraine : « La Taupinière ». (La taupe a enfin creusé son trou !) Recherche contacts avec journaux et éditions marginales, dessinateurs, en vue de diffusion. 3, rue des Pontets, 33000 Bordeaux.
IVOIRE : Éditons gratis tous les dessinateurs, dans Ivoire (1 F le numéro). Daniel Gaillard, 69840 Chenas.
LA CALOTTE : Sectes, charlatans sévissent encore. La Calotte, antimythe contre tous les bonimen-

teurs, mensuel, en vente dans certains kiosques. Louis Mallet, 12, rue Bichat, 75010 Paris.

FRAGMENTAIRE : J'en vois encore quelques-uns qui n'ont pas encore réclamé « Fragmentaire », recueil de poèmes malsains du mage Rémi Pharo (4 F par chèque ou mandat). Jacques Dahan, 1, rue George-Sand, 21300 Chenove.

REVOLUTION STATIQUE : Révolutionnaires statiques, à vos timbres poste ! La « Révolution Statique » est parue ! (envoi contre 2 F en timbres). Christian Bonnifacy, « La Simonette », 84600 Richerenches.

L'ESTRAÇA : Après l'Estraça numéro 0 et le Comix, voici le numéro 1, très beau, tout en offset, plusieurs couleurs, plein de bandes dessinées : Cabu, Crumb, Reiser, etc. 4 numéros pour 5 F, franco. L'Estraça, c/o C.N.E.O., 36, cours Saleya, 06300 Nice.

ENERGIE : Toujours plein de vibrations, en est à son 3e numéro. Fait face à la hausse et vous propose pour 1,15 F : 30 pages somptueuses de B.D., mozik, poèmes, P.A. Abt 1 an : 6,20 F. Jean-Paul Peugeot, 17, bd Péreire, 75017 Paris.

ZONE : Revue poétique toute imprimée en typo. Au sommaire du numéro 1, des textes de Jean Breton, Daniel Biga et bien d'autres. Le numéro : 4 F (chèque bancaire, C.C.P. ou en timbres à 0,50 F). Abt pour 4 numéros : 15 F. Si vous ne nous soutenez pas, ce premier numéro risque d'être le dernier. Didier Arnaudet, 6, rue Mony, 33000 Bordeaux.

LA TUMEUR : Le numéro 2 est sorti. 2 F. Si vous ne lisez pas ce torchon et si par hasard vous vendez du poisson, il y a 42 pages de dessins et de B.D. pour l'envelopper. Il reste encore des numéros 1 à 1,50 F. Philippe Saintier, 17, rue Petit, 75019 Paris.

SOI-MEME : Si tu aimes ou veux découvrir une certaine poésie, un nouveau style surréaliste et décadent, demandes pour 6 F franco de port, les 5 derniers numéros de la revue « Soi-Même ». 5 F pour les fauchés. Jean-Louis Juzian, 3, rue de l'Hôtel de Ville, 83340 Le Luc.

L'ENVOYE DES DIEUX : De l'under jusqu'au ciel. 7e numéro, 1,50 F en timbres. Publie tout, même ce qu'on pique ailleurs. Serge Fanardjis, 24, avenue Franklin-Roosevelt, 94 - Vincennes.

GIGUE : Numéro 4 de cette revue de folk. Au sommaire : vielle à roue, musique Cajun, lutherie, critiques de disques et de bouquins. Gazette des folk clubs et nouvelles. Abt 6 numéros : 15 F. Gigue, 18, rue Saint-Antoine, 75004 Paris.

PARLES-NOUS DE DEMAIN : Le journal organise un grand concours de nouvelles de S.F. et fantastique. La liberté c'est l'imagination. Ecrivez-moi vite pour détails. Jean-Pierre Planque, cour de l'Orme, 78590 Noisy-le-Roi.

CHEVAL D'ATTAQUE : Dites-nous quel genre de pieds vous avez et nous ferons le reste. C'est en effet sous le signe du pied qu'est né ce numéro 8, reconnaissable à sa couverture verte. C'est la raison pour laquelle il est en quelque sorte dédié à Maurice Druon, ministre. Prix : 10 F. Didier Paschal-Lejeune, 44, avenue de Paris, 94300 Vincennes.

NADIR : Vous ignorez encore les charrues putrides de Nadir ? Honte et abomination ! Mais il n'est pas trop tard ! En vente chez tous les bons libraires spécialisés S.F. et fantastique. Le numéro 2 est sur orbite — 90 pages avec P. Suragne — il foncera vers l'écorce terrestre vers le 15 janvier. A ne pas manquer ! Nadir, 13, rue des Petites-Ecuries, 75010 Paris.

LE CLAMPIN LIBERE : Un beau nouveau journal à Lille : « Le Clampin libéré ». Vendu dans les resto-U par 5 mecs débiles. Cherche correspondants dans les bahuts du coin pour vente et articles, poèmes, B.D., charades et horoscopes. On est à l'I.C.A.M., mais c'est pas forcément notre place.

UNDERGROUND : Cerveaux débiles cherchent articles, infos, poèmes et dessins pour création journal underground. Galé Richard, 8, rue Legauvé, 75010 Paris.

GROUND : Recherche poètes, peintres, sculpteurs, clowns, musiciens, romanciers, photographes, cinéastes, groupes de théâtre, créateurs en tous genres pour édition d'une nouvelle revue artistique, avec une enveloppe réponse timbrée. Jean-Claude Tastet, 77, avenue d'Enghien, 93800 Epinay-sur-Seine.

OVERGROUND : Grand besoin d'extériorisation, cherche toutes infos, combines, etc., pour création d'un canard overground. Voilà. Jean-Michel Picard, 130, rue Edouard-Vaillant, 94 - Alfortville.

AMERIANE : Amériane présente dans son numéro 7 un essai inédit de Serge Hutin, sur André Breton et le surréalisme : 3 F. Léger Jean-Marc, 10, rue L.-Thévenet, bloc 1 B, 69004 Lyon.

PEKU : Dans « L'Hygiénique » numéro 4 : A bas les humains, petite chronique d'un extra-terrestre raciste ; la naissance et la crucifixion de Crôa et plein d'autres textes. Le numéro 2 F. 3 numéros parus : 4,50 F. Numéro 5 : 5,50 F en chèque ou en timbres. Drouin Jean-Baptiste, 36, rue Bersot, 25000 Besançon.

ŒDIPE : Sphinzine, bulletin des bédéphiles, tous les mois des échos, études, interviews, nouveautés, critiques de la B.D. ; le numéro 17 : A. Raymond et la Censure, numéro 18 : Outcault et Festival bidon à Bordeaux, le numéro 19 : W. Disney et l'homosexualité. Pour en faire chier pas mal, lisez Sphinzine, 1 F le numéro, 10 F les 12. Règlt par chèque au nom de Patrick Giraud. Sphinx, 15, rue François-Ier, 17200 Royan.

Négoces

PAS LIBRE : Puces. Achète répondeur téléphonique d'occasion. Faire offre à NAT. 98-55. Coussy Philippe, 19, rue Fabre-d'Eglantine, 75012 Paris.

ANGOISSE : Si tu as un tandem ou seulement un cadre, sois sympa, écris-moi, j'achète, si pas trop cher. Merci. Denis Jean-Dominique, rue de Belgique, H.L.M. 96. 43250 Ste-Florine.

CŒUR DE BŒUF : Vends disques Zappa, Beefheart, Kraftwerk II, Pearl, B. Swine, Fugs II, M. Davis, T. Buckley « Starsaitor », V. Morrison, 20-25 F. Raburski Philippe, 5, r. du Coëttoquet, 57250 Moyeuvre-Grande.

FLOU : Vends appareil photo Nikon F (manuel) avec objectif 55 mm, neuf, valeur environ 2 500 F, sacrifié à 1 100 + un filtre jaune et un pare-soleil. Fossé Rémy, 22, rue de Tanger, 75019 Paris.

JAUNE : Pour kamikase mélomane : électro Ludsm mono chgt automatique : 100 F, 1 super-ciao Vespa juin 72 : 350 F + 1 casque visière : 50 F. Van Hoove Etienne, 5, rue des Renaudes, 75017 Paris.

SUR LE TOIT : Cherche tous documents concernant Alice Cooper pour expo (gratuits si poss.) ; envoyez des négatifs, je vous les renverrai aussitôt développés. Merci. Couvreur Norbert, 11, rue Paul-Gravet, 51200 Magenta.

COUNTRY : Vends, échange, cherche disques pirates ou enregistrements inédits de CSN & Y, Who, Byrds, B. Sprinfield, Young, Nash et Crosby, et Stlus. Monclaire Stéphane, 68, r. Desnouettes, 75015 Paris.

RICHE : Fourgon Peugeot à vendre. D4B à essence. 1963 : 2 500 F. Bon état général, aménagé en camping et pouvant servir à tout autre usage. gues, 34 - Montpellier.

VELPEAU : Vends bandes ou cassettes parfaitement enregistrées sur matériel professionnel. Composition : disques ou bandes pirates stéréo. Tél. : 366-75-15. Guingot Jean-Loup, 120, av. Gambetta, 75020 Paris.

VETEBE : Vends FBT 50 W, baffle 80 W, pas trop pourri : 800 F. Ecrire ou se présenter : Gallay Alain, 78, quai de la Libération, 76460 Duclair.

ARISTO : Vends urgence app. ph. Minolta SRT 101, acheté 1 700, vendu 800. De Mauclair Alain, c/o Millet, 11, rue Treilhard, 75008 Paris.

BOHEME : Très urgent, recherche pas cher ou gratis cause 52,50 F/mois, chambre ou logt à louer, roulotte, et vieux numéros Charlie mensuel. Actuel et exemp. de l'An 01. D'avance merci.

BOUTIQUE ORIENTALE
Fringues, Encens.

ARTISANAT
RESTAURANT
Spécialités Indiennes

MANDALA
VAVIN.
11 et 13 rue Vavin, 75006 PARIS - tél: 326 08 50

recherche contacts intéressants. Semin Dominique, CS3, Division médicale, 22202 Guingamp.

OUI, IL PEUT LE FAIRE ! : Peux vendre 33 t de Bob Dylan. Franceschi Bruno, 24, quai du Halage, 95310 St-Ouen-l'Aumône.

LUZERNE : Vends guitare électrique Gherson imitation S.G. Gibson. Suis amateur tous les instruments de musique dont vous n'avez pas quoi foutre (suis pas riche). Tél. : 970-34-00 à partir de 20 heures ou écrire : Richard Didier, 17, av. de Villepreux, 92 - Vaucresson.

DE PAUL : Urgent : vends 200 m Komura 4,5 de 75/150 — neuf (3 mois), sous garantie + monture Minolta si besoin est. Grouillez-vous, c'est pas cher (et très beau). Larbey Vincent, 19, rue de Tournan, 77240 Vert-St-Denis. Tél. : 437-95-37.

CA... : Je cherche 1 chambre à Paris pour 1 ou 2 fois par semaine ou simple coin. Chiron Jean-Pierre, 1, rue Ambourget, 93600 Aulnay.

CLEBARD : A vendre wah wah Vox, très peu servi, 250 F. Ecrire pour rancard. Perreard Daniel, 111, H.L.M. Henri-Barbusse, 93140 Bondy.

MANIAK : Achèterais numéros 1 à 25 d'Extra et 1 à 16 de Best, 1 F l'exemplaire. Dussable Jean-Michel, « La Cure », St-Germain-de-Marencennes, 17 - Surgères.

CAMEMBERT : Vends « Zabriskie Point », Pink Floyd, Grateful Dead, 20 F (frais d'exp. compris). Etat neuf, paiement en mandats ou timbres à 0,50 F. Debu Régis, 1, r. des Coquelicots, 59300 Valenciennes.

WATTS : Groupe pop cherche ampli 20 W, le moins cher possible. Beladel Farid, 55, rue du Mont-Cenis, 75018 Paris.

PIPLOCH : Cherche pr 2 pers. piaule ds le 13e, qu'elle ne soit pas trop dégueulasse. C'est tout ce que je demande. Ne dispose que de 200 F par mois. Roger Hélène, 3, impasse Faidherbe, 94400 Vitry-sur-Seine.

KIAI ! : Le cri qui tue : because plus de fric, revends kimono karaté neuf à qui voudrait s'essayer dans les arts martiaux + pantalon équitation, bombe et éperons. Prix super intéressants : Robert Dominique, 158, rue Ste-Catherine, ch. 11, 33 - Bordeaux.

CITRON : Recherche sax alto en état neuf, pour prix honnête de 600 F environ (j'suis pressé). Zipper Michel, 20 bis, rue Daru, 75008 Paris.

PIGEON : Achète ou échange vieux 45 tours des Kinks. Ducolombier Emmanuel, 1, rue de la Libération, A1-76, 78350 Jouy-en-Josas.

BICHE : Fender Strata : 1 300 F. Ampli solo Vox AC 30 neuf : 1 600 F (valeur 2 500 F) très urgent, écrire ou venir week-end : Nicod Jacques, av. Gal-Delart, 39600 Arbois.

CITRON : Urgent, cause départ, à vendre 2 baffles orange ensemble ou séparément, 100 W chacun. Bon état. Prix intéressant. Ecrire ou tél. : 526-53-39 après 7 h. Delahaye Yves, 134, rue du Fg-Poissonnière, 75010 Paris.

ASHTARATOCHASTRI : Je vends Stratocaster U.S.A, 1967 pour la somme de 1 800 F, urgent, cause dé-.

A remplir absolument pour qu'une petite annonce passe dans Actuel

Sujet de l'annonce (rayer les mentions inutiles) : contacts, négoces, journaux, mosik, communautés, messages et avis, route, divers.

Nom ..... **Prénom** .....

Adresse .....

Texte de l'annonce .....

.....

.....

Chaîne n° 1

Chaîne stéréo 20 watts - 890 F complète

Comprenant :

- UNE TABLE DE LECTURE SUR SOCLE BSR Type C 142
- UNE TÊTE DE LECTURE MAGNÉTIQUE SHURE M 75
- UN AMPLI-PRÉAMPLI STÉRÉO 20 W Sonic
- DEUX ENCEINTES CLOSES

PRIX CATALOGUE : 1 ~~200~~ F
PRIX PROMOTION : 890 F
(A crédit : 1er versement 270 F et 45 F par mois.)

ÉCONOMISEZ 310 Francs

Chaîne n° 2

La chaîne de l'année

(CLASSEE POUR SON RAPPORT QUALITÉ/PRIX)

36 watts = 1 200 F

Comprenant :

- LE FAMEUX AMPLI-PRÉAMPLI STÉRÉO N-36 (OPTION N-36 « S » à potentiomètres à curseurs : + 100 F)
- LES 2 EXCELLENTES ENCEINTES ACOUSTIQUES HI-FI BC-20
- LA CÉLÈBRE TÊTE DE LECTURE MAGNÉTIQUE M75-6 SHURE
- LA TABLE DE LECTURE HI-FI MONDIALEMENT APPRÉCIÉE MP60 BSR McDONALD

Sonic

PRIX CATALOGUE : 1 ~~675~~ F
PRIX PROMOTION : 1 200 F
(A crédit : 1er versement 360 F et 58 F par mois.)

ÉCONOMISEZ 475 Francs

4 chaînes exceptionnelles en promotion !

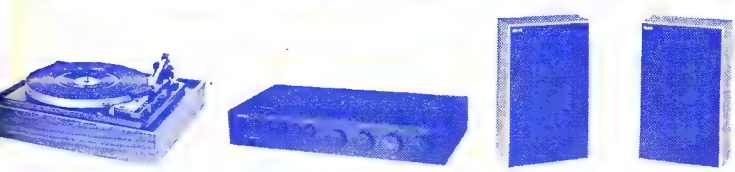
Chaîne n° 3

Édition spéciale

4 noms prestigieux forment une chaîne Hi-Fi à un prix super-exceptionnel !

50 WATTS

BSR McDONALD — SHURE — sinclair — Sonic



Comprenant :

- TABLE DE LECTURE PROFESSIONNELLE HT70
- TÊTE DE LECTURE MAGNÉTIQUE M75-6
- AMPLI-PRÉAMPLI SINCLAIR 3000
- ENCEINTES SONIC BC30
- UN CAPOT PLEXI FUMÉ

PRIX CATALOGUE : 2 ~~290~~ F
PRIX PROMOTION : 1 700 F
(A crédit : 1er versement 520 F et 68 F par mois.)

ÉCONOMISEZ 590 Francs

Chaîne n° 4

La chaîne Festival

70 watts = 2 600 F

fidèlement vôtre Sonic

Comprenant

- 1 AMPLI-PRÉAMPLI-TUNER « SONIC AT70 »
- 1 LECTEUR STÉRÉO DE CARTOUCHES 8 PISTES
- 1 TABLE DE LECTURE « BSR McDONALD HT70 »
- 1 CELLULE MAGNÉTIQUE « SHURE M75 »
- 1 CAPOT PLEXI FUMÉ
- 2 ENCEINTES « SONIC FB1H »

PRIX CATALOGUE : 3 ~~250~~ F
PRIX PROMOTION : 2 600 F
(A crédit : 1er versement 780 F et 90 F par mois.)

ÉCONOMISEZ 650 Francs

Sonic
EUROP'CONFORT
87, bd Sébastopol, Paris (2e)
Tél. : 236-38-76
Métro : Réaumur-Sébastopol

Mettez une croix dans la case choisie

- ☐ Chaîne n° 1
- ☐ Chaîne n° 2
- ☐ Chaîne n° 3
- ☐ Chaîne n° 4

Demande de documentation gratuite

NOM .....

Adresse .....

ACTUEL

AUDITORIUM OUVERT TOUS LES JOURS 10-20 H SAUF DIMANCHE
« EN VENTE EGALEMENT A HIFI MASH 5, 93, RUE VICTOR-HUGO, 76200 LE HAVRE »

part pour les Indes fin janvier. Doray Jean, 57, r. Vercingétorix, 75014 Paris.

RAINBOW : Cherchons VW car Kombi aménagé de préférence, le plus tôt possible. Voyage, écrire ou passer, merci. Belleon Jean, bât. A4, Arc-en-Ciel, 38800 Pont-de-Claix.

PONTY ! : Vds ampli Merlaud 50 W, 1 H.P., diamètre 35, 50 W, le tout : 300 F (et en prime une réverb. à réparer). Jamet Danièle, 22, rue Méry, 33 - Bordeaux.

CHEZ FREMOND ? : Cherche F. 18-22 ans + piaule (près de la fac de Caen) pour partager loyer et solitude. Mabire Rémy, c/o Mme Frémond, 37, bd des Alliés, 14000 Caen.

AU SCOUR ! : Recherche méthode d'islandais, même ancienne. Le Scour Yves, 8, Petite-Rue-des-Dentelles, 67000 Strasbourg.

MY LADY : Urgent, vends ampli bass 1 800 F. Baffle Stramp 100 W et tête Davoli 80 W, possibilité d'acheter séparément. Vds micro violon Stimer 80 F avec fil. Bruyne Christian. Tél. : 920-26-20.

PERE SOULAS : Vends piano élec. neuf sous garantie, prix intéressant, excellente sonorité. Pailler Alain, 1 526, av. du Père-Soulas, 34000 Montpellier.

BUGS BUNNY : Vends Buggy LM long 72 moteur, freins, boîte, embrayage 16 000 km, radio, chauffage, jantes larges, etc., entièrement équipée. Splendide ! 7 500 F à débattre. Champel Didier, 11 bis, villa Domas, 92160 Antony.

HMS : Vends cause double emploi, orgue « Elka », 1 clavier, 4 octaves, ampli incorporé : 1 300 F. Philip Caine, 25, rue Clairvaux, 95160 Montmorency. Tél. : 964-12-30.

TOUT A L'EGOUT : Vends livres (Futurs sans avenir) pour 9 F ; (Un hippie sur la route) 2 F ; (Ni Marx, ni Jésus) 3 F ; (Le chat sauvage), roman, 10 F ; (Connaissance sensuelle de l'homme) 8,50 F payés d'avance sur mandat. Ribery Robert, 44, rue Neurchin, 26800 Méricourt-sous-Lens.

PIERRE : Echange guitare élec. copie « Telecaster » + ampli 20 W + micro, le tout en bon état, contre 1 très bonne guitare sèche + partition + un peu de fric + un peu d'herbe + un peu de... Ecrire ou passer. Pons Jean-Luc, escalier R, 27, av. du Plessis, 92290 Châtenay-Malabry.

GERBE : Moi je vends ma batterie Hollywood. Elle est complète mais pas de cymbales : 1 000 F, tel est mon prix. Tél. : FLO. 45-76. Gerbaud Philippe, 8, rue Achille-Garnon. Sceaux.

ÇA M'ETONNERAIT : Si tu as pris des photos au concert des Stones à Bruxelles, envoie-moi les négatifs, je te les rendrai. Lezongar Alain, 5, rue des Iris, 94240 L'Hay-les-Roses.

BELGE : Achète sax alto, prix suivant état. Léopold Pierre, 7, rue Charles-V, 75004 Paris. Tél. : 277-48-19.

ATTENTAT : Cherche piaule dans Paris à louer pas trop cher. Tél. : MIC. 42-47 à partir de 16 h 30. Gallet Jean-Philippe, 2, allée des Matrets, Clamart.

LA CHOSE : Achèterais d'occasion et pas trop cher livres sur la chose psychédélique. Ecrire uniquement à Simon Jean-Yves, 68, av. Ledru-Rollin, 75012 Paris.

ZOMBIE : Vends Kompact Dual KA 40 2 × 24 W tuner, platine - ampli, bof ; 1 600 F. Et il a moins de 2 ans. Robaut Michel, Clos de l'Arc, bât. A1, 13100 Aix-en-Provence.

BARBOT : Déplacement toutes les semaines à Lyon. Partagerais frais + tout nécessaire sur studio ou appartement avec j. fille. Ecrire, très urgent : Castel Patrice, 53, rue Greneta, 75002 Paris.

O'BRADY : Fringues à brader t. 38, duffle-coat marine, tee-shirts, etc. Schnitzer Laurence, 74, bd du Général-Koenig, 92200 Neuilly.

MERCKX : Sac à dos neuf avec claie (Millet 1 600) 140 F ; vélo demi-course neuf (Peugeot) 10 vitesses, roues 700, 300 F + 3 sacoches, une avant 80 F ; guitare 100 F, machine à écrire Remington Monarch de luxe, tabulateur, neuve 350 F. Ganidis Gaëtan, 13, rue de l'Insurrection-Parisienne, Choisy-le-Roi.

ADJOINT : Communauté cherche à acheter matériel d'imprimerie artisanale. Lemaire Gérard, 36, r. du Jeu-de-Paume, 10210 St-Quentin.

POPULI : Je vends un amplivox guitare. Ecrire ou téléphoner. Gaudry Robert, 2, rue Georges-Millandy, 92 - Meudon.

KATIOUCHA : Vds batterie Star 4 fûts, complète, 1 000 F, baffle 100 W, Bass MP Jensen, 600 F. Tél. : 976-26-78. Costes François, 4, av. Foch, 78290 Croissy-sur-Seine.

SI ÇA T'... ? : Cherche urgent bouquins ou écrits sur la poterie, la céramique, la technique et la composition chimique des émaux, ainsi qu'un tour à pied. Faire offre. Merci. Arange Claude, 24, r. Emile-Landais, 49380 Chacé.

LANGUE : Recherche tous disques d'Albert King inédits en France (sur King Federal, etc.) ainsi que traductions. Merci. Devaux J.-Claude, Montchalons, 02000 Laon.

LE KID : Cherche bouquins Daumal, Gilbert Lecomte, etc., bref, tout ce qui concerne le « grand jeu ». Cassini Daniel. 18, av. Audiffret, 06100 Nice.

HONNETE ! : Vends Honda « Amigo », état moyen, 300 F. Ecrire D'Auria N., 44, rue des Laitières, 94300 Vincennes.

LEONARD : Méthode de dessin ABC comprenant 4 volumes 31 × 28 absolument neufs. Nombreuses illustrations noir, blanc et couleurs. Didier Gayraud, 8, rue de l'Ile-de-France, 95200 Sarcelles.

OYEZ ! : Achète tous disques pop et jazz d'occasion, bon état. Ecrire ou passer le soir. Marcel Messali, 1-3, rue Eugène-Oudiné, 75013 Paris.

CTEUR : Créations montagnes sonores, supports musicaux, Pierre Henry, Terry Riley, Electro Acoustique + paroles. Echangerai idées en vue création film sonorisé. But : provoquer les sensations. Cherche personne capable d'improviser. Gilbert Bouhot, 6, rue Bouiller, 21000 Dijon.

LASAGNE : Vends ampli Bassman Fender 50 W + guitare basse Welson : 1 000 F. Jean-Paul Klein, 1, rue de la Croix, 77330 Lésigny.

GRAETZ-MOI LE DOS : Vds, ou mieux, échange 33 t (10 à 18 F) — chaine compacte Graetz 2 × 15 W — 600 F. Danièle Jamet, 22, rue Méry, 33000 Bordeaux.

VERMEER : Achète LP Electric Prunes « Kol Nidree » à n'importe quel prix, sorti 1969. Roland Pignaud, 3, rue Malassis, 75015 Paris.

JULIETTE : Cherche ronéo pas chère (alcool), ainsi que bouquins de Bakounine et autres libertaires (pas chers non plus). Serge Dumoulin, 9, r. Jean-Jaurès, 12700 Capdenac.

ORGANISE : Vends 33 t Jeff Beck, D. Purple, BBA, Mountain, B. Sabbath, Taste, Slade..., liste contre enveloppe timbrée. Louis Debarnot, 54, boulevard Exelmans, 75016 Paris.

DOS : Cherche Fender Basse et Strato et batterie bonne marque. Tél. : 920-24-04. Samti Juste Salinas, 218, route d'Orléans, 91300 Massy.

JAMAIS LE DIMANCHE : Vends Buggy LM 72 entièrement équipé, radio, chauffage, moteur, embrayage, freins, boîte, 17 000 km, prix : 7 000 F. Didier Champel, 11 bis, villa Domas, Antony. Tél. : 237-22-42.

BAFA : Faites agrandir vos photos d'identité : 1) Photos noir et blanc — à l'huile sur papier 24 × 32 = 12 F, à l'huile sur toile = 25 F. 2) Photos couleur — à l'huile sur papier = 20 F, sur toile = 45 F. Paiement par chèque barré ou mandat + 4 timbres à 0,50 F (pour frais d'envoi). Michel Livi, 6, rue Henri-Dunant, 35000 Rennes.

PAS PERNI : Etudiant Censier cherche piaule à Paris, ou communauté (avec libertés) pour 1 nuit ou 2 par semaine, fric possible, écrire : M. Inrep Jacques, 2, rue Ch.-Péguy, 61000 Alençon.

Projets

ARRONDIR : Ceux qui ont quelque chose à présenter (théâtre, musique) et qui veulent s'inclure dans une série de spectacles style café-théâtre, écrire à : Kepeklian Catherine, M.J.C., 36, rue Raymond-Jacquelard, 94140 Alfortville.

DANSEZ, MAINTENANT : Gigue, revue de folk, cherche local mesquin et peu dispendieux dans Paris pour y caser son bureau, sa discothèque et sa bibliothèque qui pourront alors y être consultées, 18, rue Saint-Antoine, 75004 Paris.

BEE GEE : J. h., 24 ans, néophyte, envisage stage apiculture « bio » (si possible rémunéré) pour saison prochaine ! Robert Cousin, Saguères-d'Emplaqués, Le Pin-Murelet, 31370 Rieumes.

LIBRE-ARBITRE : Egalité Elle = Lui ? Si autonomie émotionnelle envers lui — en toute Synactiose bien sûr, sans battements d'ailes ni crispations épuisantes — alors lui... bec dans l'eau ! Joie de l'Aisance - Maitrise de soi... et des relations. Redéfinir l'autre, soi-même... Recherche et Formation, indiv. ou groupe pr vous et qques mâles de bon poil ! Pour information, écrire à EMO-PSY et joindre 2 timbres de 50 cent : a) 4, rue Rigaud, 92200 Neuilly-sur-Seine ; b) 130, rue St-Dizier, 54000 Nancy.

PSYCHO, T'ES RAPIDE ? : Association de femmes psychanalystes cherche contacts dans toute la France pour augmenter ses possibilités de recherches et d'actions. Afin de publier des articles et des expériences personnelles qui lui seront envoyés, dans un mensuel. Groupe 6 de thérapie psychanalytique, 49, rue d'Enghien, 3e étage, 75010 Paris. Permanence ts les jours à partir de 20 h sauf le dimanche.

MASPERISATEUR : Possibilité de création d'une librairie style « Maspéro » à Metz. Nous sommes déjà deux et nous avons besoin à la fois d'un apport de fonds et d'amateurs expérimentés professionnellement. Il est possible d'avoir des locaux disponibles en mars 1974 d'un magasin situé sur le haut de Sainte-Croix. Loyer raisonnable. Ecrire à Gilles Pudlowski, 13, avenue de St-Mandé, 75012 Paris.

MEME ADRESSE : Je cherche personnes pouvant apporter aide personnelle et matérielle pour le développement du département artistique d'une école parallèle dont je m'occupe : sculpture, théâtre, artisanat, musique, expression... Des contacts au niveau de locaux, meubles, matériel et personnel seront également les bienvenus. Jacques Colon, psychanalyste, 49, rue d'Enghien, 75010 Paris, à partir de 20 heures, sauf le jeudi.

BOURGEOIS : Au Centre Culturel Quentin-Bourgeois, 53, rue de Courcelles, 75008 Paris, tél. : 267-21-70, nous accueillons groupe de rock, de théâtre, conférenciers, et autres, nous donnons cours de batterie, orgue, guitare, basse et nous aidons les orchestres débutants à se mettre en place. Tous les projets sont les bienvenus. Il y a un spectacle tous les lundis à 20 h 30. Venez.

NENNI MA FOI : La devise francomtoise est « Comtois rends-toi, nenni ma foi ». Vous pourrez l'obtenir sur un magnifique adhésif au prix modique de 1,50 F (en timbres). Nous sommes 8 lycéens(nes) qui voulons partir au Maroc en été 74. Pour financer en partie notre voyage nous avons donc fait imprimer ces adhésifs. Daniel Boetsch, 13 C, rue Brulard, 25000 Besançon.

Mosik

TUUT : Camionnette avec chauffeur transporterait des groupes pour concerts dans et hors Paris. Pas cher. Tél. : 250-17-22.

ESTIVAL : Mec (25 ans) passionné, cherche boulot passionnant dans musique, animation, contacts. Urgent. Francis Haout, 166, rue de Chevilly, 91 - Villejuif.

SOLIDE : Ch. gars filles (musiciens-nes, chanteurs-ses) désirant ardemment monter communauté musicale solide. Philippe Martin, 52, rue de l'Amiral-Mouchez, 75014 Paris.

ATONE : Recherche musiciens pour jouer musique improvisée atonale (réf. new phonic art, Art Ensemble of Chicago, Braxton, Bailey). Denis Thénin, 95, avenue St-Exupéry, 92 - Antony. Tél. : 325-13-61 de 13 à 18 heures.

BRAME A POUTRE : Nous avons plusieurs salles pour organiser des concerts. Groupes, musiciens, chanteurs, écrivez-nous (bandes et renseignements sur vous). Schwarz, Mulot, Poutre. Boîte Postale 7, 92160 Antony.

TIATIA : Guitariste soliste et rythme cherche groupe sérieux. Styles et musiques indifférents. Bruno Bournique, 183 bis, rue Béranger, 92700 Colombes.

HOU-HOU : Etudiante s'em. dans sa fac, cherche copains pour faire musique pop ou folk. Claire Chanot, 142, fg St-Denis, 75010 Paris. Tél. : 607-90-22.

HAUT ET BAS : ENE, groupe musique (rock et folk), cherche bassiste jeune et avec bon matériel. Tél. : 989-26-81. Arnaud Coutanlier, 8, allée des Gondoles, 95210 St-Gratien.

INTROUVABLE : Batteur + chanteur guitariste acoustique + bassiste, cherchent organiste et guitariste avec matériel pour jouer compositions personnelles. Didier Viseux, 39, rue des Coquelicots, 91270 Vigneux. Tél. : 903-46-77.

FUTE : Batteur (ex-Amalgame) double batterie 8 fûts, cherche groupe dingue non-débutant pour pieds. Pierre Valiat, 85, rue du Président-Wilson, 92300 Levallois.

FRANCO DE FOLK : Chanteur francopholk, cherche des M.J.C., écoles, foyers de jeunes qui pourraient lui proposer une soirée. Je compose depuis 7 ans, 8 ans de guitare et pas mal d'expérience de scène. Bertrand Louapre, 164, rue du Fg-Poissonnière, 75010 Paris.

TUME : Je suis bassiste expé. et je cherche amis avec qui il est possible de faire de la bonne mosik. Région indifférente. Gary Hemer, 36, rue Chanzy, 54400 Longwy.

LE RINGAR : Chanteur (star en puissance), désire fonder un rock-n-roll-gay-band genre New York Dolls, pour s'amuser follement. Alain Lezongar, 5, rue des Iris, 94240 L'Hay-les-Roses.

VATICAN : Voulons créer groupe esprit Mothers of Invention : super qualité dans super dérision. Cherchons batteurs, souffleurs, chanteurs, pianistes, guitaristes, bassiste. George Suisse, 5, sq. Capitaine-Barrès, 92200 Neuilly. Tél. : 747-93-15.

UN CHAMPIGNISTE : Big Band cherche 1 trompettiste, 1 tromboniste, 1 vibiste. Bertrand Auger. Tél. : 706-18-81.

FOURCHETTE FENDER : Longue expérience de sonorisation de groupes, régie de théâtre, qui a besoin de moi ? Dépêchez-vous ! Serge Ordureau, 6, allée de l'Orge, 91700 Ste-Geneviève-des-Bois.

FECAMP : Préparons révolution culturelle de notre bled. Contacterions types susceptibles d'y contribuer. Toutes formes d'expression bienvenues. ARME, 55, bis, avenue Jean-Louis-Leclerc, 76400 Fécamp.

ETHER : Bassiste lecteur. Bon matériel, cherche groupe, région parisienne. François Garompolo, 79, avenue du Colonel-Fabien, 93 - Montreuil.

DELTA : La fanfare nommée Collectif Boom recherche des fanfares qui savent un peu lire la zizique et qui jouent d'un instrument à embouchure. Philippe Gautrot, 8, rue Saint-Hubert, 75011 Paris. Tél. : 805-39-84.

ABOMINABLE : Groupe Quasimodo, 1 bat., 2 sol., 1 bas. avec matos et local, cherche 1 pianiste chanteur et instrumentistes à vent. Jean-Claude Lonka, 10, rue de Lancry, 75010 Paris. Tél. : BOL. 86-82.

LAUREL ET HARDY : Batteur et flûtiste avec matériel, cherche groupe (région). Marc Lapoudge, 1, rue de Beauseant, 78180 Elancourt. Tél. : 462-78-66.

Enfin le nouveau Gong est sorti
Vous pouvez l'avoir tout de suite en vous abonnant à 45 fr

abonnez-vous, ça nous arrange toujours

parce que le prix du papier augmente, comme celui du fuel

45 F pour 12 numéros + 1 disque au choix :

- ☐ Le nouveau Gong : radio gnome
- ☐ Le vieux Gong : camembert électrique
- ☐ Sun Ra : the futuristic sound
- ☐ Steve Lacy : Moon
- ☐ Brigitte Fontaine : L'incendie
- ☐ Soft machine : volume VII

(Cochez la case correspondante.)

ou 40 F pour 12 numéros + un album de Crumb

Mode de règlement :

mandat - chèque postal (envoyer les trois volets à Actuel)
chèque bancaire à renvoyer à :
« Actuel », 2, impasse Lebouis, 75014 Paris.

Je souscris à un abonnement à **Actuel.**

Nom : Prénom :

Profession :

Age :

Adresse :

.....

☐ 40 Francs ☐ 45 francs avec un disque
(cochez la case correspondante).

Abonnement pour l'étranger : courrier ordinaire : 50 F ; par avion : 60 F ; (sans disque ni Crumb).

Attention :

1° Lorsque vous vous abonnez au cours du mois, votre abonnement ne commence qu'au numéro suivant.

2° Envoyez bien vos chèques postaux (3 volets) et vos mandats à Actuel.

3° Ecrivez lisiblement vos noms et adresses : nous nous interrogeons souvent longuement et le facteur aussi.

4° Pour tout changement d'adresse, envoyez la bande de votre dernier numéro en même temps que votre nouvelle adresse.

5° Quand vous vous réabonnez, signalez-le-nous d'un mot.

Complétez votre collection d'ACTUEL :

Chaque ancien numéro : 3 F au journal. Rappelez-vous :
N°s 10-11 : SPECIAL NOUVELLE-CULTURE. Les grands textes de l'underground U.S.A., l'histoire de la France parallèle et 48 pages de b.d.
N° 13 : C'EST QUOI, L'ECOLOGIE ? un dossier qui donne des faits et fait pleurer les chiffres. Germaine Greer et la libération des femmes, l'histoire du Velvet Underground.
N° 15 : SPECIAL B.D. UNDERGROUND :
Et Herbert Marcuse, qui vous en dit long.
N° 16 : LE SERVICE MILITAIRE : armée, les soldats se défilent.
Amsterdam : provos et kabouters.
N° 17 : LE GUIDE DE L'UNDERGROUND :
Témoignages, analyses et portraits. Un annuaire des adresses et des renseignements sur lesquels il est bon de se brancher.
N° 18 : LES VILLES BRULERONT ET VOUS LES RECONSTRUIREZ :
L'urbanisme qu'on nous prépare et les cités utopiques dont nous rêvons.
N° 19 : LA ROCK CULTURE DANS LES POUBELLES DE DYLAN :
Pop-stars déclinants et réflexions enragées d'Abbie Hoffman.
N° 20 : LA DROGUE : Témoignages, débat, typologie des différentes drogues. Rapports canadien et hollandais.
N° 21 : LA ROUTE et ses grands itinéraires.
N°s 22-23 : SPECIAL BONNES VIBRATIONS et plein de bandes dessinées.
N° 24 : LA GUERILLA URBAINE, Tintin, le rock très laid.
N° 25 : LA DEBANDADE DU PHALLUS, Fhar, Mlf.
N° 26 : LIBEREZ VOTRE CORPS ! le rock de Nixon, nez à nez avec Krivine.
N° 27 : LE ROCK ALLEMAND, l'école qui pue, la mort de Fritz le chat.
N° 28 : SPECIAL COMIX, et un entretien avec Sartre.
N° 29 : UNDERGROUND OU VAS-TU ?
N° 30 : QUI SONT LES BARBARES ? L'Histoire parallèle.
N° 31 : LE FUTUR VIBRE SERIEUX.
N° 32 : C'EST QUOI LA BONNE VIE ? Le folk. La Bretagne.
N°s 33-34 : RESOLUMENT DEBILE.
N° 35 : SPECIAL BANDE DESSINEE.
N° 36 : L'AVORTEMENT MILITANT.
N° HORS SERIE : les principales aventures de Fritz le chat, par R. Crumb.

PLANETE : « Galaxie » light-show, recherche concerts festivals, etc. Galaxie, Les Prés-Dessus, 25300 Pontarlier.

FRANZ : Je chante pour vous et pour la première fois en France, des traductions originales de Paxton, Collins, etc. Gérard Schubert, Poste Restante, 67000 Strasbourg.

DOCK OF THE BAY : Direct music nº 3 est paru, le nº 1 est épuisé. Reste les nºs 0 et 2. Envoyez vos articles, on peut les utiliser. Daniel Arakélian, 2, rue Aleyrac, 26200 Montélimar.

L'HOMME PAS MORT : J'organise des tremplins dotés de nombreux prix pour groupes amateurs de folk, pop et rock. Cherche l'adresse du groupe belge : « Creative Craniums ». Mick Meufeau, 8, rue de l'Est, 03100 Montluçon.

ATTENTION : Bassiste cherche groupe semi-pro ou amateurs sérieux. Robert Mauran, 24, rue de la Grange-aux-Belles, 75010 Paris.

MICRO : Cause besoin fric, vends disques 33 et 45 t, Patrick Jumel, 1, rue de la Chalotais, 35000 Rennes.

IRRLIGHT : Groupe recherche local pour répétition région Lille. Et bassiste intéressé par Riley et Kosmische Musik. Claude Cuvelier, 45, rue Charles-de-Muyssaert, 59000 Lille.

GIT LE CŒUR : Viens d'acquérir une basse. Aimerais en jouer au sein d'un groupe. Georges Mavel, 9, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

POM ? : Bassiste + éclairagiste ayant bons matos + sono 300 W, cherche guitariste, batteur, si possible chanteur et organiste pour former groupe hard-blues. Possibilités hébergement. Gérard Pidoux, 12, route d'Angers, 49700 Doué-la-Fontaine.

ZONE PAS INTERDITE : 3 zonards musiciens cherchent nanas et mecs pour monter une troupe de théâtre, influence certaine occitane et agricole. Christian Hugon, 35, rue de Terrenoire, 42100 St-Etienne.

TINO ROSSI : Cherche musiciens de folk, Bastia et sa région. Dominique Gallet, 1, bd de Gaulle, 20200 Bastia.

EAST COAST : Batteur et guitariste avec local, voudraient former groupe. Qui peut venir avec nous et nous aider ? Frédéric Buscot, Bonningues, 62890 Tournehem.

AMBASSADE : Groupe branlant, cherche pianiste avec ou sans mat. pour faire des trucs carrés. Michel Winogradoff, 76, av. des Ternes, 75017 Paris. Tél. : 754-92-67.

POUET POUET : Batteur et guitariste cherchent tout instrumentiste pour compléter formation musicale. Daniel Boll, 3, rue du Rocher, 68500 Guebwiller.

EN CHŒUR : Cherche local pour répétitions (région parisienne si possible). Jacques Rion, 5, rue des D.-Augustines, 92 - Neuilly. Tél. : 624-70-28.

GIRIER : Cherche boulot dans la musique, et surtout conseils sérieux et tuyaux pour jouer dans un groupe New Orleans en tant que pianiste. Jean-Yves Marrec, 15, rue du Renard, 92250 La Garenne-Colombes

SUSPECT : Cherche le premier 33 t de Wallenstein, tous tuyaux seraient bienvenus. Ou à la rigueur qui pourrait me l'enregistrer ? Dos Santos, 6, rue Girard, 42000 Rodez.

24 H SUR 24 : Groupe cherche ferme (avec électricité) ou local pour répétitions si possible un peu de terre pour poireaux (région du Mans). Christophe Foucher, 14, rue de la Libération, 72540 Loué. Tél. : le 90.

LE GENERAL BIZOT : Bassiste recherche musiciens expérimentés et sérieux attirés par la Progressive Musik. Philippe Paolillo, 112, av. du Général-Bizot, 75012 Paris. Tél. : 628-76-14 (le soir).

SORCIER : Vends 33 t pop. Liste et prix contre 1 timbre. Christian Vidal, bloc 9, esc. 6, 7, bd des Moulins, 06200 Nice.

SPECTOR : Manager disponible pour tous groupes présentant un spectacle original. Bruno Bobby, 7, rue Albert-Ier, 92 - St-Cloud.

TABLA ? : Vds instrument percussion maroc., LP Colette Magny, divers disques. Désire connaître les lecteurs d' « Actuel » de Pont. Abdelaziz Halim, Fond-Robin, 60700 Pont-Ste-Maxence.

GROOVY : Si tu connais Fullmoon, Cohelmec et ensembles Free et Jazzy planants, et que tu joues du piano électrique sax. ou basse, viens vite nous rejoindre. Y'a une chiée baraque ! Claude Ottwiller, Les Chauvais/Bezenet, 03170 Doyet.

HOPPER : Groupe cherche batteur et bassiste avec matériel. Alain Le Lan, 3, rue de Montdidier, 78190 Elancourt.

Communautés

LA CRECHE : Groupe de théâtre de rue cherche gens intéressés par agriculture, élevage, théâtre, en vue formation théâtre en milieu rural. Dieu Brigitte, Le Mas de Gay, 34 - St-Maurice-de-Navacelles par Le Caylar.

AGE BETE : Communauté en formation, installée dans ferme, cherche autres membres majeurs et conscients, garçons, filles. Ecrire ou venir dès que possible : Billebeaud Catherine, Brunet, 04 - Melve.

LES ILES PRITZY : Gars, 20 ans et plus, cherchant communauté dynamique se préparant à la mission en Afrique ou dans les îles, s'adresser à Pritzy Maurice, 51, rue Jean-Bleuzen, 92170 Vanves (pas sérieux s'abstenir).

CIMETIERE : S.O.S., communauté en voie de décomposition cherche à louer pas trop cher maison dix pièces avec jardin à proximité de Rennes (5 km) pour renaître, s'ouvrir et survivre. « Le Petit Jardret », Bédée, 35160 Montfort.

GASTON : Recherche filles et mecs, campagne proche, pour louer pavillon, ou avec communauté (été 74). Ecrire Leroux Pascal, 4, allée G.-Sand, P. 156, 93150 Le Blanc-Mesnil.

HISTOIRE DE PAU : Cherche mecs et nanas libérés de leurs tabous sexuels pour créer communauté agricole et artisanale région Pau ou environs. Philippon Jean, 18, rue Bourbaki, 64000 Pau.

SAC DE NŒUD : Jeune homophile ayant quitté Paris et se trouvant dans sud-ouest, cherche communauté et demande à toute personne pouvant combler sa solitude de passer le voir ou de lui écrire. Il y a urgence. Couyssac Michel, La Chapelle-Caleb, 24150 Lalinde.

POUR PAS UN ROND : Cherche personnes pour partager bel appartement. Djeive Ilone, 17, rue de Senqué, 75004 Paris. Téléphoner au 277-58-21 le matin.

LE MARI, LA FEMME ET VOUS : Martine, 23 ans, J.-Claude 26 ans, en Lozère depuis 4 mois, cherchent un mec et une fille pour vivre avec eux. Notre but : apprendre à se connaître pour se comprendre et s'aimer. Martine et J.-Claude, Planchamp Supérieur, 48800 Villefort.

LANZA DEVASTE : Cherche renseignements communautés agricoles : organisation, etc. Fumistes s'abstenir. Philippe Alban, 50, rue Noire, 44000 Nantes.

BOURGEONS : 2 ans d'expérience en communauté rurale (Planel du Bès). Nous sommes un couple pour repartir ; cherchons contacts pour vivre à nouveau dès le printemps. Ecrire Boury Patrick et Sylvère, 24, allée André, 31300 Paurols.

BER-BERBERES : Couple nomade en véhicule aménagé recherche contacts avec communauté proximité route Perpignan-Marseille (nous sommes entièrement autonomes). Lebègue-Bineau Alain, Francine.

BUS STOP : Pour caravane communautaire ou pour d'autres usages qui rapportent des sous, vend auto-

bus londonien à impériale, très robuste et impressionnant : 15 000 F. (Publicité, restaurant, orchestre, bibliothèque).) Fradiss Alain, Peymian par Aubenas-lès-Alpes, 04300 Forcalquier.

LA BERLUE : J. h., 23 ans, cherche h.h. - j.f. âges similaires pour créer communauté urbaine à Marseille. Farfelus s'abstenir. Ecrire : Thierry Berlon, 50, rue P.-de-Chavannes, 13002 Marseille.

COLIN-BRAILLARD : Communauté politique : un journal se propose d'en préciser les rapports et de créer un lien entre les communautés politiques. Pour recevoir le journal « Commune — si toi aussi tu m'abandonnes », envoyez une enveloppe timbrée à 0,90 F avant le 20 décembre si possible à Pierre Colin, 1, résidence Plein Sud, 94320 Thiais.

DANS LE FOSSE : Pour communauté de 10 à 12 personnes, J.-Luc, 24 ans et Roland, 27 ans, cherchent nanas prêtes à faire un retour à la terre dans le sud. Une vie simple et heureuse, ça vous dit ? Alors écrivez-nous vite. J.-Luc Gabet, 83, rue Réaumur, 75002 Paris.

LA HUITIEME : Cherchons deux places dans communauté Paris sud ou banlieue sud. Tél. message au 231-04-40. Merveille Jacques, 42, rue de la Division-Leclerc, 92140 Clamart.

EXISTE PAS ! : Recherche maximum de renseignements sur moyens d'existence d'une communauté agricole et artisanale. Rubio Jean-Marie, cité Espérance U, Berriac.

OLYMPIQUES : Souvenez-vous des « Fous de mer » pour vivre en commun sur un grand fort atlantique. Neptune fait partie du groupe, Saturne bien... Nous avons encore quelques bouées de sauvetage avec un petit projet annexe en prime. Ecrire à Jean-Louis Boyarcheff, 189, r. de Fontenay, 94300 Vincennes.

Contacts

PHOTO MATOUS : Voudrais organiser une expo de photos réunissant de jeunes photographes. Serge Mandelbaum, Les Audracs, 83340 Le Cannet-des-Maures.

CHAUFFE MARCEL : Novices complets recherchent informations sur travail artisanal du métal (techniques, possibilités, obstacles, prix, bouquins, etc.). Bernard Parente, 25, rue de la Ceinture, 78 - Versailles.

PLATON : Aimerais fonder club d'étude de la philosophie. Tous ceux qui sont intéressés peuvent m'écrire. Bruno Franlesdri, 24, quai du Malage, 95310 St-Ouen-l'Aumône.

MARCHE FOU : Possède baraque à la campagne, héberge freaks tout poil, petits travaux bricolage. Jean-Loup Lachaud, Haute-Folie, 53100 Bourgnounel.

PAS D'ABONNES : Qu'y a-t-il dans les départements 54 et 57 ? Adresses de communautés, écoles parallèles, coins rencontre, etc. Elisabeth Norroy, 7, rue St-Henri, 54240 Jœuf.

GERBE ! : Militaire esseulé rencontrerait nana (18-20 ans) pour lier amitié. Adrien Gerbe, 1re Cie du R.M.T., 91310 Monthléry.

LE CIEL EST BLEU : Bidasses bientôt quillards désirent correspondre avec n'importe qui de n'importe quoi, de n'importe où. Didier Meresse, ch. 409, 22e T. E.E.I., B.A. 126, 30370 Nîmes Alr.

MAJEURE : Grande fille cherche compagnon pour musique, poésie, création artisanale, amour, campagne. Catherine Longuemare, 18, av. Ste-Victoire, 13100 Aix-en-Provence.

BIZARRE : Ai 20 ans et cherche j. f. pour amitié et préparer voyage début 75. Ecrire si ça vous plaît ! Yves Nunez, 60, rue Pierre-Brossolette, 91130 Ris-Orangis.

VEUVE POIGNY : Arrivant à Auxerre, désireral entrer en contact avec la vraie vie parallèle de cette région. Ecrire. Jacques Cousin, rue de l'Abreuvoir, 89380 Appoigny.

LECTEURS COURAGEUX : Echangerais poèmes, idées, projets... J'ai besoin de toi... Viens ou écris... Tempelman, 5, av. Auguste-Bercy, 06100 Nice.

BEBES, A NOUS ! : Couple + 2 enfants, cherche contacts région Avignon pour communauté d'enfants ,réseau bouffe parallèle, etc. Marc, Annie Carpentier, 20, rue de Ceccano, 84000 Avignon.

YIOUPY ! : Recherche g et f. désireux créer un groupe de jeunes (18 à 30 ans) d'activités diverses — vends projecteur, caméra, films S/8. François Belda, 38-40, rue Ravat, 69002 Lyon.

ASSEZ ! : Urgent. Deux mecs espèrent trouver du boulot dans la photo si possible. On suit des cours et il faut payer. Ecrivez vite. Pierre Muheim, 84220 Cordes.

DANS LES PETITS POTS : J. f. 18 ans, cherche cours ou apprentissage - travail du bois - ébénisterie - sculpture - éventuellement poterie - modelage - tapisserie. Carole Mondor, 27, bd des Batignolles, 75008 Paris.

KIEF ROUGE : Cherche pour un Ecossais plein de bonne volonté mais ne parlant pas français, n'importe quel travail à Paris (urgent). Catherine Rivoisi, 40, bd St-Marcel, 75005 Paris.

PERDU : Nouveau venu dans votre ville, cherche contacts pour amitiés, artisanat, débats, occultisme, groupe musical ou d'autres choses encore... Guy Lombardo, Poste Restante Caen-Gambetta, 14000 Caen.

AU FOU : Le soleil mauve se lève, tout doucement, et trace sur la mer une longue flèche lumineuse jusqu'à toi. Aller aux îles du Pacifique et y vivre. Mais il faut bosser pour acheter le bateau. Y a-t-il des filles intéressées par ce genre de communauté ? (C'est sérieux.) Alain Vilatte, 32, rue Feutrier.

ZUT : Dessinateur anarcho - patato - physicien de renommée amicale, recherche scénaristes de B.D. un peu fous (folles) de future renommée mondiale. Homosexuels, adolescents, sérieux et sectaires s'abstenir. P.S. (Jean-François Simetier) notes mon adresse au cas où : Daniel Bordel, 1, av. J.-Jaurès, 26200 Montélimar.

CHANTAGE : Mec, 21 ans, vient d'être plaqué lâchement, aimerait connaître nana sympa, compréhensive avant de devenir complètement myso. Merci. Jean-Pierre Dromard, 3, av. des Fossés, 92190 Meudon.

AVOCAT : Paumés, coincés ici à Brest pour dope, cherchent avocat au plus vite pouvant se déplacer en vue procès... Cha ! Serge Le Roux, 10, rue St-Marc, 29200 Brest.

AU BOULOT : Cherche couples avec jeunes enfants et enseignants pour étudier la création d'une école parallèle à Bordeaux. Tél. : 92-10-85. Michelle Benier, 43, rue de Bègles, 33000 Bordeaux.

UN EFFORT : Demande aide amicale correspondance pour ne pas couler tout à fait. Gros ennuis, dépasse largement 60 kg, ai 2 enfants, 27 ans, archi-complexée. Race, âge, tout à fait indifférents, pays aussi. Malheureux et rejetés bienvenus. Marie-Jo Ramos, av. Ch.-Despian, 40150 Hossegor.

COIN ! COIN ! : Ancien bidasse : j'ai tout perdu durant 1 an. Quelle est la gentille nana qui me fera reprendre goût à la vie (civile) ? Viens ou écris-moi vite. Jean-Louis Tremblay, domaine de

Grandchamp, 7 bis, route de l'Etang, 78230 Le Pecq.

LE LECHEUR : Bidasse, 20 ans, correspondrait avec plaisir avec jeune fille d'Occitanie ayant 18 à 20 ans. Lecture préférée entre autre : Actuel. J'aime la moto et le Larzac libre. Réponses assurées. Patrice Ledresseur (matelot) E.E. Guépratte. Poste 4, 83800 Toulon Naval.

LE PENITENCIER : En taule depuis pas mal de temps, cherche garçons et filles pour m'aider à vaincre ma solitude, j'étouffe. Jean-Paul Schnitzler, écrire chez S. Estur qui transmettra, 2, av. Marceau, 59130 Lambersart.

DROLE DE GENRE : Je suis intéressée par la vie communautaire et aimerais rencontrer des gens concernés (genre hippies), j'ai 18 ans, j'aime l'aventure, désirerait partir en Inde dans 3 ans. Rose-Marie Solas-Pujor, Maison de la Presse (Marcoux), 7, rue de Genève.

CHERCHER DES CLOPES : Où es-tu, Philippe ? Je te cherche depuis l'an dernier. St Doun et St Jo, c'est bien loin : écris vite. Martine Greter, 13, r. Grande, 03100 Montluçon.

CUIR POUR CHEVELU : Avons besoin urgent de renseignements : comment travailler le cuir. On en a mais on veut pas le bousiller. Martine Cadinot, 16, av. du Progrès, 94370 Sucy-en-Brie.

CINE A L'ŒIL : Passionnés de ciné, cherchons acteurs-actrices jeunes zé bénévoles. Pas sérieux s'abstenir. Ecrire : Bernard Chevalier, 2, rue André-Bonin, 69004 Lyon.

BROUSSE : Des élèves d'un lycée de brousse cherchent des correspondants. Ecrivez-leur de la part de Ph. Chevalier. Jean-Claude Bibalon, lycée d'Etat BP3, N'Dendé (Gabon).

LA GRAMMAIRE ! : Je voudrais apprendre la régie ou électricien de plateau. Bonne notion d'électricité, cherche contact dans milieu artistique. Urgent. Michel Martin, 33, rue Robert-Lindet, 75015 Paris, chez Mlle Vincent.

MAUVAIS GOUT : Nous sommes un peu paumés dans notre patelin, amateurs du Floyd et de Neil Young, de la poésie, écrivez-nous. Rép. assurée. Maryse Lefèvre, Thierry Dugant. 44, rue du Folleray, 72000 Le Mans.

ÇA SE DIT PAS : 5 jeunes qui ont envie de vivre près de la nature, qui en ont ras l'bol de l'enseignement et du reste, cherchent ferme, terrains isolés (montagne...) et des contacts, des conseils pour résoudre de grosses difficultés (contrats, service militaire...). Pleins d'enthousiasme mais besoin d'aide. Esperent grandes rencontres. Patrice Dipas, 32075 Les Epis, 59 - Sin-le-Noble.

HELP ! : On m'a laissé tomber et je me retrouve seul, je rencontrerais ou correspondrais avec filles et gars de mon âge (25 ans) pour qu'ils m'aident à m'en sortir. Ecrire : J.-Y. Hameury, 75014 Paris.

RIZ COMPLET : Aimerais avoir contacts avec macrobiotiques dans la région. D'autre part cherche tuyaux sur voiliers, minimum 10 m, d'occasion et sur la voile en général. Mad Kénavo. Del mud. Yann Recourte, 4, rue Condé-Lundirisium, Breizh.

CHOPIN : J'irai dans votre rue en jouer si vous m'aidez à trouver l'orgue de Barbarie en état à prix raisonnable. Annie Chupin, 2, rue des Zouaves, 67000 Strasbourg.

CHOCOLAT : Photographe dingue de rock and Co cherche personnes de tout sexe pour créer groupe de création et d'expression sous toutes leurs formes, au sud de Paris (30-50 km). Baraque à trouver. Robert Poulain, 2, rue de la Résistance, 92000 Nanterre.

PAS CLAIR : (Berger honnête.) En suivant la planète Vénus. Quelle nana, aimant nature et animaux, trouvera mec 28 ans, pour vivre avec berger pas vilain ni barbu. Louis Tournimiri, domaine Les Cabrils, 34970 Joncels.

LES VACHES : Aides-moi. J'voudrais travailler dans une ferme. Si tu es sympa, écris vite. Annie Baugé, 7, rue des Réservoirs, 78000 Versailles.

BONNE RECOMPENSE ? : Que sont devenus les potes de la « pseudo-communauté » d'Annecy ? Lionel, André, Michel, Raymond, etc., écrivez-moi vite. Marie-Françoise Daniel, 8, rue Lavoisier, 76330 N.-D.-de-Gravenchon. Tél. : 94-66-74.

SOMBRE HEROS : Rectificatif : ce n'est pas « recherche chapeaux de tous pays » mais recherche drapeaux de tous pays, occitans, révolutionnaires, bretons, etc. Les plus grands possible, en vue d'expo. Barabajagal, chez Thierry F., 03250 Le Mayet-de-Montagne.

RASTIGNAC : Amiens, nous voici. Envoyez-nous adresses under et combines pour vivre à Amiens. Désirons logement pas trop cher même petit et minable pour septembre 74. Vite. Ecrire : Bronsart J.-Luc, 11, rue Lenain, 02100 St-Quentin.

LA MADELON : Que c'est triste, un régiment semi-disciplinaire ! Cherche correspondante compréhensive et indulgente. Ecris : Cuirassier Erick Vanneste, E.C.S. Effectifs, S.P. 69655.

YOGA PAS CHER : Fauché et pas encore parano, cherche cours gratuits ou pas chers de yoga, par mecs pas snobs. Tél. le soir à Stéphane : BAB. 79-91. Stéphane Hubert, 68, rue d'Assas, 75006 Paris.

ENTRE QUOI ? : Ceux et celles intéressés par psychothérapie de groupe pour s'entraider, écrire : Albert Chapel, 8, rue Molière, 75001 Paris.

GRAND DEPART ? : Cherchent contacts avec communautés dans le Vaucluse. Crèches parallèles, etc. Gérard, Régine Rousset, Belson, B.P. 98, 93 - Bobigny.

O TOI TOI TOI : Toi qui es étudiante à Toulouse et qui t'emmerde comme moi, si tu es passionnée de cinéma, écris-moi vite, on fera des tas de choses ensemble. Philippe Héloir, 85, chemin de la Flambère, 31300 Toulouse.

LOUIS XVI : Garçon, 28 ans, végétarien, 1,62 m, naturiste très sportif, ras le bol du travail en usine (serrurier). Fais déjà à temps perdu du travail artisanal rustique du fer. Aimerais rencontrer fille sympa sachant travailler de ses doigts (culture, couture, peinture, cordage, etc.) et voulant mener une vie saine et naturelle. Alors écrivez-moi : Claude Favre, Pugnet La Croix Rouge, 73000 Chambéry.

GRAND VIZIR : Je répondrai à celles qui m'écriront. A la rigueur aux eunuques. J'ai 21 ans et... toutes mes dents. Claire Boniface, 42, rue des Gallardons, 92350 Le Plessis-Robinson.

ON N'AIME PAS LES OH ! : Zut, personne ne répond à nos annonces, personne pour aider Hamid qui a pourtant du talent en musique. Alors donnez-nous 1 job à exercer ensemble. S'occuper enfants ou animaux ou refaire vos peintures. N'importe quoi mais ensemble. Merde. Répondez. On vous aime bien quand même. H.-N. Youssefi, 64, chemin des Bœufs, 91120 Palaiseau.

POLE NORD : Fille un peu déboussolée, espère fille ou garçon pas trop versatile, pour partager chambre ou partir dans quelques mois. Edwige Pontac, 4, rue Quilmery, 31300 Toulouse.

AUXERRE-MOI TRES FORT : La solitude, tu connais ? Si tu es dans mon cas, si tu habites Auxerre ou sa région, écris-moi ! O.K. ? Françoise Krakowka, 7/8, av. Ingres, 89000 Auxerre.

L'ORTHOGRAPHE ! : Je cherche des êtres étranges et marginaux, des hippies rares et cosmiques, marchant pieds nus en hiver. Tony François, 71, r. de la Fraternité, 13250 St-Champs.

TOUJOURS LE MEME ! : Etudiant très seul cherche copains pour le soutenir dans sa solitude (même F.h.a.r.). Tél. à Patrick : 532-07-07 (et laisser message). Patrick Effrancey, 45, av. Jean-Jaurès, 94110 Arcueil.

PAS VETERINAIRE : Souhaiterais correspondants et correspondantes de 22 à 25 ans, sympas, gais, sincères, qui aiment écrire ; « minets » s'abstenir. D'avance merci. Suis infirmière. Marie Thérèse, 1, rue Pierre-Brossolette, 11000 Carcassonne.

VEUF POIGNET : Guitariste, pour entraînement poignet droit, cherche correspondances. Dans la tête : Cosmos, Blues, Jésus, Amour, Hendrix, Yoga, (l'armée bientôt non d'un ch...), métaphysique, etc. J.-Pierre Ulric, Fontaine-Mallet, B.-Auvergne, 93420 Villepinte.

L'ILE MYSTERIEUSE : Petite nana dingue, paumée dans une cambrousse sans freaks, cherche freaks (mec ou nana) du coin pour s'emmerder en cœur. Jeunots s'abstenir. Tél. : 460-44-19. Si personne à l'adresse, aller voir 1, rue de Saunal à Véronique. Françoise Lelan, 3, rue Montidier, Templiers II, 78190 Elancourt.

VOLCANIQUE : Si vous savez, dites-moi ce qu'est devenu mon ami Daniel Terzieff. Merci. Daniel Lauton, 130, rue Saint-Dizier, 54000 Nancy.

COMME DIDINE ? : Comme Claudine, je me porte volontiers au secours de ceux pour qui ça va plus mal que moi. Voudrais créer d'autre part un cercle d'entraide. Si vous êtes seul, écrivez. Réponse assurée. Robert de Saintseine, 14, rue Emile-Morel, 92330 Sceaux.

GALLIMARD : Cherche éditeur de recueil de poèmes ou journal pour sortir mon génie de l'anonymat. Ecrire : Bernard Corfa, 182, rue Saint-Maur, 75010 Paris.

CAMEMBERT : M'emmerde ici à Fribourg, écrivez-moi, et filez-moi des adresses de gens sympa habitant la région. Vite, je coule. Gaby Angermann, chez Niermann, 7801 Vörstetten Riedmattenstr. 8 Deutschland.

BIEN TASSEE : Ras la tasse. Marginaux cherchent mecs sympas ayant idées géniales pour occuper loisirs. Xavier Leblond, 5, rue de Thyard, 21000 Dijon.

GRAFFITIS : Ecoute, si toi aussi tu dessines, alors à plusieurs, on peut faire une bande dessinée ou autres conneries, écrivez-moi ; on peut, merde. Robert Serrano, bât. AC, cité Carriet, 33310 Lormont.

KILOMETRE 101 : Mec déprimé, bled con, cherche lieux pour prendre son pied ou simplement contact dans les environs. Philippe Mathé, 86, av. du Gl-Leclerc, 72 - Le Mans.

HELICOPTERE : Dharmsala, qui peux me donner des renseignements sur ce haut lieu des contreforts de l'Himalaya ? Comment s'y rendre et y séjourner ? Nicolette Leroux, I.N.R.A., domaine St-Paul, 84140 Montfavet.

QUEL POT : Je cherche à apprendre la poterie. Si quelqu'un peut m'aider, écrire : Michèle Daubé, 29, rue de l'Eglise, 75015 Paris.

PROUST-PROUST : Cherche formation chez photographe, si vous en connaissez un chouette, faites-moi signe (déco, pub, indus. principalement). Josiane Proust, chez Kerguillec, 12 G, rue Leroy, 35 - Rennes.

PATRICE ET MARIO : Les « Kervoyal » : Alors ! on oublie les « Ty breiz » ? Prosez à nous, juste le temps de quelques lignes S.V.P., vous serez tous mignons. Kénavo. Agnès et Patou [illegible] et Tsangos, 41, rue des Tulipiers, 76610 Le Havre. 7, rue Dr-Heulin, 75017 Paris.

SUN RECORDS PRESENTE CENTER OF THE WORLD

[illegible]

Les Aventures de
R. CRUMB
Lui-même
By R. Crumb
REG. U.S. PAT. OFF.
ET SI J'ALLAIS ME BALADER

JE SUIS CHRÉTIEN VOILÀ MA GLOIRE MON ESPÉRENCE ET MON SOUTIEN... HMM.. HUMM...
FAUDRAIT QU'ON M'AIDE... QUE J'AILLE A L'ÉCOLE... OU APPRENDRE UN MÉTIER...
JUSTE CE QU'IL ME FALLAIT GLUP!
ÉCOLE NATIONALE DES COUPS DURS
HEUREUX DE VOUS ACCUEILLIR, Mr CRUMB PAR LÀ S'IL VOUS PLAIT!
ULP!
VOILA UN NOUVEAU SOIGNEZ LE!
THUD!
JOLI SHOOT MA SOEUR!
COMPTEZ SUR NOUS!
GUIDANCE
OOF!
LA VIE EST DURE, CRUMB!
CONTRE LES LOUPS, IL FAUT LÂCHER LES CHIENS!
METS TOI ÇA DANS LA TÊTE!!!
NOUS ALLONS T'INCULQUER LES VERTUS D'HONNÊTETÉ, D'HUMILITÉ ET D'OBÉISSANCE...
LA LOYAUTÉ, LE RESPECT, L'ÉPARGNE ET LA PATIENCE...
L'AMOUR...
BIF
LE SELF CONTROL..
LA DISCIPLINE!
SLAP
CRUNCH
SOCK
CRACK
SMASH

LE SENS DU DEVOIR, LE TRAVAIL, LA FORCE DE CARACTÈRE..
REMETS TES LUNETTES
T'ES BON POUR LE DIPLÔME, MAINTENANT! DÉSHABILLE-TOI MON GARÇON!
VOILÀ, MA SŒUR, IL EST PRÊT À ASSUMER SES RESPONSABILITÉS COMME TOUT INDIVIDU NORMAL!
UN CITOYEN MODÈLE!
OOHH-DE GRÂCE! UN DOCTEUR!
GAG
BEAU TRAVAIL! TENEZ-VOUS BIEN DROIT, Mr CRUMB!
AU NOM DU PÈRE, DU FILS ET DU SAINT-ESPRIT, JE VOUS NOMME...
HÉ! VOUS N'ALLEZ PAS FAIRE ÇA C'EST MA...
... SOLDAT DU CHRIST!
JAMAIS!
ZIP
VOILA POUR JÉSUS! LA CERVELLE DE NONNE N'A JAMAIS FAIT DE MAL À PERSONNE!
TIENS? ÇA ME FAIT BANDER!

VOUS POUVEZ VOUS FOUTRE VOTRE "ÉDUCATION" DANS LE CUL!
UNE AUTREFOIS!
MERDE!
QUELLE GERBE!
PSSST...
HUM?
SCRFEE
BOMBES? FLINGUES? GAZ?
COMPLOTS? CONSPIRATION ÉMEUTE?
PUFF PANT
HUM... JE NE SAIS PAS SI JE DOIS... DONNEZ-MOI UNE DE CES CHOSES... UN CALIBRE MOYEN!
FACILE! IL SUFFIT D'ALLUMER ICI!
MERCI... VOILA DIX BALLES ET GARDEZ LA MONAIE!
MERCI FISTON!
ET QUE ÇA SAUTE!
LIBÉREZ KRIVINE!
NI DIEU NI MAITRE!
ECOLE NATIONALE DES COUPS DURS
BLOOEY
HA, HA! AINSI, PRENNENT FIN LEURS MALFAISANTES ACTIVITÉS! YUK! YUK!
PÉKIN 11000 Km.
JE PRÉFÈRE ÇA!
ECOLE DES BONS COUPS
HI LES FILLES!! OÙ C'EST QU'ON S'INSCRIT?
J'EN BAVE D'AVANCE!
Ainsi JE DEVINS UN COCHON DE MÂLE CHAUVIN PERSONNE N'EST PARFAIT
— R. CRUMB

KESEY ?... c'est le plombier !

En 1965, le LSD a deux « papes ». Timothy Leary prononce des conférences dans les grandes villes américaines et les universités, donne des interviews, édite la Psychedelic Review et écrit des livres. Il se veut respectable et s'efforce de convaincre l'Amérique bien-pensante. Dans sa propriété de Millbrook, sur la côte Est, on est sérieux et mystique, recueilli et silencieux. Ken Kesey est tout le contraire : son groupe est exubérant et braillard, il organise d'ébouriffantes parties, aime le rock tonitruant, les couleurs violentes et la grande confusion de tous les sens. Il choque et prend à rebrousse-poils, il contribue à donner un style aux acid-heads californiens, et à tout le « mouvement hippie ».

Leary est universitaire, diplômé de psychologie et chercheur à Harvard. Kesey est un grand gaillard élevé à la campagne, en Oregon. Il a l'allure d'un boxeur sur le retour, le cou massif et la tête épaisse, les cheveux dégarnis et coupés courts, le nez cassé, la mâchoire butée à la Marlon Brando. A la fin des années cinquante, Kesey traîne un peu à Hollywood pour devenir acteur, puis, logé dans un coquet bungalow rural fourni par la Stanford University, il suit des cours « d'écriture créatrice ». Dans la région, un hôpital psychiatrique expérimente d'étranges drogues nommées « psychotomimétiques » parce que, paraît-il, elles entraînent des états temporaires qui ressemblent à la psychose. Volontaire, Kesey gagne soixante-quinze dollars par jour pour ingérer LSD, mescaline, psilocybine, Ditran, IT-290, peyotl et graine de volubilis. Des médecins en blouse blanche, bloc-notes en main, prennent sa tension, son rythme cardiaque, analysent son urine et lui administrent des tests d'aptitude mentale ou d'évaluation des distances et de la durée. Bientôt les volontaires s'approvisionnent en dehors de l'hôpital et se défoncent régulièrement sans la présence des blouses blanches, qui restent d'ailleurs incapables de jamais rien comprendre à un trip d'acide.

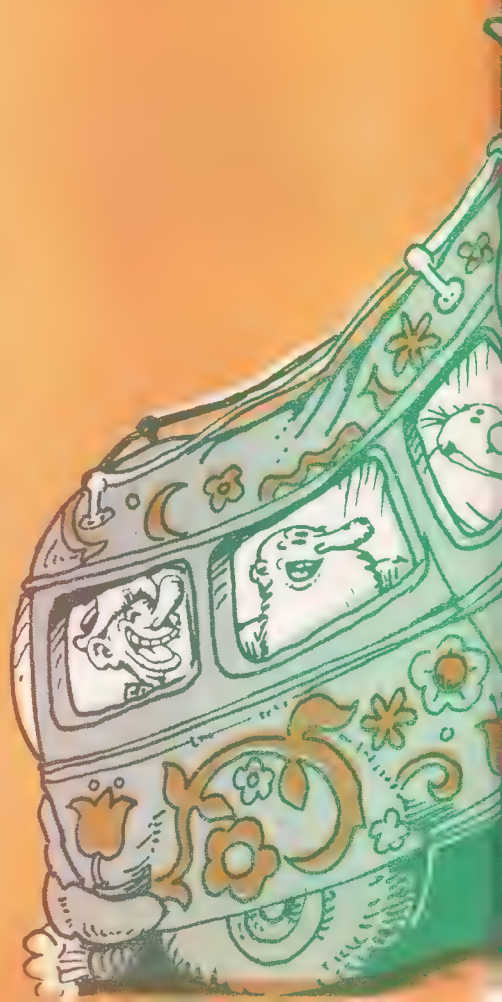
Pour gagner son argent de poche, Kesey travaille comme infirmier de nuit à l'hôpital psychiatrique. Il travaille souvent sous acide, et commence à comprendre l'épouvantable et hypocrite répression asilaire. Quelques années avant les pamphlets de Ronald Laing ou David Cooper, les « anti-psychiatres » anglais, ou de l'Américain Thomas Szasz, Kesey écrit le livre le plus vitriolé sur l'univers concentrationnaire de la psychiatrie : One flew over the cuckoo's nest, un roman écrit en partie sous hallucinogènes, et bientôt un presque best-seller.

En deux ans, Kesey rassemble quelques dizaines d'habitués autour de son cottage, écrit un second roman sur la vie des bûcherons en Oregon. Expulsé de sa maison il s'installe dans un chalet en pleine montagne, entouré de forêts, pas un voisin à deux kilomètres à la ronde. Il vit avec sa femme Faye, déjà deux enfants, et quelques amis. L'un d'eux, un ingénieur du son, installe des hauts-parleurs sur le toit et parmi les arbres, et fait résonner Ornette Coleman d'une montagne à l'autre. On cloue des tableaux aux arbres, on suspend des mobiles aux branches. Kesey continue à organiser de folles nuits, joue avec ses magnétophones et son matériel de cinéma, essaie l'écriture collective et la télépathie, et demande à tous les visiteurs de venir s'installer chez lui pour poursuivre l'expérience vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ils se trouvent un nom au cours d'un trip : the Intrepid Traveler and the Merry Pranksters, le Voyageur Intrépide et les Joyeux Mystificateurs. Et ils conçoivent l'idée la plus folle : pour quinze cents dollars, « Intrepid Trips, inc. » achète un autocar pourri, modèle 1939, équipé en véritable maison roulante avec couchettes, chiottes, évier, placards et frigidaire. Les Pranksters le repeignent d'un épouvantable chaos de couleurs et le truffent d'appareils électroniques : des hauts-parleurs brament à l'extérieur, des micros poussent dans toutes les encoignures, des magnétophones assaillent le moindre son et lui renvoie son écho bizarrement déformé.

Les Merry Pranksters s'entassent dans le car et commencent un voyage de plusieurs mois à travers les Etats-Unis, jusqu'à New York et en sens inverse vers la Californie. L'acide est dans le frigidaire. Pour tenir on avale également des quantités de speed, on dort tous les trois jours, la démence la plus complète règne, c'est la grande aventure, le voyage symbolique à la recherche de la sagesse. Des kilomètres de bande magnétique et de film en couleurs enregistrent tous les événements.

De retour dans leur forêt, les Pranksters montent le film : il dure quarante-cinq heures ! La Californie commence à rattraper Kesey et sa tribu : on vient de plus en plus nombreux dans le chalet de Palo-Alto. Kesey invite même les Hell's Angels pour une gigantesque orgie de deux jours, et Allen Ginsberg leur chante « hare Krishna » : tout le monde se sépare en bons termes. Les Pranksters se déchaînent partout, font flipper les manifestants contre la guerre au Vietnam, chantent une chanson idiote au micro et comparent les orateurs à Hitler et Mussolini.

L'esprit des Merry Pranksters mêle étroitement le délire et le bon sens. Certains se retrouvent à l'asile, d'autres trouvent leur voie. Aussi loin que l'entraînent ses idées, Kesey garde les pieds sur terre, un sang froid à l'épreuve de tous les flips, l'énergie inébranlable d'une bête de somme. Kesey ne se sent pas l'âme d'un prophète : il reste le leader des Pranksters, mais ne commande pas plus qu'il ne prêche. Le plus souvent il se tait et observe. Dans le mouvement culturel qui agite les années soixante, il exerce une influence décisive mais discrète. Il conserve en toutes circons-



tances sa robuste naïveté, toujours moitié paysan-moitié intellectuel. Le Yi King le décrirait sous la forme de l'hexagramme K'an, l'eau : « elle ne s'effraie devant aucun péril ni aucune chute, rien ne lui ferait perdre sa nature essentielle. Elle demeure en toutes circonstances égale à elle-même ».

En 1965, Kesey s'engage dans une nouvelle entreprise : les Acid Tests. On y applique les mêmes principes que pour les trips privés des Pranksters, mais en rassemblant des centaines de personnes, qui paient un dollar l'entrée. Les Pranksters installent leur matériel audio-visuel. Des hauts-parleurs disséminés dans la salle déversent un fond sonore ininterrompu en forme de collage surréaliste, des voix venues de nulle part tiennent des discours sans queue ni tête ou renvoient subrepticement les conversations des assistants. Des multiples projecteurs créent une première forme de ce qu'on nommera bientôt light-show. Le futur Grateful Dead y joue à tue-tête pendant des heures. Kesey invite tous les créateurs du coin à montrer leurs œuvres. Les Acid Tests donnent le ton pour les célèbres « rock dances » du Fillmore ou de l'Avalon et façonnent le style du San Francisco des bonnes années.

La police finit par s'énerver et le beau rêve s'écroule. Kesey s'enfuit au Mexique avec une poignée de fidèles puis se constitue prisonnier en Californie. Il sort vite, et se fait pour un temps le croisé du « dépassement de l'acide » : inutile de continuer à prendre des hallucinogènes, il faut aller plus loin et planer naturellement. Lui renonce à la vie nomade, et s'installe dans une grande ferme en Oregon, dans les terres où il a passé son enfance. Il y vit encore, avec sa femme et ses trois enfants, ses chats, ses chiens, poules, canards, oies et vaches laitières. Quelques anciens Pranksters occupent des fermes ou des maisons de banlieue dans le coin. D'autres font partie de la tribu du Grateful Dead, Ramrod est road manager et Mountain Girl est l'amie de Jerry Garcia. D'autres encore, refusant de renoncer aux voyages, ont rejoint la Hog Farm, la vaste commune itinérante d'Hugh Romney.

Kesey s'est retiré des ébullitions intellectuelles du mouvement, mais fait des apparitions éclairs : on fait appel à lui pour achever le monumental Whole Earth Catalogue, un répertoire des connaissances utiles aux freaks et aux communautés. On parle de temps en temps de sortir le film sur le voyage des Merry Pranksters. On n'a pas fini d'exploiter cette expédition. Le dernier livre, Kesey's Garage Sale, présente quelques archives qui sentent parfois le réchauffé : des interviews, des dessins de Kesey faits à l'asile qui lui inspira le Cuckoo's nest, une pièce symbolique sur le séjour au Mexique, des photos et des collages. Kesey n'a rien produit de nouveau depuis des années. Plus question de se remettre à écrire, les années de l'acide ont balayé ses vieilles ambitions. L'audio-visuel, le cinéma et la vidéo le tentent mais ses projets n'aboutissent guère.

Un livre a fait connaître l'histoire de Kesey et les aventures des Merry Pranksters, dans un langage haletant et bousculé qui convient parfaitement à leur vie kaléidoscopique. The electric kool-aid acid test. On ne le doit pas à Kesey, mais à un des plus célèbres journalistes américains, Tom Wolfe. Wolfe a visionné les films, écouté des dizaines d'heures de bande magnétique, interviewé les principaux protagonistes. A lire le livre, on jurerait que l'auteur faisait partie du voyage. Tom Wolfe, pourtant, n'a jamais pris d'acide.

Albert Le Duc

Ken Kesey raconte :

Le Mont analogue (n.d.t. : d'un René Daumal en marge du surréalisme et dont Jodorowsky s'est servi dans sa **Montagne Sacrée**) symbolise bien mon aventure personnelle : une histoire à la Janis Joplin, en plus mystique, avec l'idée que tout peut s'interrompre brutalement à n'importe quel moment à moins qu'un événement neuf ne bouleverse le cours des choses. Le début du livre exprime parfaitement ce sentiment. Et pourtant, lorsqu'un ami m'a fait découvrir ce livre, j'ai pensé que c'était de la mauvaise littérature, un ouvrage subversif et moralement choquant. Exactement l'impression que m'avaient déjà donnée deux individus : John Coltrane et Bob Dylan.

La première fois que je les ai entendus, j'en fus si remué que j'en vins à souhaiter qu'on les empêche de poursuivre. Je savais que la musique de Coltrane était authentique, mais je savais aussi qu'elle s'attaquait à la conscience, une conscience qu'en moi-même je sentais prendre une direction nouvelle comme un retour aux sources. C'était au Jazz Workshop, vers 1961, quand il jouait « My Favorite Things ». Je me souviens encore de la chemise à carreaux qu'il portait...

Et dans ce bonhomme en chemise à carreaux, dans cette musique, quelque chose levait les barrières et narguait les frontières. Le jeu de Coltrane parlait d'un monde profond, bien au-delà de ma volonté : pour moi, un gouffre existentialiste...

Existentialisme : voilà qui me rappelle une histoire. J'étais à Palo Alto avec Ed McClanahan (n.d.t. : poète et ancien professeur de Kesey à l'université de Stanford). Un après-midi, celui-ci me demanda si je voulais l'accompagner chez un enseignant de ses amis : Jean Genet devait y être, pour une causerie, à l'occasion d'une réception donnée en son honneur.

De Jean Genet et des Panthères noires

Nous nous mettons donc en route, Ed, sa femme, quelques amis et moi-même. La réception s'avère être une bonne fête bourgeoise, branches de myrte autour de la piscine, et des salades servies dans le patio par des bonnes femmes bronzées de la côte — vous savez : la trentaine avec des seins parfaits. Il y a là huit Noirs, en complets vestons croisés noirs, cravates et souliers noirs, chemise blanche. Jean Genet s'est installé dans une chaise longue. On fait cercle autour de lui. A ses pieds une interprète aux seins proéminents le couve d'un regard qui porte tout l'amour du monde.

Etrange atmosphère que je ne comprends pas trop : on ne m'avait rien expliqué. Je ne savais pas encore que Genet était venu sur l'invitation d'Eldridge Cleaver pour parler de Bobby Seale alors accusé de subversion et d'injure à magistrat. Et je ne vois qu'un petit homme, tout blanchi, tout blêmi par les années passées à l'ombre (n.d.t. : on sait que Genet est resté en prison de longues années, où il a d'ailleurs écrit la plupart des œuvres qui l'ont rendu célèbre) — un petit homme très doux, tout mou, l'air bizarre, trônant au milieu de Noirs admiratifs et de professeurs qui le poursuivent de questions sur l'existentialisme (n.d.t. : on connaît les rapports de Genet avec Sartre, et l'on se souvient de **Saint Genet comédien et martyr**).

Je m'avance et je me présente. J'ai une paire de souliers rouges. Je regarde la pointe de mes souliers et je dis : Los Angeles. A quoi il répond, regardant ses souliers à son tour : Toronto. Je sens qu'il pourrait y avoir un échange. Non pas que je veuille m'embarquer dans une grande discussion : il y a une interprète entre nous et c'est assez pour rendre la chose impossible.

Mais on nous appelle à l'intérieur de la maison. Genet fait signe à son interprète, qui lit alors une déclaration toute préparée sur Bobby Seale, les Panthères et leur action politique. Le texte explique qu'il faut trouver les moyens de contraindre le peuple américain à rendre justice à — l'expression me revient — « ces beaux jeunes mâles noirs ». L'interprète continue à lire la déclaration, et je pense : « Minute ! Genet, qu'est-ce que tu cherches à faire, au juste ? ». Genet est assis, imperturbable, plus louche qu'un champignon vénéneux, flatteur pour les Noirs — dont l'un, ce que je saurai plus tard, est ce David Hilliard qui était allé le contacter en France et lui demander son appui à la cause. Je regarde, j'écoute, je pense toujours : « Genet n'est ici au service d'aucune cause. Il est bien trop malin pour ça. C'est un bonhomme d'une amoralité totale, avouée, qui ne sert que sa propre cause. Il est intouchable. Sa vie commence à l'instant de sa naissance, elle se termine à celui de sa mort. Entre les deux, il glisse sur les choses et sur les êtres, n'en retenant que ce qui lui convient et peut entrer dans sa vision du monde. Un existentialiste dont la vie au départ est un cul-de-sac (n.d.l.r. : conception somme toute limitée de l'existentialisme, mais enfin) ; le genre d'homme qui attend l'action les deux bras croisés... »

La déclaration lue, les professeurs de Stanford interrogent : que peuvent-ils faire, eux, pour aider les Panthères ? Et Genet, très supérieur, répond dans un français cinglant qu'adoucit l'anglais pompeux de l'interprète. Un malin, je le vois bien. Il a l'esprit de ceux qui savent se tirer à temps de toute situation risquée ou compromettante (...). Plus il parle et plus les vibrations deviennent perverses. A croire qu'il prend plaisir à mettre ses interlocuteurs en pièces. Il écoute un professeur, répond, l'interprète traduit... Evidemment, nul dialogue : un échange inégal, et, pour celui qui le domine, une façon de donner le fouet. Le questionneur avance son petit bout de phrase, attend la réaction, avance un autre bout de phrase... Et le fustigé perd toute réplique puisqu'il doit passer par l'interprète, complice gagné d'avance au propriétaire du fouet.

La situation se tend peu à peu. La langue me démange. Je ne supporte pas de voir comment les professeurs de Stanford s'abaissent devant Genet et les Panthères. Genet parle de fusils, de couteaux et de bombes ; — et chaque fois qu'un professeur se lève pour argumenter une Panthère le prend à partie. Le débat se prolonge jusqu'à ce que je n'en puisse plus. Je me lève à mon tour pour raconter, à tous, une histoire...

Une histoire d'ara...

C'était à Springfield. Nous étions un groupe d'amis rassemblés dans une équipe de basket-ball, que nous venions de former et que nous avions baptisée les « Jugs ». L'équipe comptait deux Noirs, Jay Bird et Nick Jones, notre véritable fondateur qui aujourd'hui joue pour les Warriors. Le basket-ball est avant tout affaire de communication : il suffit de voir une partie pour s'en rendre compte. L'important n'est pas tant de gagner que d'arriver à un langage. Et ce langage, chez les « Jugs », c'était à Nick que nous le devions.

Il s'est passé une chose étrange cette saison là. L'arbitre était un ancien policier à la retraite, le genre de gars à se faire couper les cheveux deux fois par semaine. A chaque avertissement ou pénalité qu'il distribuait, il avait un petit geste du doigt qui eût à peine passé dans une école secondaire, qui ne passait pas du tout ici où les Noirs et les chevelus étaient nombreux, — un petit geste qui révélait une attitude peut-être inconsciente mais patente : une forte dose de racisme...

Quand je commençais à raconter cette histoire, David Hilliard s'acharnait sur un professeur de Stanford. Mes propos collaient si parfaitement à la situation que chacun s'était détourné d'Hilliard et du profeseur pour m'écouter, quoiqu'on m'ait bien regardé comme si j'avais lâché le pet le plus incongru ou la blague la plus inconvenante. Lorsque j'en viens au petit geste de l'arbitre, Hilliard se ressaisit et me crie de me taire. Il menace de sortir avec Genet. Il assure : « Nous n'avons que faire de l'histoire de cet imbécile ! » Je lui demande un peu de patience : il va voir que mon histoire arrive fort à propos. Mais toutes les Panthères se lèvent comme un seul homme, empoignent Genet et le transportent presque à bout de bras hors de la pièce, entraînant avec eux les trois quarts de l'assistance. Ce qui n'est pas une raison pour que je ne termine pas mon histoire...

La fin de l'histoire

La fin de l'histoire, c'est la manière dont les joueurs noirs se sont prémunis contre le racisme de l'arbitre : non en s'offusquant, mais en se moquant de lui à son insu par toutes sortes de jeux, de passes, de paniers très amusants. Dans la vie, on crie ou l'on rit : ils en ont ri au lieu d'en faire un drame. Ils auraient pu intérioriser le conflit créé par l'arbitre. A la longue, ils n'auraient pu y tenir : ils auraient fini par massacrer notre policier en retraite, parce que l'injustice, même et surtout dans le jeu, devient vite intolérable quand elle est systématique et qu'elle est voulue.

Mais voilà qu'un soir j'emmène mon ara au stade. Sachez que cet oiseau s'appelle Rumiaka, et que comme tous les aras il est parfaitement multicolore. Comme j'étais en avance et qu'une autre équipe occupait encore le stade, j'allais attendre sur un gradin. Tout d'un coup, je vois mon ancien policier lever le nez, me fixer avec fureur et interrompre la partie.

Depuis quelques semaines, notre attitude l'avait éprouvé, avouons-le. Il hurle aux joueurs : « Sortez-moi cet oiseau d'ici ! » Je souris, sans prendre encore une pleine mesure de sa folie. Je lui conseille le calme, et de continuer son travail d'arbitre.

Arrive notre tour. L'arbitre annonce à l'équipe qu'on ne jouera pas en présence d'un oiseau : qu'il sorte, ou il n'y aura pas de partie. Mes amis n'en croient pas leurs oreilles, ils ne pensaient pas que l'homme fût à ce point dément. Je décide de partir avec l'oiseau. Mais j'ai le temps de lire une évidence dans les regards de mes camarades : ils comprenaient brusquement que l'arbitre n'en voulait pas seulement à eux et à leur couleur, qu'il était simplement contre tout le monde, et contre toutes les couleurs.

Telle est l'histoire que je voulais raconter aux Panthères, les avertir : ne laissez pas Genet vous embarquer dans son jeu de nègre blanc. Pour lui, c'est une générosité facile que d'appuyer votre cause avec ses mots. Dans quelques semaines, Genet sera chez lui, en France, et les Panthères une fois de plus en première ligne payeront seules les pots cassés. Un peu plus tard, j'ai vu Genet dans la rue, le soleil jouant sur son crâne chauve. J'ai ressenti en moi un outrage moral semblable à celui qui m'avait frappé à la ma première lecture du **Mont analogue.** Mais j'ai depuis bien changé d'avis sur ce livre. Peut-être en sera-t-il de même un jour sur Genet...

De Bob Dylan

L'agression qu'a représenté pour moi Bob Dylan est un bon exemple d' « outrage moral ». J'ai immédiatement compris qu'il touchait à la **conscience** des hommes, et ce qu'il voulait en faire. Tout ici n'est pas clair : on ne mesurera l'impact exact de ce message que dans quelques siècles. C'est que Dylan est plus qu'un poète : un prophète, comme il en apparaît tous les cinq cents ans. Il a trouvé un langage nouveau dès ses premières chansons, une rupture complète avec notre langage linéaire. Par instant, une phrase vous frappait comme une tache de Rorschach, créant une image personnelle qui se diffusait dans une cristallisation de la pensée, un saut en avant, là où on ne va jamais et où il nous laissait. Comme si nous ramassions d'avance en nous-mêmes une obscure solution à tous nos problèmes : Dylan venait nous injecter les cristaux révélateurs de cette vérité. C'étaient bien des cristaux, une pensée qui fusait, pour en amener une autre, puis une autre, ainsi jusqu'à l'infini. En parlant de rien il créait en nous des formes neuves. Et pour moi, c'était un acte du plus haut sabotage...

D'un rêve

Ça me rappelle un rêve que j'ai fait il n'y a pas longtemps, un rêve qui m'est arrivé entre deux réveils...

Ma femme avait écrit à une école pour nous inscrire à un cours. Elle avait reçu une clé par retour du courrier, et le numéro du local où nous devions nous rendre : 125 A. Nous partons donc tous les deux dans un autobus piloté par un chauffeur mexicain. Nous arrivons à un collège de mine européenne, nous enfilons le corridor qui mène à la chambre 125 A. Cette chambre s'avère être dans un plafond, dont la clé ouvre parfaitement la porte. Nous montons par une échelle, sous des jets de sable, jusqu'à une salle aussi longue que la grange où nous vivons (n.d.t. : Kesey s'est aménagé une grange en maison). Un mauvais éclairage, deux rangées de bancs : il n'y a pas de professeur mais une cinquantaine de personnes réparties de-ci de-là, de tous âges, et s'adonnant à d'incompréhensibles activités. Personne pour nous présenter. Faye (n.d.t. : sa femme donc) et moi, nous nous asseyons sur un banc. Les gens récitent d'étranges mélopées coupées de silences bizarres, un élève frappe le mur d'une tige de bambou, d'autres arpentent la pièce en émettant de curieux bruits. Et nous commençons à nous sentir mal à l'aise : comme des touristes américains perdus dans le super-marché d'une petite ville inconnue. Chacun court à ses affaires, tous s'interpellent dans un langage pour nous seuls incompréhensible. Voilà : c'est bien un sentiment à la Dylan — ce qu'il décrit dans « something's happening and you don't know what it is, do you, mister Jones ? »

Je ne sais pourquoi, ma femme a dû s'absenter : je me retrouve seul. Je m'interroge, je comprends peu à peu que l'instant devient grave : les élèves veulent me dire quelque chose, mais en des termes si singuliers que je ne peux les saisir. Et pourtant les mots habituels dévieraient le sens du message : ils doivent bien parler ainsi. A moi de trouver même si le procédé me déroute et me blesse. La devinette est l'épreuve qui me jettera dans leur jeu.

J'ai oublié le reste du rêve. Mais je me souviens m'être réveillé en pleine forme, et la présence de cette révélation oubliée nourrissait en moi une intelligence inconnue, la réponse à tous nos grands problèmes. Une communication totale dans la danse, dans la chanson, un langage en pointillé à la façon de Dylan, où la conversation ne se limite pas à la connaissance, mais cherche à joindre ce fil magique de la pensée où nous retrouvons l'Un dans l'égalité et la ressemblance.

Du papier de toilette

Cela ressemblait encore à ces nouveaux dialogues, les débats de la Family Dog sur scène (n.d.t. : la commune de Chet Helms) quand ils passaient des heures à ergoter sur la couleur de leur papier cul. Blanc ou rose ? Chet Helms se concentrait tant sur la question qu'il se mettait à vieillir avec elle, au-delà de toute réponse. Ici le savoir appris perd pied, il faut communiquer directement dans et par l'image, tous ensemble en même temps, tout inventer, partir de zéro, dans la nuit de l'âme et des temps. Vous en aurez parfois l'intuition, la vision ou le rêve. Mais la maîtrise ? C'est peut-être l'avenir, et j'y accède à l'occasion avec des amis dans la télépathie et le magnétisme. Comment y parvenir avec ma mère et ma grand-mère ? Elles en seraient si déboussolées que toute relation en deviendrait impossible, et je veux me faire entendre des gens que j'aime.

(Ici, Kesey insiste longuement sur la quête de l'illumination. Puis il en vient aux Beatles.)

Des Beatles

Nous étions sous acide. Babbs (n.d.t. : l'un des Pranksters) conduisait l'autobus (n.d.t. : l'autobus psychédélique de Kesey). L'autoroute était complètement embouteillée, et de là nous pouvions déjà entendre **Help !** que diffusaient les haut-parleurs. Nous avons fini par garer le bus en face du Cow Palace tout illuminé pour la circonstance. Nous sommes entrés et nous avons trouvé des places au balcon. Le Sound Incorporated commençait à jouer : à cette époque, il passait toujours en première partie dans les concerts des Beatles.

Le Cow était plein à craquer, un tel entassement que chacun avait l'impression d'être une cellule d'un même corps en fièvre. Les Beatles sont enfin parus sur scène, dans les flashes des photographes qui pétaient de partout : c'était la fission de l'atome, une explosion dans le Cow en délire et dans ma tête. John, Paul, George et Ringo se sont mis à chanter. Ils étaient comme la pointe d'une immense pyramide d'amour qui s'élevait jusqu'à leurs personnes. J'ai expérimenté cela sur moi, parfois, quand je donnais des conférences dans les collèges : des grappes d'yeux qui se lèvent et convergent. Dans ces moments-là, tout est dans le départ. La suite vient d'elle-même, on peut dire ce qu'on veut, parce que le public américain sait fondre les consciences individuelles dans une véritable conscience collective. Quand tu es là, debout devant tous les gens, tu sens comme une incroyable montée de puissance. C'est le genre de communication que savaient provoquer tout autant un Hemingway qu'une Janis Joplin, un Malcom X qu'un Kennedy ou un Manson. Le héros s'impose au point de concours de cette conscience collective, comme la Vérité du jour, l'évidente réponse si longtemps cherchée qui transfigure toutes nos banalités quotidiennes en une foudroyante illumination. Bien sûr, le héros ne peut y tenir longtemps. Une heure, un mois, un an, la foule y croit pourtant, elle projette en lui tous ses espoirs et tout son amour. Jusqu'à ce que le héros apparaisse pour ce qu'il est : un homme parmi les hommes. Alors, dans un dernier élan d'amour, la foule l'adore et le brûle.

Là-haut, au sommet de la pyramide, la vedette devrait savoir se fondre dans la masse, revenir au niveau de son public. Ce soir-là, au Cow Palace, j'ai senti autour des Beatles la plus formidable concentration de puissance qu'il m'ait été donné de percevoir. Le plus affolant, c'est qu'ils parlaient d'amour. A un moment. J'ai même fermement cru que chacun d'eux incarnait une lettre du mot « love ». Et quand ils ont chanté « I want to hold your hand », en s'adressant à une petite fille de quatorze ou quinze ans, j'ai bien vu qu'elle recevait là quelque chose que son petit ami serait à jamais incapable de lui apporter.

Voilà pourquoi celui qui là-haut parle d'amour dans cette concentration de puissance, celui-là est un cancer. Bien sûr, il peut rester conscient, mais il ne peut ni inventer ni arrêter le mouvement. Telle est la magie de la rock music : un monstrueux cancer (...).

Les Beatles [illegible] et dire : « D'accord, vous êtes des milliers à [illegible]. Mais [illegible] à chacun de vous [illegible]. Et puis, au fond, vous ne voudriez probablement d'aucun d'entre nous. En réalité, vous désirez le type ou la fille qui est à côté de vous, et qui n'attend que ça. Détournez-vous, et projetez plutôt votre amour sur votre voisin... » Du même coup, chaque [illegible] de la foule aurait retrouvé sa conscience. Et les gens seraient repartis, pour cette fois les uns avec les autres, illuminés peut-être. Les Beatles ne l'ont pas voulu : pouvaient-ils dépasser leur expérience de studio ? Etaient-ils même assez unis pour le comprendre ensemble et improviser sur scène ?

De Janis Joplin

Janis Joplin, elle, avait saisi cela. Dans tous ses concerts [illegible] disait : « Regardez-moi, vous tous, oui : ici, là-haut... Mais je ne suis pas là-haut, je suis là-bas, avec chacun de vous... Il faudrait bien que quelque chose se passe : tout de suite, maintenant, dans cette salle, avec vous... Vous d'un côté, moi de l'autre, puis tous ensemble, nus, debout, ensemble... Et si cela n'arrive pas, vous savez bien ce qui va m'arriver... » Elle voulait cette égalité, la fin des vedettes et du public, une seule communion dans [illegible]. Mais personne dans la salle n'avait les cheveux assez longs pour la suivre et se dénuder à ce point.

De Jim Morrison et des Doors

Après, ç'a été Jim Morrisson. La première fois que je l'ai entendu, j'ai pensé : « Quelle nouille ! » C'était à ma sortie de prison (n.d.l. : Kesey a fait de la prison pour « détention de drogue »). Je n'avais pas mis les pieds dans un concert rock depuis longtemps. [illegible] voir les Doors : tout le monde m'en parlait et les portait au pinacle.

A l'époque, on se croyait encore au seuil de l'ère nouvelle. Nous prenons donc de l'acide et nous nous rendons [illegible]

[illegible]

la salle, [illegible] personnes tentent de se persuader [illegible] puisqu'on le leur dit. Ce qui [illegible] inoubliable. Quelques bonshommes [illegible] que l'affaire est truquée... On les [illegible]

(Kesey parle ensuite de l'Ange exterminateur de Bunuel. Il s'explique sur les diverses influences qu'il a subies au cours de son évolution : entre autres, celles de [illegible], Martin Buber, de l'existentialisme, de la philosophie chinoise, de Kerouac... [illegible] démarche, il raconte une erreur grave, un...)

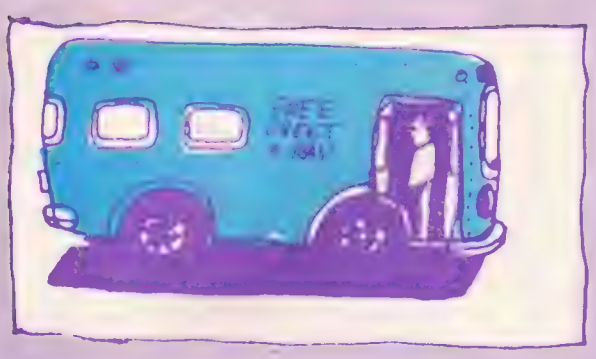
Bad trip au STP

J'ai pris du STP pour la première fois [illegible] (n.d.t. : l'un des [illegible]) [illegible]

[illegible] « Autant [illegible] que je me permets [illegible] Et nous nous retrouvons tous dans les [illegible]

[illegible] nous passons la nuit ensemble. Le lendemain [illegible] un petit cube d'opium, histoire de [illegible] supportable : un capotage général.

J'ai pris [illegible] drogues dans ma vie. Cette fois je [illegible] que j'ai [illegible] les bornes. J'ai l'impression qu'une [illegible] volante [illegible] a mis le feu à la maison, et cel[illegible]



d'une énergie [illegible] qui nous emporte et nous façonne à son image. Je vois des hommes et des femmes surgis du futur, en [illegible] plastique. Ils circulent dans ma tête, montent, descendent, commandent à ma place. Mais complètement à froid : comme des blocs de glace en mouvement dans tout mon être. Personne n'a envie de faire l'amour — c'est si loin. Et si tu [illegible] tu crois heurter une roche.

On n'en [illegible] pourtant qu'il va m'être [illegible] ça a pris deux ans, la [illegible] D'abord le STP a pulvérisé notre groupe : les Pranksters vont se disperser. Ensuite, et surtout, j'ai perdu quelque chose dont jusqu'ici j'avais toujours su [illegible] l'intégrité et le souvenir, une chose que l'homme a [illegible] à conquérir : cela s'appelle la Conscience. [illegible] que tu abandonnes la notion et la mémoire de ce reflet de soi — ma découverte la plus importante depuis l'enfance —, alors tu n'es plus rien. Je n'ai retrouvé ma précieuse conscience qu'à la fin de mon « bad trip », deux ans plus tard (...).

Le retour aux sources

Je pars alors en Angleterre, où je passe mon temps à visiter des églises, ou, plutôt, les cimetières qui les entourent. Et c'est dans les [illegible] datent de quatre siècles — que [illegible] à comprendre ce que je suis venu faire ici, ce [illegible] comme une voix. C'est là aussi que je retrouve ce que m'avait ôté le STP, la « barre de mon gouvernail ».

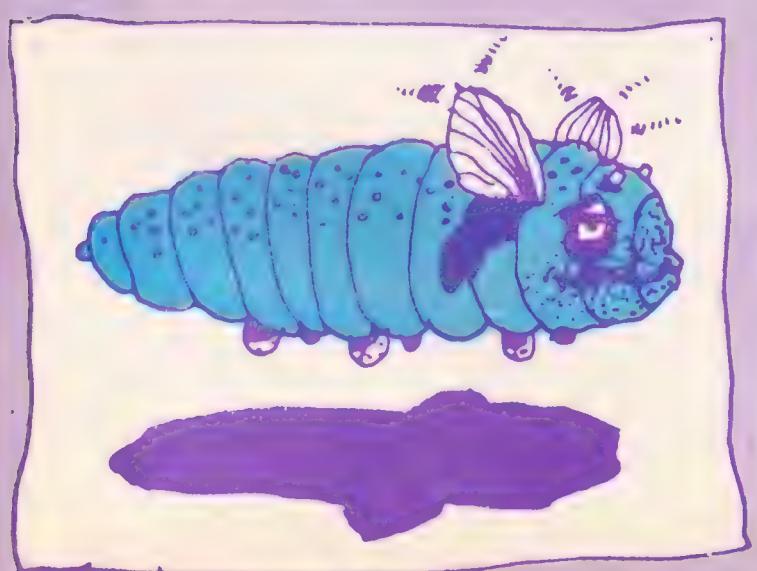
Lors de nos premiers trip d'acide, il y a dix ans, nous découvrions la relativité du temps. Nous nous disions : « Ce que le monde a fait avant nous, ce qu'il fera après nous, oublions-le. Nous avons désormais le moyen de vivre dans l'éternel présent. Oublions aussi notre passé, notre avenir. Tout est dans le présent, passé et futur (...). » Nous avons alors pris la voie du présent pur, et pour dix ans. Cela nous donnait des pouvoirs extraordinaires, une existence heureuse, à la dérive, comme le navire abandonné au large. Mais que survienne une lumière à l'horizon, et le désir de gagner vers elle, de toucher terre : tu mets les voiles pour découvrir que le bateau n'a pas de barre à son gouvernail. La lumière est toujours là, tu restes prisonnier sur ton bateau. Voilà d'ailleurs une bonne définition du STP : tu as perdu ton gouvernail, oublie la signification de ton passage sur la terre, le moyen de communiquer avec les autres (...).

Le sens de la traversée, cette conscience qui a permis à l'homme de se réaliser à travers les âges, je les ai recouvrés en Angleterre, dans la voix des cimetières où je traînais, dans cette voix qui m'assurait que le corps de l'homme pourrit tôt ou tard comme une merde, mais que l'esprit lui survit. L'Esprit continue malgré l'homme, qu'on le veuille ou non, qu'on l'accepte ou pas. C'est par l'esprit que l'homme joue avec les frontières, qu'il invente, voyage, explore, découvre sans se perdre. Comme Dylan ou Coltrane ont pu le faire...

Nous avons oublié l'Esprit, nous avons joué avec (...). Nous devons reprendre le contrôle du gouvernail — pour avancer vers une lumière —, comme ce fut toujours notre destin. J'ignore si notre génération y parviendra, ou la suivante, ou une autre. Je sais que la promesse est là, claire, intacte, évidente (...).

Les indiens affirment qu'un homme, pour prétendre à l'illumination, doit amener un enfant à maturité. Alors seulement, disent-ils, il peut marcher sur son propre chemin. L'enfant qu'il faut amener à maturité, c'est peut-être d'abord soi-même.

Propos receuillis par Linda Gaboriau
Mainmise U.P.S.
adapté par Roger S. Piploch'.



Ça swinguera fort dans la nécropole de Rio-de-Janeiro, un building de 39 étages et 21 000 tombes, actuellement en cours de construction. Les familles éplorées déambuleront dans d'interminables couloirs en écoutant une musique à mi-chemin entre le frivole et le lugubre : des airs fonctionnels, propices au recueillement, discrètement revigorants. La musak, cette musique d'ambiance toutes catégories, et made in U.S.A., sonorisera pour la première fois un cimetière. Elle n'aura mis que cinquante ans à tuer le silence et sa mythologie.

Inventée en 1922 par un officier de l'armée américaine, la musak s'impose aujourd'hui dans le monde entier à plus de quatre-vingts millions de personnes. Aux Etats-Unis, quarante-trois des cinquante plus grandes firmes américaines la diffusent à leurs ouvriers. En France, la musak, distribuée seulement depuis un an, ne touche encore qu'une soixantaine d'entreprises, dont le Novotel de la porte de Bagnolet et la tour de l'U.A.P. à la Défense. On reste loin de l'ambiance américaine. Dans une piscine de Baltimore, les nageurs peuvent entendre de la musak même lorsqu'ils sont sous l'eau. Elle résonne le long des montagnes de détritus à la décharge publique de Min-

MUSIQUE LÉGÈRE FRAPPE DUR

aux abattoirs, qui en meurent plus détendus et le sang plus fluide : les symphonies sirupeuses recouvrent les meuglements de l'agonie.

La manipulation sonore se veut onctueuse et agréable, une guimauve douceâtre au fond du tympan. Dans les années trente, certains furent tentés par des accents plus violents et se mirent à s'amuser avec les petites sonnettes de Pavlov. Il s'agissait, en faisant entendre des sons appropriés, de déclencher un réflexe conditionné. Ainsi, dans une charcuterie de New York, les cris stridents et les hurlements de cochons qu'on égorge servirent un temps de fonds sonore. La vente des jambons progressa un peu. Moins bien que si musak était passé par là. La firme américaine a étudié « les effets physiologiques et psychologiques de la musique sur le comportement humain », elle a expérimenté directement ses découvertes sur l'homme, sans passer par le laboratoire. C'est la première et fulgurante application de cette « technolcgie du comportement » dont un professeur d'Harvard, Skinner, s'est fait depuis trente ans le coryphée. La théorie en est toute simple : il est grand temps de contrôler et de façonner le comportement humain ; pour manipuler l'homme, il suffit de manipuler son environement — qui le détermine complètement. En cela, la musak est une triomphante fille de Skinner.

« La musique d'ambiance sert avant tout à masquer en « trompe-oreille » les bruits traumatisants de la ville. C'est une musique sournoise qui anesthésie l'oreille tout en la sécurisant. » Sournoise peut-être, la musak, mais nécessaire et bientôt vitale. Pierre Marietan, un des musiciens du groupe d'études et de recherches musicales, a joué pendant six mois au kamikaze : il a observé le magma sonore de Paris, cherchant, tel le bon sauvage, à situer et à définir les bruits de la ville. Marietan a fini son expérience sur un lit d'hôpital, la tête transformée en une insupportable chambre d'écho. Mûr pour succomber à la musak : cette boule quiès idéale isole de tous les bruits sans pour autant donner un sentiment de solitude. De plus, elle redonne de l'énergie aux travailleurs et de l'allégresse aux consommateurs. Du banania sonore.

Les Frank Pourcel rancis qu'on distille pour l'instant dans nos grands magasins et quelques lieux de travail sonnent leur propre glas : ils irritent plus qu'ils ne dynamisent. Soneurop, grand spécialiste du genre, avait conçu l'ambiance musicale des drugstores, de l'aéroport d'Orly, des Nouvelles Galeries et de la Caisse d'Epargne de Paris. Du travail de sourd : un directeur artistique falot enregistre des programmes de quatre heures sur bandes magnétiques, au hasard de son mauvais goût et des maigres ressources de sa discotheque. Une musique enjouée et gaie, avec quelques cuivres agressifs, pour la ménagère qui fait ses courses le matin. L'assommoir des Doors et des Stones est réservé aux jeunes à l'affût de jolis petits costards cintrés.

Les scientifiques de musak en auraient le tympan scié. Pour eux, la voix humaine est à exclure de toute musique d'ambiance : l'auditeur risquerait de prêter attention à ce qu'il entend : il perdrait son temps à « écouter », une occupation honteuse pour musak. Les airs des Stones, « pas assez mélodiques », sont d'ailleurs bannis. Et les morceaux de hard rock, juge trop « envahissant et sauvage », sont réenregistrés par un orchestre-maison, tout comme les trois cents autres sélections annuelles. Cela donne du hard rock adouci, égalisé et castré. Une musique anonyme pour des lieux anonymes, et tout le monde s'y reconnaît. Une légère euphorie est même assurée : tous les calculs ont été faits et vérifiés. Chaque séquence d'un quart d'heure est suivie d'une plage de silence d'une durée égale. Sinon, le seuil de saturation serait rapidement atteint, et la musak ne dynamiserait plus mais accablerait. On attribue d'ailleurs un coefficient de stimulation à chaque morceau, en fonction du tempo, du rythme, de l'instrumentation, et de la taille de l'orchestre. La petite musique de bureau, jouée par exemple dans les compagnies d'assurances, nécessite des airs à stimulation moyenne. En revanche, les ouvriers de General Motors travaillent sur une musique plus dynamisante — avec un tempo rapide et une grande emphase dans la musique. Pas trop cependant, pour leur éviter de swinguer en serrant des boulons.

Les employeurs n'achètent pas les programmes musak pour distraire leurs ouvriers. Ils espèrent avec raison une augmentation du rendement de 20 à 25 %. Et le miracle musak opère toujours : un travail ennuyeux est rendu moins ennuyeux lorsqu'il s'accompagne d'une musique ennuyeuse. Selon une étude menée dans cent cinq entreprises américaines, 84,5 % du personnel estiment que la musak rend leur travail plus agréable. Le bonheur par la monotonie. Les dactylos font 38,8 % de fautes en moins. Les hôtesses téléphoniques d'Eastern Airlines s'expriment mieux (une amélioration de 3,64 % révèle une étude-maison), elles sont plus aimables (amélioration de 3,40 %) et font davantage preuve de tact.

La ménagère n'échappe pas non plus à l'extase sonore. Dans certains supermarchés, des acheteuses ont été filmées à leur insu. Les films révèlent les signes d'une sorte d'état second, qualifié par les spécialistes de « transe hypnoïdale ». La clientèle circule avec un œil dilaté et fixe, peu consciente de ses propres gestes, et fascinée par ce qu'elle voit. Avec un tonus musculaire fortifié, la ménagère parcourt allégrement le magasin en suivant de véritables couloirs sonores. Etonnante chauve-souris de prisunic, elle se dirige toujours vers la source sonore la plus puissante.

Là encore les calculs ont été faits, les expériences dûment enregistrées et l'on a dressé le portrait-robot de l'individu sous l'effet de la musique. Le plus mauvais morceau de Deep Purple lui-même augmente le métabolisme, accélère la respiration, accroît l'énergie musculaire, retarde l'apparition de la fatigue, influence le rythme du pouls, et réduit la suggestibilité. Il favorise aussi, sans doute, la mémoire à long terme.

Bien que l'influence de la musique sur le système nerveux soit encore assez mal connue, des centaines de petit Goebbels s'emploient à triturer leurs gammes. « Pour un électro-choc, on prépare Marie-Rose, une couturière psychotique de cinquante-trois ans, par l'audition du Beau Danube bleu », note un des rapports des week-ends français de musicothérapie. « Elle aime beaucoup cet air. On le lui passe aussi pendant et après l'électro-choc. Il n'est plus besoin ensuite de lui administrer de neuroleptiques ou de tranquillisants. Sa seule réaction après l'électro-choc est : « Oh ! que c'est beau », dans un sourire satisfait qui se termine

trente-trois tours « Psychologi- le dernier rivage » a en effet des difficultés insurmontables. s du silence », ou de ce qu'il ne peuvent être enregistrés modifiés. Un micro capte beaucoup moins de bruits qu'une oreille et, surtout, les restitue différemment. Irv Teibel a donc retravaillé avec un ordinateur les bruits de l'océan pour qu'ils soient reconnaissables. Son I.B.M. 360 était programmée notamment pour casser à certains moments le rythme de l'océan afin de rompre une certaine monotonie.

« Les gens mettent le disque quand ils font l'amour », a déclaré Irv Teibel. « Ils disent que c'est le pied parce qu'ils peuvent s'imaginer ailleurs, sur une plage, et qu'ils se sentent libres. Et puis, passé sur une bonne chaine stéréo, mon disque leur permet de ne plus entendre les voitures et la télé du voisin. » La grande préoccupation de Teibel est en fait de substituer ses « bruits naturels » à la musak. Il a déjà mis sur le marché d'autres disques. « L'aube et le crépuscule dans un village américain », où l'on entend des criquets très spéciaux, construits avec l'I.B.M. 360. Le troisième disque est la version « terriblement remixée » d'un après-midi à Central Park. Teibel promet de diffuser un bruit de vent dans les couloirs du métro, là où il n'y a plus d'air et trop de vacarme. Mais sa musique garde un handicap majeur face à la musak : elle n'est pas fonctionnelle. On voit mal des dactylos tapoter au rythme languide des ressacs de la mer. Pierre Marietan a cherché à faire coïncider certains bruits naturels avec la vie quotidienne. En accompagnant le Parisien moyen de l'instant où il entrait dans son appartement (8 heures du soir), à celui où il se couchait (11 heures). Son émission de trois heures, qui passait chaque mardi sur France-Musique, constituait une espèce d'antimusak. « Je prenais l'auditeur dans la rue en lui faisant entendre le bruit de l'eau qui tombe ou des gosses qui crient, qui jouent du clairon, du tambour. Cela devenait peu à peu intime. Je passais des bruits de mer pendant dix minutes, puis une sorte de petite musique de chambre au timbre clair et agréable. Mais rien de sécurisant. Je cherchais toujours à créer des ruptures dans le comportement des gens. Et aussi à rendre l'auditeur actif. Il y avait des phases de silence où les gens pouvaient bruits qu'ils voulaient. »

rience de Marietan dérangeait. a reproché la longueur de son qui ne pouvait être suivie inté- si l'on voulait faire « ce qu'on dans une soirée ». Il est impossible de laver efficacement sa vais- bruits de l'océan. Musak étudie certaines harmonies qui por- l'euphorie au cœur de l'évier et ex. La musak entrera dans les ments par la cuisine : un pro- permanent dès lors, puisqu'il ra du travail au domicile — sence totale et totalitaire.

Musak a été sollicité pour sonoriser issariat de police — plus pré- la pièce où l'on interrogeait les L'armée américaine l'expéri- se réserve une option. On a effectué des tests sur les militaires chargés de détecter sur les écrans-radar les éventuels missiles envoyés par l'ennemi : leur vigilance augmentait considérablement lorsqu'ils entendaient une musique simple, sans grande emphase, avec beaucoup de cuivres. On diffusait des messages en même temps que la musique, tels que « La vie de vos copains est entre vos mains » ou d'autres slogans bien sentis sur la défense de l'Occident. La plupart des soldats commentaient élogieusement l'initiative : « La musique est réellement une bonne chose » « Elle m'a aidé à me relaxer et à faire du bon travail. »

Musak, aux Etats-Unis, s'apprête déjà à diffuser des messages avec ses quatre-vingt-dix émetteurs-radio : des messages d'alerte dans l'hypothèse de « bombardements contre les principaux centres des sociétés de notre pays ».

En France, musak sera distribuée par câbles jusque dans les appartements, dans les villes neuves de Cergy-Pontoise, Créteil, Rennes et Grenoble. Les P.T.T. sont d'accord. Les câbles sont déjà posés. Un beau matin, sur un air de Chopin tout égalisé, la voix suave de Pompidou coulera du haut-parleur, juste à côté de l'oreiller. Ce sera la « bonne vie », telle que la décrit Skinner dans un roman publié en 1948. A Walden two, une communauté utopique, les gens sont délicieux, vivants au lieu d'être criards, affectueux au lieu d'être surexcités. Un doux bien-être, une constante égalité d'humeur règnent. Dans l'aquarium à air conditionné qui leur sert de berceau, les gosses doivent tirer sur une ficelle pour entendre un bref mais agréable morceau musical. Au début, il suffit d'un seul coup. Ensuite, il en faut deux, puis quatre, puis dix, etc. Le gosse apprend la persévérance dans la joie. Son dressage se fait à l'aide de récompenses et non de punitions. Plus de coups de règle ni d'engueulades. Seulement des bons points et de douces cajoleries. L'homme de demain, si Skinner s'en charge, ne connaîtra jamais de frustrations : un automate, et content de l'être. Pour l'instant, Skinner travaille encore beaucoup en laboratoire, dressant des rats extatiques à presser des leviers ou à faire des galipettes sur commande. Mais, soucieux avant tout d'être efficace, Skinner se sent parfois frustré. Aussi lance-t-il des projets qui laissent pantois, tel celui d'un missile équipé de pigeons conditionnés chargés de corriger la trajectoire de l'engin en cas de danger. Surtout, Skinner tente déjà de transformer le comportement humain. Il est l'inventeur de la « machine à enseigner » qui donne une récompense à l'élève lorsque celui-ci, après avoir appuyé sur d'innombrables boutons, trouve enfin celui qui correspond à la bonne réponse. Une école pour jeunes délinquants, à Washington, applique les théories de Skinner. Chaque élève fait ce qu'il veut. Mais pour chaque activité utile, il reçoit des points qui lui permettent d'améliorer ses conditions de vie. L'expérience est concluante et les élèves moins turbulents. Etrange coïncidence, quand la musak fut installée dans dix-huit classes d'une école de New-Jersey, six professeurs constatèrent qu'elle facilitait la discipline.

Doucement mégalomane, Skinner invite les « hommes intelligents et de bonne volonté » à entreprendre une planification culturelle. Il s'agit de programmer l'ensemble de nos comportements à l'échelle de la société tout entière. A ce rythme, la musak sera bientôt le genre humain.

Juan-Luis Dia.

le mystère de la chambre noire

Bébé est à croupeton sur la plage. Clic ! Il jette du sable dans l'objectif Zeiss Ikon. Clac ! Il a le soleil dans le nez. Clac ! Il se blesse le didi avec une palourde. Cloque ! Quels beaux souvenirs à ranger dans l'album de maroquin vert. Prenez maintenant ces images niaises, groupez-les en troupeaux, qu'obtenez-vous ? Vous obtenez une séquence. Ainsi va la nouvelle photographie, qui vogue entre le roman-photo annobli par un œil artisanal et le cinéma arrêté, vieux rêve. En décembre dernier les photographes de 1974 étalent leurs planches de contact avec un entrain chevelu aux cimaises du Musée d'Art Moderne : c'est l'histoire d'un goupillon ou l'aventure d'un banc public de l'aube à l'aube. En fait, n'importe quel ensemble construit de photographies présentées simultanément à la lecture d'un public ébahi est une séquence. Chacune possède sa clé, ses flous artistiques, sa logique et son anecdote. Il s'agit de décomposer le mouvement, de traquer le changement, l'analogie, de fixer en six ou dix images la mort au travail.

Photo Robert Frank.

Hier encore, le professionnel, l'amateur éclairé imposaient le cadre soigné, l'éclairage frisant, la composition élaborée du pot de fleurs à contre-jour sur le clavecin Louis XV qui brillait comme un lac. Photomaton a gagné, et avec lui le besogneux du Brownie flash qui attend désespéré les tirages de ses vacances, où l'oncle se voit le cou coupé, et le cousin hors-champ. Ce sont des artistes. Tant pis pour Harcourt et son inénarrable tabouret en biais sur lequel sont venus poser des générations de stars aux regards troublants. Les quatre mille photo-clubs de France, nourris chacun d'au moins cent étoiles filmantes, n'en croient pas leurs déclencheurs. Et les ancêtres repoussent en tremblant la dalle moisie de leurs tombes.

Autrefois, avant l'autre guerre, quand Niepce se frisait la moustache au révélateur et que Nadar tirait un portrait de Baudelaire en veau, le photographe était artiste dans son comportement plus encore que par ses œuvres. Ce côté touche-à-tout, des gens comme Brassaï ou Man Ray en étaient également gratifiés : on disait

d'eux qu'ils peignaient avec de bien étranges machines. Et puis Cartier-Bresson vint, aux environs de 1935. Recréer des scènes ? Non merci. En route pour le reportage, en route pour la chasse. Le fusil était trop lourd, on invente un modèle nouveau, maniable, léger. Ce bougre de Cartier-Bresson influencera toute la photographie de reportage. Combien ne s'en sont pas encore remis ? Robert Doisneau persiste en poète dans le portrait des fleurettes qui poussent les pavés. Plus tard, Bill Brandt se mettra à tripoter sauvagement son grand angulaire et devient le maître de la déformation. Aux Etats-Unis, vers la côte Ouest, régnait la photo fouillée. Ansel Adams, Edward Weston ou Winn Bullock travaillaient en peintre les prairies américaines et les familles de vieux cowboys.

Avec la Beat Generation, tout change. Le style de vie des hippies influence le petit oiseau sans cervelle qui s'était assoupi dans les chambres noires. Dès 1955, Robert Frank commence à voyager au bras de son appareil : des Etats-Unis, il ramène la route, la décharge publique, les beatnicks affalés sur les accotements qui lèvent un pouce flappi. Rien ne le prédestinait à ce genre de safari : il avait travaillé pour l'hyper-sophistiqué Harper's Bazaar et traîné brillamment ses négatifs dans la plupart des grands magazines des U.S.A. Tout d'un coup, le choc. Il se moque complètement du doigt oublié devant l'objectif, photographie à la va-comme-je-te-déclenche ces grappes hirsutes de jeunes gens qui se vautrent à Coney Island sur des matelas de boîtes de soupe Campbell. Son copain Kérouac préface son livre, les Américains, la bible illustrée des premiers routards, un constat.

Restons chronologiques. En 1960, le Français Jean-Loup Sieff emprisonne la mode du jour dans son grand angle baladeur et Guy Bourdin glisse l'absurde dans la publicité, allant jusqu'à remplacer la fille du shériff ficelée sur la voie ferrée par une insolente paire de chaussures Charles Jourdan. Toujours plus fort, Lee Friedlander demande à son inconscient d'impressionner la pellicule. Il appuie sur le déclic à l'instinct, chope son reflet sur la devanture d'une pizzeria, ou l'âme des faubourgs. Les rois du photo-club en restent les mains gelées dans la glaceuse. Aux Etats-Unis, dans les communautés photographiques, on se fixe mutuellement sur le papier, on organise des expositions, on fabrique des livres. On se soucie fort peu de plaire. On se plaît beaucoup. Les galeries elles-mêmes sont radieuses. Elles achètent livres et tirages. Résultat : quatre-vingt mille étudiants sont inscrits en photographie, mais les nouveaux maîtres apportent avec eux leurs nouvelles conceptions — qui deviennent vite des poncifs.

Néanmoins, le puriste américain vit confortablement dans sa marge : on voit des jeunes vendre l'album qu'ils ont inventé, broché, fabriqué eux-mêmes jusqu'à 150 dollars les quinze exemplaires aux collectionneurs des musées.

Duane Michals, l'inventeur de la séquence il y a quinze ans, tourne toujours. Il est devenu professeur et pond périodiquement des histoires photographiques qu'il vend sans problème : une petite fille s'enferme dans un carton. Huit images plus loin carton et petite fille se sont envolés. Fini. Chez nous, garder son indépendance équivaut à rajouter quelques cordes à ses lampes à arc : les photographes créateurs exercent souvent deux métiers. Avant d'être connu, Marc Cramer repeignait les appartements. Ici, le professionnalisme vous piège : il faut honorer les commandes au détriment de ses goûts. Quelques ouvertures, toutefois : deux galeries vont naître au printemps à Saint-Germain-des-Prés, on y vendra de la photo comme du tableau. Jusqu'à présent, en France, on ne vend guère plus de cinquante photos par an, environ 400 F chaque. A la Bibliothèque Nationale, M. Lemagny laisse venir à lui les photographes neufs et achète leurs produits au prix du tirage. Il organise des expositions, des rencontres. Restent les journaux. Après la disparition de Life et la fin des grands reportages dans Match s'ouvre un nouveau marché de la photo : des revues spécialisées comme Camera, cinquantenaire pourtant, qui prend un nouvel essor après un intéressant creux de vague ; Creative camera, Zoom, Photo, Nouveau Photo-cinéma.

La photographie est un peu le dernier art brut. Une exposition au Musée d'Art Moderne en administrera la preuve. « Autoportraits » vous invite à envoyer un photomaton de votre tronche, et promet de vous exposer. Ce sera la plus belle exposition de la nouvelle photographie.

A.R.C. 2. Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, 9, rue Gaston-de-Saint-Paul, 75116 Paris.

Joindre deux enveloppes avec votre adresse.

Hélène Péppée

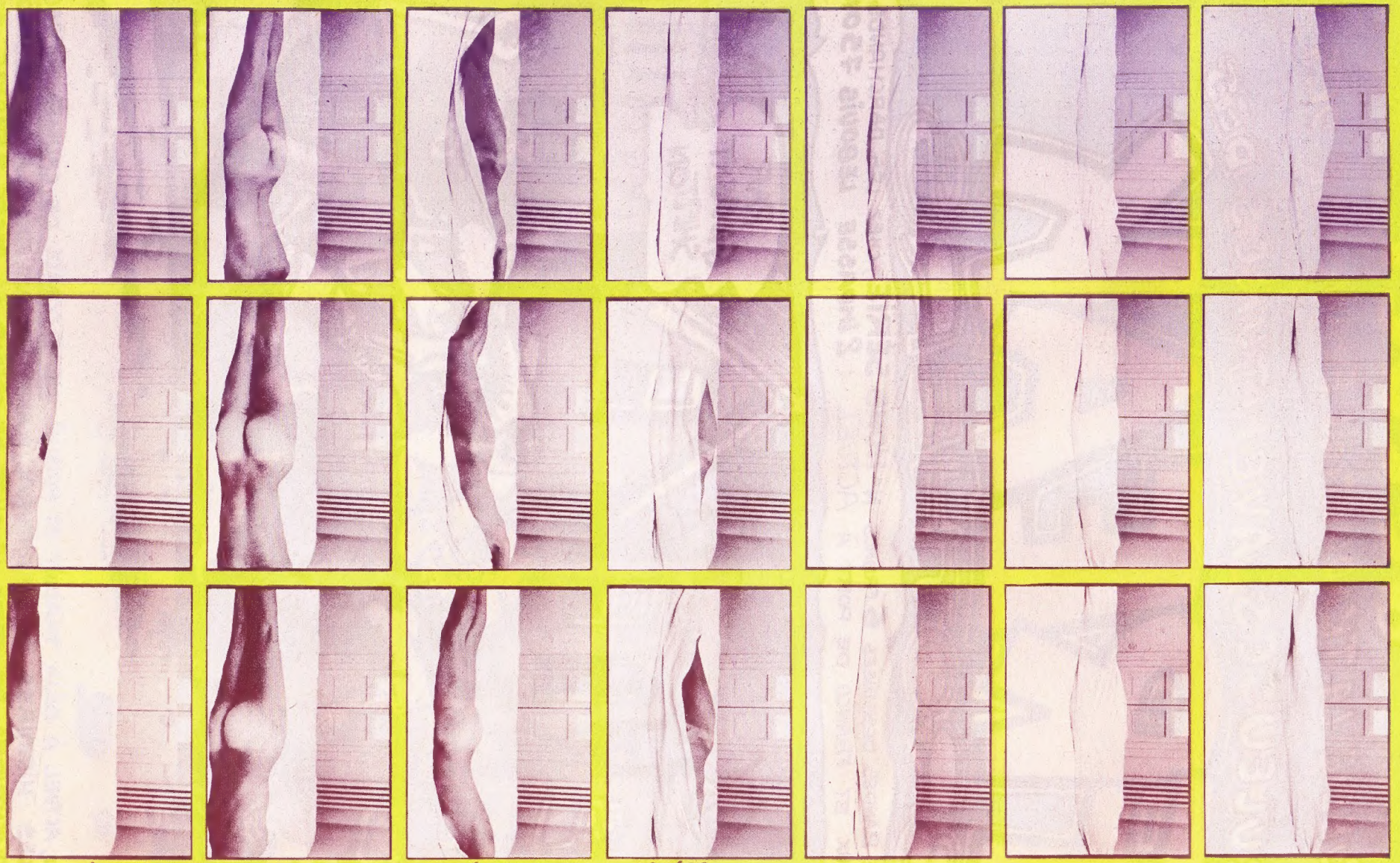
Photos : ci-contre : Bernard Plossu *ci-dessus : Lee Friedlander*

DUANE MICHALS

OLIVIERO TOSCANI

JÖRG DIEHL

MANUEL BAUMANN



Ces quatre séquences sont reproduites avec l'autorisation de CAMÉRA.

actuel

PUBLIE LA TRADUCTION FRANÇAISE DES

FABULEUSES AVENTURES DES

FREAK BROTHERS

80 PAGES DE BANDES DESSINÉES 6 FRANCS Nº HORS SÉRIE, CHEZ LES MARCHANDS DE JOURNAUX ET FRANCO DE PORT À ACTUEL : 2 IMPASSE LEBOUIS 75014

N'OUBLIEZ PAS, ACTUEL À DÉJA TRADUIT ET PUBLIÉ HEAD COMIX DE CRUMB 96 PAGES 5 FRANCS LES PLUS BELLES HISTOIRES DE Mr NATURAL, FLAKEY FOOUNT, ANGEL FOOD MC SPADE, ET LES PRINCIPALES AVENTURES DE FRITZ LE CHAT DE CRUMB 64 PAGES 3 FRANCS. FRANCO DE PORT AU JOURNAL. LES LIBRAIRIES PEUVENT NOUS PASSER LES COMMANDES.